"IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE"
L'Ouvrage complet : 2 fr 50

PAUL & VICTOR MARGUERITTE

L'EAU SOUTERRAINE



EDITIONS PIERRE LAFITTE

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE
POUVANT ÊTRE LUE PAR TOUT LE MONDE

OUVRAGES DÉJA PARUS :

ABOUT (Edmond)..	**L'Homme à l'oreille cassée.**
»	**Le Roi des Montagnes.**
ADAM (Paul)......	**La Force.**
»	**La Ruse.**
»	**L'Enfant d'Austerlitz.**
»	**Au Soleil de Juillet.**
»	**Robes Rouges.**
BALZAC (H. de) ...	**Eugénie Grandet.**
»	**L'Auberge Rouge.**
»	**Le Cousin Pons.**
»	**Une Ténébreuse Affaire.**
BERTHEROY (Jean).	**Le Journal de Marguerite Plantin.**
»	**Les Trois filles de Pieter Waldorp.**
BEYERLEIN	**La Retraite.**
BOISSIÈRE (A.)	**La Tragique Aventure du Mime Properce.**
CAPUS (Alfred)....	**Années d'Aventures.**
CLARETIE (Jules) ..	**Le Petit Jacques.**
»	**Moi et l'Autre.**
CONAN DOYLE	**Du Mystérieux au Tragique.**
»	**La Grande Ombre.**
»	**Raffles Haw.**
DAUDET (Alphonse)	**Le Petit Chose.**
DICKENS (Charles).	**Conte de Noël.**
DOSTOIEVSKI......	**Netochka.**
DUVERNOIS (H.)...	**Popote.**
ERCKMANN-CHATRIAN	**L'Ami Fritz.**
»	**Histoire d'un Conscrit de 1813.**
»	**Madame Thérèse.**
»	**L'Invasion.**
»	**Waterloo.**
ESPARBÈS (G. d') ..	**Le Briseur de Fers.**
»	**Le Vent du Boulet.**
FABRE (Ferd.).....	**Julien Savignac.**
FLAUBERT (G.)....	**Cœur Simple.**
FOLEŸ (Ch.)......	**Guilleri-Guilloré.**
GACHONS (J. des)..	**La Maison des Dames Renoir.**
GACHONS (J. des)..	**Le Chemin de Sable.**
GAUTIER (Théoph.)	**Jettatura.**
GONCOURT (E. de).	**Les Frères Zemganno.**
GREENE (A.-K.)...	**Le Crime de Gramercy Park.**
HARAUCOURT (Ed.)	**La Peur.**
LEMONNIER (C.)...	**Comme va le Ruisseau.**
LE ROUX (Hugues).	**O Mon Passé.**
»	**Le Maître de l'Heure.**
LICHTENBERGER (A.)	**La Folle Aventure.**
LORRAIN (Jean)....	**Ellen.**
MAIZEROY (René)..	**Trop Jolie.**
»	**Joujou.**
MANDELSTAMM (V.)	**Un Aviateur.**
MARGUERITTE (P. et V.)............	**L'eau Souterraine.**
MENDÈS (Catulle)..	**Grande-Maguet.**
»	**Luscignole.**
MEYER FORSTER...	**Le Baron de Heidenstamm.**
MUSSET (Alf. de) ..	**Mimi Pinson.**
POË (Edgar)	**Contes Etranges.**
»	**Nouveaux Contes Etranges.**
»	**Les Aventures d'Arthur Gordon Pym.**
RICHEPIN (Jean)...	**Braves Gens.**
ROSNY (J.-H.) aîné..	**Le Testament volé.**
»	**Vers la Toison d'Or.**
»	**La Guerre du Feu.**
SANDEAU (J.)	**Mademoiselle de la Seiglière.**
SIENKIEWICZ (H.)..	**Quo Vadis.**
»	**Bartek le Vainqueur.**
THEURIET (A.)....	**Le Fils Maugars.**
TOLSTOÏ (L.)......	**Sébastopol.**
TOUDOUZE (G.) ...	**Le Vertige de l'Inconnu.**
TOURGUENEFF.....	**Récits d'un Chasseur.**
VIGNY (Alf. de)...	**Servitude et Grandeur Militaires.**
WALTER SCOTT....	**Quentin Durward.**
WELLS (H. G.)....	**L'Etrange Aventure de M. Hoopdriver.**
ZOLA (E.)	**Le Rêve.**

LE VOLUME BROCHÉ : **2 francs**

L'EAU SOUTERRAINE





LE MÉCHOUI, RISSOLÉ A POINT EXHALAIT UNE FUMÉE ODORANTE (P. 33).

PAUL et VICTOR MARGUERITTE

L'EAU SOUTERRAINE

ILLUSTRATIONS DE A. DE PARYS



IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
P A R I S



PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

A cinq ans, Aïcha ben Si-Salem, fille de Si-Salem ben Brahim, caïd de la tribu des Ouled-Chaïb, était bien la plus sauvage petite moricaude qui se pût voir. Une étoile bleue et deux minuscules croix rehaussaient bizarrement d'un tatouage d'azur la peau brune de son front bas.

Ses cheveux noirs et drus bouffaient sous une calotte de cuir rouge, encadraient de leurs frisons naturels des joues mates où la tiédeur du sang mettait une transparence dorée. Et dans une cotonnade bleue à raies vertes, le corps agile se démenait, torse, bras et jambes nus, élégant, maigre, hâlé.

Elle avait de grands yeux luisants d'un feu noir, une bouche fière où le sourire, découvrant un fil nacré et serré de perles, faisait songer à la fraîcheur d'une grenade éclatée. L'âme aventureuse de la race illuminait son gentil visage un peu dur, au nez droit, au menton volontaire.

Des siècles de vie nomade à travers les plaines désertes du Sahara algérien parfumaient cette jolie fleur de chair d'une odeur de soleil et de vent. Elle était d'extraction très pure. Son berceau, une peau de mouton, jetée sur un sol pierreux; ses premières maisons, la tente au pan relevé sur le scintillement des ciels nocturnes, ou bien, en plein midi, quelque dos cahotant d'âne ou de chameau.

A CINQ ANS, AÏCHA BEN SI SALEM ÉTAIT BIEN LA PLUS SAUVAGE PETITE MORICAUDE QUI SE PUT VOIR (P. 5).

La belliqueuse tribu des Ouled-Chaïd, soumise en apparence depuis près de douze ans, comme les autres tribus du sud de la province d'Alger, était encore à cette époque, premiers jours de 1864, toute à une rébellion sourde. Elle n'attendait, avec son caïd, que le moment propice où relever le front. L'insurrection générale, qui éclata vers le mois de septembre dans les trois provinces, le lui fournit.

Depuis la prise de Laghouat, en 1851, il semblait que la domination française fût assez solidement établie sur ce pays. Mais en même temps que la sécheresse du sable, elle en avait l'instabilité. On avait conquis; on n'avait pas civilisé.

Quelques rares officiers, commandants supérieurs de cercles, chefs de bureaux arabes, avaient pu, à force de qualités physiques et morales, apprivoiser bon nombre de ces âmes rudes et flottantes. Il eût fallu, pour parachever l'œuvre, de la cohésion, de la persévérance, de la durée, à l'organisation de la conquête. Or, à chaque instant, le commandement changeait. On voulait, puis on ne voulait plus.

La main qui tenait le frein tantôt le serrait, tantôt le relâchait.

Opposez à ces défauts les qualités adverses : fanatisme de religion, fanatisme de liberté. Au service de ces leviers puissants, les premiers du monde, joignez l'aide de natures énergiques, infatigables, vivant de rien, rompues à l'ardeur, démoralisante pour d'autres, du climat ; le signal de la révolte une fois donné, l'insurrection devait instantanément se généraliser. De collines en collines, d'un horizon à l'autre, les feux veillaient et se répondaient. Avec la rapidité du vent, que rien, dans les grandes plaines d'alfa, les étendues caillouteuses, n'arrête, la rébellion se propagea. L'amble rapide des petits chevaux, le pas nerveux des coureurs sillonna le sud des trois provinces, portant jusque dans les moindres fractions des tribus lointaines la nouvelle impatiemment espérée. Ce fut un réveil unanime.

La tribu des Ouled-Chaïb, apanage ancien des Ben-Brahim, relevait de la tribu plus vaste des Larbaas, qui avec les Ouled-Sidi-Cheick et les Ouled-Nayls se partageaient en maîtres les territoires immenses compris, au sud des provinces d'Oran et d'Alger, entre le Mzab, le Maroc et le Tell. Etendues de déserts mornes, semées de place en place d'oasis et de massifs montagneux où de pauvres villages cachent leurs maisons de terre dans des creux sauvages, se suspendent à des flancs abrupts.

Les Ouled-Chaïb comptaient plus de cent tentes, formant cinq ou six douars. Ils pouvaient mettre à cheval quatre-vingts cavaliers armés de fusils ; c'était comme une famille patriarcale, élargie peu à peu, ramifiée en familles nouvelles, mais où sous les jeunes alliances coulait un même sang, la sève toujours pure de Ben-Brahim, l'ancêtre. De père en fils, en frère, en neveu, le manteau rouge de caïd s'était successivement transmis, au hasard de l'hérédité, des convoitises et de l'assassinat. Le caïd d'aujourd'hui, Si Salem ben Brahim, père d'Aïcha, était bien, somme toute, avec sa noblesse authentique et nomade, le chef légitime des Ouled-Chaïb.

Etait-ce sa faute si son neveu Mobrouck, fils du caïd précédent, tué dans une charge par une balle mystérieuse, n'était pas en âge, avec ses douze ans, de faire parler la poudre et de faire valoir ses droits ? En attendant que cet enfant devînt homme et sans doute caïd à son tour, les Ouled-Chaïb poursuivaient, conduits par Si-Salem, l'existence vagabonde et libre qu'avaient vécue leurs pères. Comme jadis ils menaient paître, une partie de l'année, leurs troupeaux dans les plaines grasses du Tell, et passaient l'autre à cent lieues de là, chassant la gazelle et l'autruche à travers les daïas du sud, tandis que dans les douars, à des places immémoriales, près d'une source ou d'un puits, les femmes tissaient la laine ou préparaient le couscous.

Avec les Larbaas, ils avaient fait leur soumission, Laghouat pris. Avec les Larbaas, ils secouaient le joug. Dociles tant qu'ils l'avaient senti peser durement, vite, ils profitaient du moment de détente.

Chaque tribu, chaque famille avait sa raison déterminante, telle que charges trop lourdes de corvées ou d'impôts, déni de satisfaction et de justice.

Mais chez tous, au fond, la lassitude et la haine d'exigences si contraires à leurs habitudes, à leurs mœurs, et le ressentiment éternel du vaincu.

Aussi, dans la province d'Oran, les Ouled-Sidi-Cheik massacraient la colonne Beauprêtre; dans la province d'Alger, les Ouled-Nayls surprenaient, égorgeaient en partie l'escadron de spahis de Boghar.

Partout autour de nos postes avancés, de nos colonnes de répression, ce fut alors une armée invisible, harcelante et fuyante.

Pour nos troupes, dure campagne d'un an, dans un pays dévasté, contre un ennemi inaccessible.

Les jours, les semaines, les mois, se succédaient sans résultats appréciables.

On souffrait de tout, du manque d'eau, d'approvisionnements.

Les objets de première nécessité faisaient défaut. Faiblesse irritante, d'être les plus forts et de ne rien pouvoir. On ne frappait jamais un coup; on était toujours en butte à mille piqûres.

Cette longue année errante de marches et d'alertes, hiver de 1864 et printemps de 1865, fut pour la petite Aïcha ben Si-Salem un rêve très vague aux gaies sensations d'imprévu, un voyage à travers de beaux et d'étranges pays. Elle était perpétuellement ivre de grand air et d'aube, endormie de soleil, distraite par un rien; tantôt des chants monotones, le pelage soyeux d'un lièvre saignant, encore chaud, la damasquinure d'une arme, ou bien quelques grains de corail et d'ambre.

Pour les enfants, tout, même un malheur, est sujet d'occupation, de curiosité, de joie. La rébellion et la lutte des Ouled-Chaïb n'avaient été, aux yeux inconscients d'Aïcha, que prétexte à promenades mouvementées; leur défaite et leur soumission inaugurèrent simplement une vie autre et des amusements nouveaux.

Chaque tribu, petit à petit, rentrait dans l'ordre. Les Ouled-Chaïb comme les autres comprirent que la lutte inégale aurait beau se prolonger, ils seraient toujours châtiés. Là-bas, vers le nord, du côté de la mer, le sultan de France achevait sa visite triomphale; et transmis de bouche en bouche, des récits couraient, propageaient le bruit de sa gloire et la certitude de sa puissance. C'était le petit-fils d'un prophète dont le nom merveilleux, tout doré du soleil d'Egypte, resplendissait, grâce aux légendes vagues des pèlerins, d'un prestige lointain. Et le sultan roumi avait amené avec lui, disait-on, une très belle femme dont la grâce était surnaturelle. Peuple arabe, noble race dispersée, dont l'âme séculaire reste si jeune, et dont l'imagination est plus spontanée que le cœur !

Si-Salem ben Brahim paya cher l'honneur de sa révolte. On frappa la tribu dans son chef. Le caïd, destitué, demeura prisonnier dans l'enceinte de Laghouat, sous la surveillance directe du commandement; et tandis que les Ouled-Chaïb, dirigés, en attendant que le jeune Mobrouck fût en âge de le faire, par un cousin du précédent caïd, reprenaient leur vie errante, des campements du sud aux pâturages du nord, Si-Salem, avec ses deux femmes, sa fille et quelques serviteurs, dut, malade de rage, accepter de végéter, sédentaire, dans une petite maison de ville, en face de l'intendance. Il fut une année sans pouvoir se résigner. La perte de son autorité, l'usurpation prochaine de sa place par ce neveu dont les droits lui semblaient autant d'injures empoisonnaient les heures interminables, les pesantes siestes de son inaction.

Le colonel commandant le cercle lui avait affecté, dans la partie française de la ville, un logis assez vaste précédemment occupé par l'administration militaire. Une seule entrée, vis-à-vis des fenêtres de l'intendance, y donnait accès. Allées et venues étaient de la sorte toujours contrôlées; de rares fenêtres grillées, et, en permanence derrière le mur de terre du jardin qui longeait le mur d'enceinte et aboutissait à une des portes menant au Chtett, une sentinelle.

Le Chtett est la ville arabe, séparée

de la française par une crête rocheuse sur laquelle, de l'est à l'ouest, s'échelonnent suivant une courbe accidentée le Fort-Morand, la place du Commandement, la mosquée et l'hôpital. Sur les deux versants, et à leur pied, se groupent les maisons de terre de l'une et l'autre ville, dans une large ceinture de palmiers et d'arbres verts. Des séguias sans cesse murmurantes d'eaux vives entretiennent une fraîcheur par toute l'oasis. Au nord, à l'est, à l'ouest, une dentelure de collines barre l'horizon de lignes fauves qui le soir se découpent, nettes et noires, sur l'azur pâle, puis sombre. Au sud, déferlant depuis les derniers murs du Chtett jusqu'aux lointains pays mystérieux de la soif, la plaine infinie se déroule, le vaste désert de cailloux et de sable, sous le ciel uniforme.

Ce fut dans ce coin perdu, extrême limite des possessions françaises et commencement de la grande Afrique, qu'Aïcha vécut dès la fin du printemps de 1865.

Elle habitait avec quelques servantes et sa mère — l'autre femme de Si-Salem étant morte vers cette époque — trois pièces, séparées de la maison par une epetit cour, et qui donnaient sur le jardin.

Dès l'abord, les murs de ces chambres enduits d'une chaux bleue, le sol bien sec et couvert de tapis épais avec des lits de coussins dans les angles, parurent aux yeux émerveillés d'Aïcha un palais magnifique.

Sa petite enfance vagabonde savoura la quiétude de ces raffinements à demeure.

Au lieu des départs précipités dans l'aube, des haltes incertaines du soir, elle goûta la longueur du sommeil, l'apaisement régulier de la faim. La petite pension, servie au caïd déchu, défrayait et au delà tous les besoins; l'Arabe est un peuple sobre.

Mais le véritable enchantement pour Aïcha, c'était la fraîcheur toujours verte du jardin. De hauts bouquets de palmiers élançaient du sol leurs tiges flexibles; des arbres à fruits, grenadiers, abricotiers, déployaient leurs feuilles luisantes; une herbe tendre s'épaississait dessous. Plus loin, c'était une treille avec de gros raisins d'or juteux; puis des champs de salades et de tomates. Aïcha battait des mains en regardant se balancer les lourds régimes de dattes jaunes ou courir dans des rigoles l'eau claire de la séguia. Elle s'asseyait aussi au bord d'un puits, et penchée sur l'orifice obscur, dont elle aspirait avec une joie mêlée de terreur l'humidité, elle tentait de percer, à longs regards, le secret du silence et la nuit souterraine.

Elle devait garder, de ces premiers mois passés dans la stable maison de Laghouat après les années de l'enfance errante, un souvenir vague mais délicieux, dont la douceur éveillerait en elle, toute la vie, un charme nostalgique de patrie.

Presque jamais elle ne voyait son père. Si-Salem vivait dans l'autre partie de la maison. Elle savait seulement que c'était un homme redoutable dont la bouche toujours muette, les yeux brillants, l'air de sombre réflexion, lui causaient autant de respect que de crainte. Parfois elle touchait les pans de ses burnous, jouait avec les glands d'une djbira pendue à l'arçon de sa selle, ou bien, lorsqu'il n'était pas là, elle s'amusait à tirer les étincelles du silex qui sert à la batterie des pistolets. De loin en loin des visiteurs à cheval mettaient la maison en rumeur. On attachait les bêtes à un piquet, on préparait en hâte du couscous et des beignets au miel; c'était alors, pour le quartier des femmes, des heures d'agitation et de caquetage.

Mais le plus souvent les journées s'écoulaient, monotones, au gré de la saison. L'une ressemblait à l'autre; et de ces deux années où l'enfant se transformait en petite fille, il ne resta de précis, plus tard, dans la mémoire d'Aïcha, que

quelques visions éparses : la cour où les servantes, patiemment, tissaient de grands tapis, ou bien l'école arabe, aux murs de terre cuits de soleil.

La cour d'abord... C'était le souvenir le plus ancien. Elle avait vécu là des heures et des heures, assise sur un sac ou encore courant d'une travailleuse à l'autre. Aux deux bouts du vaste métier tendant les fils parallèles de la trame, les femmes se faisaient face, droites, vêtues d'un pagne où leurs corps souples se dessinaient. Alternativement, et d'un geste rythmique, elles se lançaient la pelote de laine, piquaient l'aiguille de bois dans le canevas. Chaque mouvement moulait tour à tour une jambe nerveuse ou les rondeurs du buste. Elles avaient de hautes coiffures hiératiques, le visage fin et noble, avec des yeux de rêve dormant. Et sans cesse, d'une voix gutturale, elles accompagnaient l'interminable travail par des chants d'une mélopée traînante où des aventures de guerre se mêlaient à des louanges d'amour.

Sous leurs doigts agiles, Aïcha lentement voyait naître, à travers l'entrecroisement des fils, d'éclatantes et régulières broderies, et parmi des losanges écarlartes et verts s'aligner, sous des arbres géométriques, des files de chameaux également triangulaires. Il fallait des mois pour qu'un *djerbi* fût terminé, et toujours, sur la transformation du lent ouvrage, dans le carré de ciel visible entre les murs, un azur vibrant d'une flamme bleue, dans l'air ardent, approfondissait au-dessus des chants sa lumineuse étendue. Des tomates rouges et des chapelets de piments séchaient à côté, sur une terrasse.

Un peu plus tard, elle allait à l'école. Ce fut, dans son existence cloîtrée, un événement. Souvent, du haut de cette même terrasse aux piments et aux tomates, elle avait contemplé en face, dans le Chtett, les bâtiments d'où montait un perpétuel murmure. Fondues dans une seule voix, les leçons et les prières, reprises en chœur par tous les *moutchatchous*, s'élevaient du matin au soir avec une monotonie et une ferveur criardes. Il lui fallut prendre dorénavant, tous les jours, à une heure fixe, le chemin de l'habitude nouvelle. Elle joignit sa voix menue à celles de petites compagnes. Jusque-là elle avait poussé à sa guise, esprit libre fouetté par tous les caprices du vent. Elle dut se plier à la discipline, connut qu'en dehors des jeux et de la sieste il existe des règles auxquelles tout bon musulman obéit.

Les versets du Coran, ânonnés d'une halein lui firent entrevoir l'existence de l'histoire et des lois.

Elle avait maintenant sept ans. Elle portait, dans la rue, au lieu d'une jupe en cotonnade et d'une calotte de cuir, des voiles blancs qui l'empaquetaient toute. Sous la fente du haïck rayé, ses yeux luisaient d'un éclat charmant. On eût dit une petite personne lorsqu'elle accompagnait sa mère en visites, ou lorsque, avec des parents et des amies, elle s'en allait, à certains anniversaires, passer l'après-midi au cimetière, sur des tombes. On emportait dans un pan d'étoffe des gâteaux de deuil et de commémoration. Puis, après s'être agenouillé près des pierres plates qui marquent, à l'endroit où la tête repose, les sépultures orientées vers la Mecque, on célébrait la fête funèbre par un repas et des chants.

CHAPITRE II

Ainsi grandissait Aïcha. Dans cette ville où des troupes françaises tenaient garnison, où une civilisation différente s'implantait chaque jour, elle menait la même vie que ses aïeules un siècle avant dans El-Aghouat libre. Subitement tout changea.

Si-Salem, profondément ulcéré de sa défaite et de sa ruine, commençait enfin à secouer les idées noires et la rage silencieuse où il se consumait. L'inaction de ses quarante ans valides lui pesait. Aussi intelligent qu'ambitieux, il arrivait à se convaincre que sans l'envahisseur il ne pouvait rien et tout, au contraire, avec lui.

Nul doute, les *roumis* étaient les plus forts; il était infiniment plus habile de s'y résigner une bonne fois. Donc, offrir bien vite une soumission complète, définitive. Ces chiens lui avaient fait perdre tout, ils le lui feraient regagner! Là étaient ensemble sagesse et justice. Son neveu Mobrouck n'était à ses yeux qu'un usurpateur; lui travaillerait en réalité dans l'intérêt de la race, et bientôt, redevenu caïd, de la tribu. Si-Salem comme tant d'autres bornait à lui l'horizon.

Sa ligne de conduite arrêtée, on le vit peu à peu sortir de la retraite. Il usait à présent de longues heures, accroupi sur les nattes d'un café maure, devant un tabouret d'échecs, sous les arcades de la place du Commandement. Lui! penser à quelque rébellion ?... Il était un joueur inoffensif; à de rares intervalles il poussait une pièce de son doigt sec, s'absorbait ensuite en méditations profondes, et la partie durait des jours entiers, en allés à la recherche de quelque combinaison savante, sans une parole, sans un geste.

Puis il s'efforça de rendre au bureau arabe de légers services, s'entremettant avec les indigènes, — arbitrages, discours et conseils. Il suivit à cheval le commandant supérieur dans ses tournées, dans ses chasses. Il organisa lui-même, avec des cavaliers du goum, des battues à l'autruche, s'essayant à plaire, mieux, à se rendre utile. Il indiqua dans ce sens au colonel commandant le cercle, plusieurs noms de chefs mozabites, plus accessibles que d'autres à des idées d'entente et de commerce, et fut assez heureux pour servir d'intermédiaire, nouer des relations suivies.

Le ruban de la Légion d'honneur le récompensait l'an d'après. On relâcha la surveillance, bientôt superflue. Si-Salem était de ces esprits entiers qui vont jusqu'au bout de leurs conceptions. Caïd, oui, c'était bien; agha ou bachagha, ce serait mieux.

Alors il n'eut plus qu'une idée, réussir.

Et craignant qu'après la fâcheuse insurrection de 1864 on gardât contre lui quelques préventions, il résolut de témoigner de sa fidélité par le meilleur des gages, sa fille. Elle avait été jusque-là élevée à l'arabe, elle le serait dorénavant à la française. Ainsi il faisait mieux que de protester du présent, il engageait l'avenir.

Sa foi religieuse, dans le fond de son âme, en souffrit bien. Mais une arrière-pensée le consolait, le dédain secret qu'il conservait en lui-même pour ces chiens de roumis et leurs institutions. Du moment qu'il les payait en fausse monnaie de soumission et de respect, l'orgueil était sauf. Profiter d'eux en les méprisant, c'était encore une façon d'en triompher.

Au reste, certains de ses vices s'accom-

modaient du contact étranger. Les premiers éléments que toute âme s'assimile de la civilisation voisine, ce sont les pires.

Le caractère des Arabes présente d'ailleurs d'étranges contrastes d'énergie et de mollesse, de violence et de ruse. Le soleil, en même temps qu'il les bande, les détend. Les extrêmes, dans ces natures sauvages, font mieux que de se toucher, ils se nuancent, s'entremêlent.

Les huit ans d'Aïcha ne s'étonnèrent pas autrement de cette modification presque complète. La plupart des enfants sont, à cet âge, comme une cire molle que les événements pétrissent, forment ou déforment. Elle n'avait pas eu le temps de puiser, dans le balbutiement machinal du Livre Sacré, cette conviction fanatique qui continue d'alimenter, chez tant de ses coreligionnaires, la flamme belliqueuse de jadis.

Les paroles antiques avaient glissé sur ses lèvres, sans pénétrer jusqu'à son cœur. Elle n'avait pas encore d'idées acquises, rien que des instincts ; l'éducation, jouant son rôle naturel, se chargea de les atténuer et de les fausser.

Plus de séances à l'école, ni de vagues rêveries au jardin, dans la cour intérieure.

Son père, familiarisé déjà avec la langue de ses maîtres, lui apprit ce qu'il en savait, les mots usuels, légèrement altérés par sa prononciation rauque et naïve. Elle les répétait en battant des mains avec une curieuse facilité de mémoire. Mais Si-Salem était un professeur insuffisant ; le hasard lui en fournit un meilleur. Un soir qu'Aïcha, souffrante, se plaignait de vives douleurs de tête, l'ancien caïd, au lieu d'envoyer quérir le guérisseur arabe, vieillard un peu sorcier et dont toute la science n'était que de poudres et d'amulettes, alla vite chercher le médecin-major de l'hôpital, un *toubib* renommé jusque parmi les indigènes. Tous célébraient ses cures rapides ; chacun, dans son ignorance de notre médication, faisait honneur au génie du médecin de l'efficacité du remède.

L'excellent docteur, touché par la religieuse attention de sa petite malade, la trouva si patiente, si jolie, que, rétablie au bout de huit jours, il continua néanmoins ses visites ; la maison de Si-Salem se trouvait sur le chemin de l'hôpital. Le docteur parlait admirablement l'arabe ; le baragouin chantant d'Aïcha lui causa un réel plaisir, un attendrissement de vieux garçon...

— Tu devrais apprendre le français, lui dit-il un soir, comme il partait, après avoir ri aux larmes de la façon gentille dont elle disait : « Bôsoi, dotteur. »

Et sur le regret de Si-Salem : « Pas possible apprendre seule », il ajoutait : « Je lui apprendrai, moi ! »

La chose dite, elle fut faite. Au bout d'un an, — le docteur presque tous les jours passait une demi-heure avec sa petite élève, qu'on lui amenait avant dîner, lorsqu'il n'avait pu venir lui-même, — Aïcha parlait presque couramment le français. Une hésitation légère, un accent un peu guttural donnaient une grâce de plus à sa manière de prononcer et de lire ; car elle lisait ! Le *Mémorial de Sainte-Hélène* lui avait servi de grammaire. Et elle écrivait aussi d'une belle écriture appliquée et maladroite, mais distincte. De sorte qu'elle savait maintenant plus de français que d'arabe, ne sachant ni lire ni écrire celui-ci.

Vêtue encore à la mode du pays, elle avait pourtant dépouillé avec le haïck cette réserve d'esclave que les mœurs et l'usage imposent à la femme musulmane. Elle sortait le visage découvert, coiffée de la jolie calotte de cuir rouge où se reconnaissait la petite sauvage errante de la tribu révoltée. Mais elle était très familière, devenue bien vite amie des officiers, dont elle admirait naïvement le bel uniforme, lorsqu'ils causaient dans la rue avec son père ; elle était choyée aussi par la femme

du commandant supérieur, par celle du chef du bureau arabe; son babil les amusait. Si-Salem l'emmenait presque toujours avec lui, lorsqu'il se promenait à pied dans la ville. Fière, elle l'accompagnait au marché, où les pauvres gens des tribus apportent des poules, des œufs et du grain, tandis que ceux de la ville étalent des fruits frais et de grosses courges.

Elle regardait avec un sourire supérieur les chevaux maigres à l'entrave, près des tentes de cuir, ou bien les chameaux accroupis dont les genoux sont pelés et plats, et qui de droite à gauche et de gauche à droite balancent sans cesse leur tête solennelle, au bout d'un immense cou. Elle souriait de dédain. Seuls, les chevaux fins et lustrés des chasseurs d'Afrique et des spahis étaient dignes d'être admirés. Quant aux chameaux, les vilaines bêtes! Elle ne se souvenait plus des longues étapes sur le balancement de leur dos; le break de Mme Moreau, la femme du commandant supérieur, à la bonne heure! On y était si bien, le cuir des coussins sentait si bon!

Souvent elle allait avec son père jusqu'au camp français, à la lisière de l'oasis. C'était pour elle de vraies parties. Après une demi-heure de marche, on arrivait aux baraques et aux grandes tentes coniques. C'était l'heure où le soleil tombait, derrière le rocher des Chiens. La chaleur était moins torride; les cavaliers, bras et cou nus, menaient les chevaux à l'abreuvoir vers la séguia bordée de saules; les fantassins en revenaient portant des outres ruisselantes. L'eau fraîche ranimait bêtes et gens, et dans le vaste camp, jusque-là immobile sous le soleil, couraient un va-et-vient, une animation, des rires. Zouaves, tirailleurs, spahis, du bleu, du blanc, du rouge; les cuisines fumaient; les groupes d'officiers se formaient près des popotes. Au-dessus des monts l'azur pâlissait cependant, et sur le sable brûlant d'une réverbération chaude, Aïcha marchait à un petit pas, très digne, d'un groupe à l'autre, comme une demoiselle qui se sent regardée.

Ses dix ans en paraissaient douze. Presque une jeune fille; elle était jolie, elle devenait belle. L'ovale pur du visage, sous la finesse de la peau brune, séduisait du premier coup, par l'arête fière du nez, la fraîcheur des yeux, l'éclat vivant du sourire.

Une autre année s'écoula encore. Aïcha ne quittait plus la maison du commandement; Mme Moreau l'avait prise en affection. Dîners, fantasias, revues, Mlle Si-Salem — c'est sous ce nom qu'on la présentait — était de toutes les fêtes.

Mais elle devenait autre chose qu'une poupée, elle montrait une âme à elle.

Petit à petit, au contact de ces mœurs nouvelles, l'esprit de la petite Arabe s'était élargi et changeait.

De la sauvagerie et de la rudesse primitives, elle gardait une étrange vivacité de passion, visible jusque dans ses silences. Quelque chose d'un peu factice s'alliait à sa grâce ingénue, et telle qu'elle, avec son corps mince, charmant et souple, c'était une sorte de fleur délicieuse dont l'âme exotique déconcertait, comme un parfum rare.

CHAPITRE III

Pension Crawel. Un villa blanche à l'italienne, trois plats à balustres et volets verts, dont la double façade, percée de trente fenêtres, ouvre d'un côté sur la mer, de l'autre sur les jardins qui montent, au flanc des collines fleuries de Mustapha-Supérieur.

L'établissement se voit de la route, semblable, avec ses bâtiments soignés et ses longs murs de clôture où s'espacent des vases de géraniums et de pétunias, à quelque beau domaine particulier.

Seule, une plaque d'émail à lettres noires, toute petite sur la porte seigneuriale d'entrée, révèle la maison d'éducation. Il est dix heures.

Accoudée à la terrasse qui domine la route, une jeune fille très brune sous un grand chapeau de paille regarde le vaste horizon et la mer. Elle a dans sa robe légère la fraîcheur rose et l'éclat des géraniums odorants qui s'épanouissent à côté d'elle. Le soleil de mai, très haut dans l'azur sans nuages, tombe en nappes de lumière sur la pente des coteaux semée de maisons claires et sur Alger la blanche.

La baie, où de petites vagues étincellent comme les facettes d'un immense saphir, resplendit, bleue et lisse jusqu'au cap Matifou; une ligne de montagnes lointaines prolonge dans l'or, à droite, une fuite violette de terres inconnues.

Soudain, un éclat de rire, deux bras jetés à son cou, deux mains qui s'appliquent à ses yeux : Aïcha se retourne, essaye de se débarrasser de l'étreinte, mais son amie la tient et rit de plus belle :

— Qui est là? Qui est là?

— C'est vous, Thérèse, je vous reconnais, bien.

La voix sonore et douce a des résonances étranges, la vibration d'un métal riche et composite. Presque plus rien de guttural n'y subsiste; une grâce chantante, au contraire, enveloppe les mots.

Thérèse Allier — oui, c'est bien elle — laisse tomber ses bras, et, après un baiser :

— Je vous y prends, mademoiselle! Nous rêvons encore? Et nous avons beau regarder du côté de la France, je suis sûre que vous pensez toujours à vos vilains pays, n'est-ce pas, par là-bas, du côté des sables?

Avec ses dix-huit ans sonnés, dont la supériorité a pour les seize ans d'Aïcha des tendresses de grande sœur, Thérèse Allier, fille d'un négociant marseillais mort en 1871, après fortune faite dans un magasin de nouveautés de la rue Bab-Azoun, n'a d'autres parents en Algérie que sa mère, une excellente femme, toute aux soins absorbants du commerce qu'elle a continué et qu'elle dirige — et son frère, le sous-lieutenant Allier, sorti de Saint-Cyr l'an dernier, en 1874, maintenant en garnison au 1er spahis, à Laghouat même, après six mois passés au dépôt à Médéah.

Thérèse, tout de suite, s'était prise d'affection pour la petite Arabe, dès le premier jour où, tenue en main, toute pleurante, elle avait été amenée par son père majestueux et grave, dans ses burnous blanc et groseille. C'était un matin d'octobre, en 1872. Les trois décorations de Si-Salem (il était dès lors officier d'académie et commandeur du Nicham), sa belle barbe noire striée de fils blancs avaient causé une admiration générale parmi le jeune peuple de la maison Crawel.

Puis, le caïd parti après une longue conférence avec miss Crawel en personne, ç'avait été, chez toutes les élèves, une

curiosité et bientôt de menues hostilités autour d'Aïcha, effarouchée, muette, joignant à l'habituelle tristesse d'un soir de séparation et de solitude, le dépaysement plus profond de la race.

Thérèse Allier avait eu pitié d'elle, et dans ses efforts, les jours suivants, pour la consoler, pour la distraire, Aïcha, devinant une sympathie, y avait répondu spontanément. Aïcha n'avait, parmi leurs autres compagnes, que des camaraderies bornées aux préoccupations et aux taquineries de la vie côte à côte. D'ailleurs, elle les supportait mal. Nature violente, où de brusques colères, des rancunes disproportionnées, tenaces, alternaient avec des indifférences dédaigneuses; nature silencieuse et concentrée où la force des sentiments semblait parfois comme assoupie. Sa sauvagerie native éclatait sans cesse pourtant dans l'ardeur passionnée de sa tendresse pour Thérèse. Aïcha n'aimait vraiment qu'elle au monde.

Sa mère, la pauvre vieille femme, elle en revoyait parfois, lorsqu'elle y songeait, la figure jaunie et ridée, les mains tremblantes et les yeux creux. Elle était morte l'année de la guerre. Elle dormait maintenant, le visage tourné vers l'orient, dans le champ morne du Chtett, entouré de cactus et hérissé de pierres plates. Aïcha ne lui devait rien, sinon la vie. Mais elle ne se sentait pas liée par ce lien mystérieux.

D'autres lui avaient façonné l'âme, une âme changeante, en train d'accommoder son vieux fonds d'énergie et de rêves aux exigences de formes nouvelles.

Mélange bizarre où le respect à des conventions spéciales, dont l'ensemble constitue le mensonge social, s'amalgamait tant bien que mal à la sincérité primitive.

Son père, elle avait pour lui plus de crainte que d'affection; jamais rien d'intime n'avait adouci son respect filial.

Si-Salem, tout à son ambition qui croissait à mesure, poursuivait la réalisation de ses plans. Nommé récemment agha du Djebel-Amour, il commençait à recueillir les fruits de son intelligente fidélité.

Malgré l'écroulement de l'empire et la terrible secousse des défaites retentissantes, durant cette lamentable année, où la gloire de la France sombrait dans l'humiliation d'une honte sans précédents, il avait su ne pas douter de l'avenir, il avait rendu des services précieux, contribué à maintenir sur les tribus toujours prêtes à la révolte une autorité chancelante.

La croix d'officier de la Légion d'honneur l'en avait récompensé en 1872, l'année même où, pour achever de faire de sa fille une véritable Française, il la mettait dans la meilleure maison d'éducation d'Alger, cette pension Crawel dont la directrice, miss Edith Crawel, sèche et vieille personne, accueillait, sans distinction de religions, moyennant bon prix, les enfants des meilleures familles françaises et de la colonie étrangère.

Aïcha, depuis trois ans, aurait ainsi vécu seule avec elle-même au milieu de ses compagnes, si Thérèse ne s'était attachée à elle. Si-Salem, on l'apercevait quelques jours à peine, une fois l'an, au moment de son voyage habituel à Alger. Il arrivait drapé dans ses burnous éclatants.

Un sourire éclairait sa belle figure sérieuse. Il échangeait quelques mots, baisait sa fille au front, repartait.

Elle n'éprouvait aucune joie, et devinait au contraire, sous ces rares et froides caresses, l'indifférence d'une âme absorbée et distante.

Elle en demeurait paralysée, sentait se glacer les élans de son cœur.

A la pension, le personnel ne l'aimait

guère. Miss Crawel, au début, s'était montrée toute affabilité, protectrice et bienveillante. Aïcha était une élève décorative.

On la citait aux parents. Miss Crawel avait coutume de dire : « J'ai là une fille de la noblesse indigène, Mlle Si-Salem, vous



LA DIRECTRICE : MISS EDITH CRAWEL (P. 14).

savez bien ? Son père est le fameux agha du Djebel-Amour. » Puis, en faisant visiter l'établissement, elle avait soin de la désigner au passage, lorsqu'elle traversait sa classe : « Mlle Si-Salem, la fille du grand chef arabe ! » Aïcha regardait les étrangers de ses beaux yeux noirs où l'intelligence brillait, mêlée à une fierté restée sauvage.

Ou bien encore miss Crawel, précédant son monde, ne manquait pas, lorsqu'elle l'apercevait, rapide, au détour d'un couloir, ou songeuse dans le jardin, de la héler : « Aïcha ! Aïcha ! » La vieille miss passait sa main osseuse sur les cheveux nattés, elle souriait de ses vilaines dents jaunes, avec un silence qui disait clairement : « Voyez si la maison est bien fréquentée, et comme je suis maternelle »

Aïcha d'abord avait éprouvé à ces démonstrations plus de reconnaissance que de gêne. Elle se sentait la curiosité, l'orgueil de la maison. Sa vanité enfantine en était flattée.

Mais peu à peu l'attitude de miss Crawel changea. Le prix de la pension, à demi payé la première année, ne le fut pas du tout la seconde. Impossible de tirer un sou du vieil agha.

Les lettres restaient sans réponse.

Aux visites annuelles, c'étaient des promesses, des protestations de reconnaissance, prières qu'on attendît encore, le tout débité avec une majesté parfaite, une sérénité ardente et grave, dont la noblesse cachait la ruse. Sans doute, Si-Salem payerait un jour, mais le plus tard possible.

Par exemple, lorsqu'il aurait obtenu du gouverneur une indemnité spéciale, ou l'an prochain, lorsqu'il aurait prélevé, sur la récolte de la tribu, si elle était bonne, un nombre appréciable de douros.

Chez lui, l'avarice était en général sordide, à côté de prodigalités brusques.

Mais il fallait qu'elles lui pussent servir. Et puis une sorte de joie à exploiter à son tour l'étranger, le roumi.

Miss Crawel, habituée à tirer de la présence de sa pensionnaire exotique une sorte de lustre et de réclame pour sa maison, maugréa longuement, mais la garda. L'espérance de rentrer un jour dans ses fonds, l'avantage de conserver une enseigne vivante, tels furent les généreux motifs de sa décision. Au reste, elle le fit bien voir. C'étaient les mêmes apparences mielleuses, mais avec un dessous de

rancune et de mépris. Servile, Aïcha se fût sans doute concilié quelque bienveillance hautaine, elle ne s'attira qu'humiliations et rebuffades. Aussi, quand miss Crawel, plus maternelle que jamais, l'appelait maintenant au cours de ses visites et redisait en lui tapotant la joue l'éternelle phrase : « Je vous présente Mlle Si-Salem, la fille du... », Aïcha eût voulu lui mordre cruellement la main; sa souffrance était si vive qu'un éclair déchirait l'iris noir de ses prunelles; elle haïssait à mort, elle eût voulu voir égorgés la sèche vieille femme et ces indifférents qui la contemplaient avec une sympathie plus odieuse que les pires insultes.

Puis après ces crises où son sang barbare lui refluait au cœur, c'étaient de longues torpeurs, une tristesse nostalgique et farouche. Heureusement, Thérèse était là. Elle lui évitait les tracasseries des autres élèves, qui, la voyant absorbée, la jugeaient timide. Sans cette protection constante, elles l'eussent martyrisée, avec l'instinctive cruauté des enfants, impitoyables pour tout ce qu'ils croient faible.

Grâce à Thérèse, Aïcha, quoique détestée ou dédaignée, fut laissée tranquille. Petit à petit, son existence se canalisa. Haine ou rancunes s'assoupirent. Tout le monde à la pension s'était habitué à elle, elle avait pris l'habitude de tous.

On ne séparait plus les deux amies, chaque fois qu'on avait affaire à l'une d'elles; tout leur était commun; elles vivaient comme des sœurs.

Deux ans après son entrée chez miss Crawel, Aïcha, qui jusque-là y demeurait seule le dimanche avec quelques petites pensionnaires, petites exilées comme elle, dont les parents habitaient dans un autre pays, se mit à sortir avec Thérèse. Celle-ci avait eu trop de peine, certain lundi matin, à la retrouver silencieuse et fermée, évitant la main tendue, le regard chercheur, avec des sursauts, un détournement de bête traquée. Thérèse, dont l'affection s'exaltait de protection et de pitié, n'y put tenir. Elle n'eut de cesse que sa mère lui eût permis, le dimanche suivant, d'amener l'abandonnée. La réserve et la reconnaissance d'Aïcha conquéraient l'excellente vieille dame. Dorénavant, à chaque sortie, les deux jeunes filles arrivèrent ensemble. A son tour, Mme Allier se prit d'intérêt pour la compagne de sa fille. Aïcha devint lentement de la famille. Elle partagea les sympathies, les préventions, les idées des deux Françaises.

Thérèse, avec le prestige de l'aînée, exerçait sur elle un empire absolu. Aïcha se fût jetée au feu sur un signe; elle était capable de toutes les extravagances, d'autant plus passionnée qu'elle était contenue, d'autant plus jalouse qu'elle était tendre. Rien n'existait que par rapport à son amie. C'est parce que Mlles Juliette et Claire Duval-Allier, des cousines germaines, venues l'hiver dernier passer trois mois à Hussein-Dey, continuaient à écrire de temps à autre de Paris des lettres affectueuses à Thérèse, qu'Aïcha s'intéressait à leur vie lointaine, les considérait un peu comme des parentes à elle. C'est parce qu'il ressemblait à sa sœur que Georges Allier ne lui déplut pas, le jour où elle le vit pour la première fois. Il y avait huit mois de cela.

Elles étaient allées l'attendre toutes trois à l'arrivée du bateau.

Aïcha se souvenait de l'émotion joyeuse de Mme Allier. Thérèse, elle, avec une impatience fébrile, frappait du pied sur le quai, allait et venait le long de la balustrade de la douane. Enfin, des passagers apparurent. « Le voilà! » s'exclamait Thérèse. Aïcha, le cœur serré à ce cri, aperçut un grand jeune homme, élégant dans l'uniforme rouge et bleu des sous-lieutenants de spahis, qui souriait de leur côté.

La coupe du visage, la forme de la bou-

che, l'expression des yeux, impossible de ne pas reconnaître le frère de Thérèse. Et, spontanément, Aïcha ressentit une sympathie.

Ils devenaient tout de suite des camarades.

Georges partit pour sa garnison, elle s'intéressa comme Thérèse à l'espacement des nouvelles. Parfois, elle s'imaginait l'officier traversant à cheval les ruelles étroites de Laghouat, le dédale des chemins poudreux entre les murs de terre des jardins.

Et cette vision, qui reliait le passé au présent, modifiait encore, à son insu, la forme obscure de ces souvenirs. Qu'est-ce qui subsistait en elle de la petite Arabe, telle qu'elle vivait dans l'oasis de son enfance?

Elle se rappelait seulement le bon toubib, initiateur d'une langue et d'une existence nouvelles. Les brillantes images de Mme Moreau et de la femme du chef du bureau arabe ne lui remettaient en tête qu'exemples enviables de vies libres, coquettes et riches.

Ces officiers et leurs femmes étaient à ses yeux l'incarnation d'une société et d'une civilisation supérieures. Tout ce qui restait en elle de natif et de primordial, c'était à peine quelques sensations chaque jour davantage effacées, brefs éclairs de mémoire illuminant à de rares intervalles l'âme arabe endormie : la petite cour blanche où travaillaient les fileuses, la psalmodie nasillarde des versets du Coran, repris en chœur, sous le soleil... Mais, somme toute, le patient travail de l'éducation lui faisait, semaine par semaine, une autre âme, pliée à des habitudes, des façons de sentir différentes.

Le sort d'une de ces femelles qu'elle aurait pu être, véritable serve, dans l'instabilité des tentes pauvres ou le silence des demeures closes, lui semblait dégradant, misérable. Une Française, à la bonne heure! On va, on vient, on pense, on parle; les hommes vous entourent d'attention et de respect; on est un être conscient, avec ses caprices, sa volonté, sa puissance. Quel champ d'action, quel élargissement d'horizon! Son père même, Si-Salem, s'il était aujourd'hui le haut chef indigène, l'agha du Djebel-Amour, ne le devait-il pas au seul appui de la cause française? Sa situation, son autorité tout émanait de ce centre, irradiait de ce foyer...

— Oui, oui, reprit Thérèse avec un éclat de rire, je suis sûre que vous pensez encore aux beautés de votre capitale avec ses rues où les habitants sont forcés de se coucher tout de leur long devant les portes, tellement il doit faire bon dans la maison!

Aïcha secoua la tête. Elle regardait au loin, sur le miroir éblouissant de la mer, deux barques dont les voiles blanches semblaient immobiles, comme des ailes de mouettes abattues, pâmées dans la lumière.

— Non, fit-elle en souriant pourtant à la plaisanterie accoutumée de son amie, vous vous trompez, je vous jure. Je pensais tout naïvement à la terre qui est de l'autre côté de l'eau, à ce grand Paris que je ne verrai sans doute jamais, et qui doit être si amusant, si beau, si j'en juge par les dernières letres de vos cousines.

Elle faisait allusion à une longue épître de Claire Duval-Allier, reçue par Thérèse l'avant-veille, où il n'était question que de sauteries, bals blancs, garden-parties, et à un petit mot de Juliette, vantant les charmes d'une promenade à bicyclette, du quai Conti, où elles habitaient, jusqu'à Versailles, par le bois, Saint-Cloud et Vaucresson.

— Hou, la mauvaise fille! dit Thérèse. C'est du joli: songer à Paris quand il vient de vous arriver une lettre de monsieur votre papa! Ça ne vous émeut pas autrement?

Aïcha, surprise, la regarda. On lui avait en effet remis une lettre tout à l'heure. Elle l'avait lue très vite, puis

glissée dans son corsage. Elle n'y songeait plus.

— Comment je le sais? dit Thérèse, répondant à son interrogation muette. Ah! voilà, j'ai vu le courrier sur la table de Mlle La Croûte.

On avait ainsi surnommé une maigre sous-maîtresse entre deux âges, à cause de l'insatiable appétit qui la poussait, après chaque repas, à ramasser dans le réfectoire toutes les croûtes traînant parmi les assiettes; mais c'était pour les distribuer à ses canaris, affirmaient des élèves charitables.

Aïcha tira de sa poche l'enveloppe commune, où, sur du papier qui sentait le tabac, la pensée de Si-Salem était longuement développée, en caractères d'une écriture bureaucratique et fleurie, orgueil de quelque sergent interprète. L'agha ne viendrait pas à Alger avant quelques mois, les affaires de la tribu le retenaient, il était d'ailleurs question en ce moment d'accompagner le commandant supérieur dans sa longue tournée à travers le Mzab.

Puis, à l'automne sans doute, disait le traducteur en propres termes, « j'au-



EN FACE D'ELLE, TROIS ÉNORMES MOZABITES BALLOTTÉS PAR LE ROULIS, DODELINAIENT DE LA TÊTE (P. 22).

rai, ma très chère fille, la grande joie de te revoir. Il n'est pas impossible alors que la séparation qui a tant chagriné mon cœur prenne fin. » Et la lettre se terminait par ces mots un peu énigmatiques : « Une maison sans femme qui la dirige, c'est, lorsque le chef est forcé de s'en aller au dehors, comme un jardin en friche. »

Thérèse lui rendit la lettre.

— Nous passerons encore nos vacances ensemble, ma chérie!

Et se frappant soudain le front :

— Mon Dieu, j'oublie le plus important. Mlle La Croûte m'a chargée de vous dire qu'elle vous attend pour la leçon de piano. Elle va être furieuse.

— Allons vite, dit Aïcha.

Elle s'appliquait avec passion à cette étude spéciale. Les difficultés l'avaient toujours rebutée, mais peu à peu elle s'y était mise. La musique était pour elle comme un pays merveilleux, à la fois solitaire et peuplé, plein d'images nouvelles et de sentiments inconnus. Elle prit Thérèse par la taille et gaiement fredonna :

Si les doux accords de ta lyre...

— Est-ce joli, cet air d'*Orphée* ! Vous vous souvenez...

Si les doux accords...

Est-ce doux, est-ce charmant! Je raffole de Gluck, moi.

Elle disait cela de sa voix chantante, sur un ton enjoué et naturel où rien de guttural ne rappelait certes l'aigre et mélancolique musique des flûtes, le tintamarre des fantasias sauvages... Elle s'en allait, svelte, penchant vers la nuque rose et les cheveux blonds de Thérèse sa natte noire sous son chapeau de paille, sa taille ronde bien prise dans une jupe bleue.

Et l'on eût dit, à l'entendre, à la voir, une vraie petite Française.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il y eut un cahot. La diligence, dans un gémissement de vitres et de bois, sursauta, puis, secouée de plus belle, continua de rouler. La haute montagne de Boghar décroissait en arrière, à droite, profilant sur un ciel très pâle son noir promontoire de forêts, à l'extrémité duquel se dressaient en sentinelle les murs nets des bâtiments militaires. A gauche, de l'autre côté, les murs de terre du ksar de Boghari amoncelaient, sur une éminence rase et fauve, leur désordre de façades ocreuses et de terrasses blanches. Les deux villes se regardaient de loin, l'une, porte du sud, vers où s'acheminaient les caravanes à l'odeur musquée, toute une civilisation dans le commerce du Mzad et la luxure des Ouled; l'autre, porte du nord, par où descendait la civilisation adverse, avec ses caisses de marchandises et ses caissons d'artillerie.

Sur la plaine déserte, où çà et là quelques douars défrichaient, autour de leurs tentes d'un jour, un maigre champ de passage, flottait la lumière fraîche du matin, une clarté si vibrante et si pure que toutes les choses s'y dessinaient, précises, dans une légèreté heureuse; silhouette lointaine de berger demi-nu, rocs roux et violets, fleurettes sauvages au revers d'un talus...

Aïcha jeta un regard distrait sur les toits coniques des tentes fuyantes; une fumée qui montait, droite, s'effaça; l'aboi rauque et furieux de chiens kabyles diminua, se tut. Elle songeait. Malgré la distraction perpétuelle dont tout est prétexte aux âmes jeunes, la variété du chemin et des paysages, elle demeurait triste, depuis son départ d'Alger. En vain, elle avait fait jurer à Thérèse de mettre à exécution, vers le printemps, un projet longtemps caressé. Au mois d'avril, Mme et Mlle Allier devaient revenir rendre visite au sous-lieutenant. Thérèse depuis deux ans battait des mains, en parlant de son voyage, toute joyeuse de l'aventure, amusée de découvrir un pays nouveau. La certitude d'y retrouver cette fois Aïcha avait décidé les deux femmes. C'était chose convenue, elles « s'embarqueraient » le 1er avril. Aïcha leur ferait les honneurs de Laghouat en même temps que Georges.

Si habituée qu'elle fût aux côtés peu confortables de la vie algérienne, Mme Allier avait jusque-là hésité à s'embarquer, comme elles disaient. Et, de fait, cette route d'Alger à Laghouat, c'était une traversée pénible, terriblement secouée. La diligence tanguait et roulait comme une chaloupe; parfois il fallait passer à gué des torrents larges de cinq cents mètres. Les sables de Bougzoul disparaissaient souvent sous une vaste nappe d'eau où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail. A d'autres endroits, tout le monde à terre, et chacun de pousser la roue.

Aujourd'hui, cependant, le voyage s'annonçait des plus calmes. Il n'avait pas plu depuis des mois. La plaine de Bougzoul apparut, avec la tache claire de son caravansérail, l'ondulation des grandes dunes dorées sous le soleil. Mais Aïcha avait beau regarder devant elle, elle ne voyait qu'en arrière. Alger avec son grouillement cosmopolite, l'enchantement des édifices, des magasins et des rues, la beauté riante des collines et de la mer, emplissait d'un vivant décor le



LES CAVALIERS DU GOUM SUIVAIENT D'UN ÉLAN IRRÉSISTIBLE, A TRAVERS UN TOURBILLON DE CRIS ET DE POUSSIÈRE (P. 23).

cadre de son souvenir. Elle refaisait sa promenade d'adieu à travers la pension Crawel, elle croisait, en sortant du réfectoire, Mlle La Croûte, les mains pleines de morceaux de pain, elle s'attardait à la terrasse du jardin. Quatre années s'étaient écoulées là.

Elle en emportait une satisfaction confuse, presque attendrie aujourd'hui. Radoucie les derniers temps par le payement intégral, qu'à force de ténacité et d'astuce elle était parvenue à arracher à l'avarice têtue de l'agha, miss Crawel, en quittant son élève, s'était répandue en protestations de sollicitude et d'amitié. Somme toute, Aïcha gardait une espèce de gratitude à cette libre maison d'où, à dix-sept ans, elle sortait une belle et grande jeune fille, si différente, avec son éducation terminée, son intelligence ouverte, de la petite moricaude ignorante qu'elle était à l'entrée. D'avoir été si longtemps mêlés à ses chagrins, à ses joies, à son labeur patient, ses camarades, ses maîtresses, les lieux mêmes lui demeuraient chers, grâce à la double force de l'habitude et à la séduction commençante du recul. Là, elle avait acquis des idées autres, elle s'était transformée peu à peu.

Mais le meilleur de son affection et de sa reconnaissance allait à Thérèse, et à travers elle, à sa mère. Parallèlement à l'instruction de la maison Crawel, c'étaient les sorties du dimanche, sa croissance unie à celle de son amie, qui avaient contribué surtout à son développement. En même temps que son esprit s'ouvrait à la semence sèche des leçons, les exemples quotidiens de la vie, donnés par Thérèse qui l'initiait et la guidait, avaient achevé de la féconder, de hâter en elle l'éclosion des nouvelles mœurs. Thérèse, seule, avait fait d'elle une petite Française, avec ses goûts, ses délicatesses, ses vues particulières. Grâce à Thérèse, elle s'était assimilé les formes extérieures d'usage, elle s'était créé une existence, elle en avait entrevu une nouvelle, plus mouvementée, plus attrayante encore, à travers le lointain mirage de Paris. Un sursaut de la voiture changeant d'ornière la rappela à la réalité.

Elle vit à travers les vitres baissées l'étendue monotone d'une grande plaine d'alfa.

En face d'elle, trois énormes Mozabites, ballottés par le roulis, dodelinaient de la tête, sous leurs hautes coiffures pareilles à des marmites blanches cerclées de cordes, engoncés dans leurs burnous bruns.

Ils exhalaient une odeur de graisse et de musc. Sans plaisir, Aïcha revit la petite maison de Laghouat, la cour intérieure où les femmes tissaient leurs lents tapis, le jardin où s'ébrouaient à l'entrave les chevaux harnachés des visiteurs.

La vie qui l'y attendait lui parut médiocre et sans joie, malgré les distractions que lui pourrait offrir la compagnie des femmes ou des filles d'officiers. La grande silhouette de son père se dressa devant elle, la figure ardente et maigre la contemplait d'un long regard sans tendresse. Il lui sembla réentendre les paroles de Si-Salem, quinze jours avant, lorsqu'il était venu la chercher à la pension Crawel et régler en partie l'arriéré des comptes. « Elle allait rentrer à la maison, elle y dirigerait tout. L'agha, de la sorte, pourrait se consacrer entièrement à ses affaires ; il s'en remettrait à elle du soin de la table, de l'ordonnance des réceptions. Car il comptait recevoir les officiers et les fonctionnaires de la garnison cet hiver, et, dans ce but, il avait besoin de ses conseils. Il fallait acheter des rideaux, des meubles. (Si-Salem rêvait d'un salon et d'une salle à manger pareils à ceux du sous-intendant.) Aïcha l'aiderait pour le choix. »

Le lendemain, installée chez Thérèse, Aïcha courait avec elle les magasins. Après mille hésitations, elle s'arrêtait à un salon Louis XV, six pièces, noyer doré et coton soie à fleurs, rideaux assortis, et à une salle à manger Henri II, table et buffet de chêne, chaises cannées, le tout digne du meilleur faubourg Saint-Antoine. Si-Salem se rendit avec elle au magasin le grand jour de l'achat ; ce fut, dans cette âme primitive, unte ribler combat. Il était ébloui d'admiration, torturé de désirs, et d'autre part, ravagé par l'énormité du chiffre : un billet de mille. Il jouissait dans son orgueil et souffrait dans son avarice. La convoitise l'emporta. Tant de faste égalerait, surpasserait même l'installation des roumis les plus fortunés, et quant à ses coreligionnaires, ils étaient écrasés, anéantis à jamais. Un tel mobilier, pour eux, deviendrait dès aujourd'hui un sujet de poèmes, une source de légendes...

Soigneusement emballés, avec un service de verrerie et de vaisselle, salon et salle à manger avaient été expédiés sur-le-champ. Aïcha les trouverait à son arrivée. Elle n'en avait pas moins l'impression d'un vrai dépaysement, elle quittait la capitale, elle s'enfonçait dans une province arriérée et routinière, presque barbare.

Si-Salem l'avait précédée, rappelé en hâte par la nouvelle d'un voyage que devait faire à Laghouat, à la fin même d'octobre, le général commandant la subdivision. L'agha tenait à le recevoir lui-même à la tête de ses goums.

Aïcha apprit à Guelt-el-Stel que le général était passé le matin, il avait pris son relais au caravansérail. Sans doute, elle le retrouverait demain, à Djelfa, en compagnie de son père. Sa prévision se réalisa. Comme la diligence, avant d'entrer en ville, allait atteindre la grande maison blanche de l'agha de Djelfa, la jeune fille en vit sortir un groupe chamarré qui se dirigeait vers un break, stationnant sur la route, attelé par des mulets du train. La diligence dut ralentir, s'arrêter. Mais Aïcha avait été reconnue. Son père lui faisait signe, l'aidait à descendre. Vite, il la présentait au général, qui, curieux, — il avait souvent entendu parler d'elle, — salua, en la priant de vouloir bien prendre place dans le break. « Elle arriverait plus vite de la sorte. » Et ravie, elle montait la première, très fière, très intimidée aussi, quoique n'en

laissant rien paraître. L'aide de camp et l'officier d'ordonnance, deux jeunes gens, avaient pour elle autant d'égards que pour le général lui-même.

Elle en fut flattée et, dans la brusquerie respectueuse de celui-ci, elle percevait aussi une nuance de considération particulière, qui visait sans doute la fille du grand chef arabe, mais qui allait surtout à l'adresse de la demoiselle francisée. Sa robe élégante, son frais visage, découvert sous les frisons et le canotier blanc, lui conféraient (elle s'en rendait compte) un prestige spécial, la paraient d'un charme supérieur où tenaient, pour elle, la satisfaction de l'empire exercé ; pour eux, des siècles d'habitudes soumises et de galanterie. Musulmane empaquetée dans ses voiles, n'eût-elle pas été tout simplement à leurs yeux l'antique esclave orientale, soumise à de brefs désirs et à de longs dédains ?

Le break avait traversé la ville, roulait maintenant au grand trot avec son escorte de spahis. Si-Salem chevauchait derrière, botte à botte avec l'agha de Djelfa, tous deux suivis par une troupe de caïds aux rouges burnous flottants.

A mi-chemin de l'étape, comme on arrivait à hauteur du Miloch, vaste quadrilatère de collines dressant sur la gauche leurs murailles fauves et dentelées, pareilles à de géants créneaux de forteresse, le break longea une file de cavaliers qui attendaient, immobiles, sur le bord de la route. C'étaient les goums du Djebel-Amour. Il y eut une brusque scission dans l'escorte ; ceux de Djelfa s'arrêtèrent net, mains droites levées pour le salut militaire. Le général le leur rendit, puis, tourné vers la file de cavaliers immobiles, tandis que le break continuait à toute allure, il les salua à leur tour, en les passant en revue.

Droits en selle sur leurs petits chevaux nerveux, ils érigeaient leurs bustes majestueux dans l'ampleur éclatante des burnous bleus, écarlates ou blancs ; leurs coiffures très hautes les grandissaient encore ; quelques-uns portaient d'immenses panaches de plumes d'autruche noires ; tous dressaient en l'air leurs longs fusils damasquinés. Soudain, une musique aigre retentit. Des joueurs de flûte et des tambourinaires, rangés à la droite, entonnaient leur criarde fanfare, et, d'un seul mouvement, à peine dépassée par le break, l'interminable file s'ébranla.



UNE JOIE CONFUSE METTAIT AU COIN DES LÈVRES D'AÏCHA LA MALICE D'UN JOLI SOURIRE (P. 25).

Les petits chevaux, derrière Si-Salem et ses caïds, se ruèrent par bonds ; les longues housses qui leur caparaçonnaient la croupe claquetaient au vent, agitant comme des drapeaux leurs soies multicolores ; naseaux ronflants, crins échevelés, ils galopaient, l'encolure tendue ; et penchés sur l'arçon, figures noires enivrées par le vent de la course, par le tintamarre des tambours et des flûtes, les cavaliers du goum suivaient, d'un élan irrésis-

tible, à travers un tourbillon de cris et de poussière. Aïcha contempla leur masse frénétique, savoura l'ivresse du mouvement et du bruit.

Un soleil pourpre se couchait derrière les murailles dorées du Miloch. Des nuages incendiés déroulaient en plein ciel leurs étendards violets et roses. Bientôt les dunes de sable, le lit dévasté de l'Oued-Mzi apparurent, et dans la splendeur triomphale du couchant, le jaillissement des palmiers de Laghouat. Un secret orgueil fit tressaillir le cœur de la jeune fille ; les tristes impressions de la veille se dissipaient. L'oasis de son enfance lui parut belle ; elle y rentrait en reine.

Au bout d'une semaine, les oiseaux noirs étaient revenus. Aïcha s'ennuyait déjà. Elle avait eu pourtant bien à faire. D'abord les caisses à déballer, les meubles à mettre en place, les rideaux à faire poser. L'ordonnance d'un lieutenant de bureau arabe tint lieu de tapissier. Il était renommé dans la garnison pour son expérience et son adresse. Sa vie militaire s'occupait à réparer des canapés et des tables, à planter des clous, à recouvrir des sièges. Jamais d'exercices ni de manœuvres. Il y a, dans l'armée française, en Algérie plus encore qu'en France, bon nombre de soldats analogues.

Aïcha s'étonnait de retrouver si petites la maison et la cour, si étroit le jardin. Le salon Louis XV et la salle à manger Henri II, eux-mêmes, ne lui parurent pas rendre tout l'éclat qu'elle en attendait. Elle était trop Arabe encore pour ne pas les trouver magnifiques. Elle n'était pas encore assez Française pour sentir la dissonance entre ces meubles contournés et raides, faits pour des vies casanières et des pièces emplies de bibelots, et ces murs badigeonnés de chaux où des portières, des tapis, des coussins eussent été seuls en harmonie avec la nudité du soleil et de l'ombre.

Elle avait pourtant le sentiment obscur que ces choses n'étaient pas tout à fait à leur place, ou plutôt, elle avait le sentiment qu'elle-même n'y était point. Les femmes préposées à la cuisine, aux soins de la maison lui semblèrent des créatures d'une autre race, elle n'avait avec elles plus rien de commun. Elle n'éprouvait que du mépris, presque de la pitié pour ces êtres inférieurs.

D'ailleurs elle ressentait cela superficiellement, passant d'une occupation à l'autre, constamment distraite. Les visites aux femmes d'officiers prenaient, après les détails de l'installation, le plus clair et le meilleur de son temps. Elle se retrouvait là en communion d'idées. Ces conversations, dont les grands événements de la garnison, les petits événements du ménage faisaient les frais, elle s'y trempait avec délices, comme dans un bain reposant. Elle s'imaginait parler à Thérèse ; chez la femme du commandant supérieur — elle s'appelait aujourd'hui Mme du Vernois, qu'était devenue la bonne Mme Moreau ? — elle eut la joie de pouvoir causer musique, elle accepta avec transport l'offre de venir pianoter souvent.

Mais à peine elle sortait de la maison où elle s'était rendue, l'aspect désert et morne des ruelles, des maisons pauvres, toute cette misère poudreuse sous la splendeur du soleil, l'attristaient malgré elle. La comparaison d'Alger, luxueux, gai, grouillant, la pénétrait d'une mélancolie. Elle tenait pour rien la pittoresque beauté des palmiers, de la lumière. Elle songeait aux villes d'outre-mer, à la grande ville mystérieuse où les cousines de Thérèse, Claire et Juliette Duval-Allier, s'amusaient tant. Puis ces femmes qu'elle venait de voir avaient beau être aimables, celles qui lui restaient à voir ne le seraient sans doute pas moins... mais que lui étaient-elles au fond ? Et de quoi leur était-elle ? La tendre amitié de Thérèse lui manquait cruellement. Elle éprouvait, au contact des nouvelles habitudes

à prendre, le désenchantement coutumier, cette sensation si forte du naturel égoïsme d'autrui, des vies étrangères, fermées, auxquelles il est si difficile, impossible presque, de se mélanger !

Religieuse, elle eût mieux supporté sa contrainte et son isolement. Mais, quoique intelligente, elle n'avait pas encore assez souffert ni joui de la vie pour ressentir le besoin d'une religion propre, d'une conviction profonde où ancrer les élans de son âme.

Les pratiques musulmanes auxquelles elle voyait les siens asservis (salutations agenouillées vers La Mecque, ablutions et chants), plus tard, à la pension Crawel, la vue du culte réformé (sermons et cantiques), et, tout ensemble, chez les dames Allier, la stricte observance du culte catholique (confession, messe et vêpres), tout cela, par les différences comme par les analogies, fortifiait en elle l'idée que la forme même du culte importe peu, et que sous la diversité des croyances la même soif d'idéal tourmentait depuis des siècles l'âme inchangeable des hommes.

Seuls, les hasards de son éducation l'avaient empêchée de devenir bonne musulmane, bonne protestante ou bonne catholique ; car elle était toute prête à s'incliner devant l'acceptation d'une loi morale supérieure, quelque apparence qu'elle revêtît. Des bons, des méchants, il y en avait dans toutes les religions du monde.

Eglise, temple ou mosquée, tout lui paraissait également un juste endroit de prière pour peu qu'on éprouvât réellement le besoin de se recueillir et de prier, besoin qu'en elle rien n'avait jusqu'ici éveillé.

Ce qui lui était le plus pénible était de n'avoir personne à qui pouvoir se confier, parler librement. Son père, qu'elle voyait aux heures des repas, elle en était séparée par la double barrière de l'âge et de l'éducation. Rien d'affectueux qui les unît.

Si-Salem ne voyait pas autre chose en elle qu'un instrument de sa politique, mais un instrument qui lui demeurait en partie étranger, bien qu'il eût pris soin lui-même de le former. Aïcha, de son côté, avait toujours grandi trop éloignée de la présence et de la pensée de l'agha pour songer à s'en rapprocher, au moment même où la vieillesse le renfermait, le repliait davantage en lui, où sa jeunesse, au contraire, la poussait irrésistiblement vers son propre horizon d'espérance et de vie.

Un mot de Mme du Vernois, porté par un planton, le soir même où Aïcha terminait les derniers arrangements intérieurs de la maison, à présent méconnaissable, la sortit de sa vague tristesse. Elle le relut plusieurs fois de suite, s'amusa de la coïncidence frappante que la haute écriture, aux jambages nets et penchés, présentait avec la sienne. Car jusqu'à son écriture était devenue à la mode.

« Chère mademoiselle,

« M. Allier, rentré avant-hier de Ghardaïa et trouvant à son retour les lettres où sa sœur lui annonce votre arrivée, serait heureux, en vous présentant son souvenir et ses hommages, de pouvoir causer avec vous de l'absente. N'oubliez pas que vous êtes des nôtres, demain, à cinq heures. Ouverture du crocket, dans le jardin de l'hôtel du commandement.

« Vous verrez là quelques-uns de ces messieurs. Tous brûlent de vous connaître.

« Venez, vous ferez plaisir... »

Elle roulait machinalement le billet dans ses doigts. Une joie confuse mettait au coin de ses lèvres la malice d'un joli sourire. Certainement, elle irait à ce crocket. Elle n'avait entendu chanter que crocket, inauguration du crocket à chacune de ses dernières visites. Cette véri-

table cérémonie mettait toute la garnison en rumeur. Elle se faisait une fête aussi de revoir Georges. Elle allait pouvoir parler de Thérèse, elle retrouverait un peu de son amie dans la présence de son frère. Des ressemblances de traits, des similitudes de geste, d'intonation lui revinrent en mémoire avec la vision du débarquement de Georges, sur le quai d'Alger, dans son pimpant uniforme de sous-lieutenant de spahis.

A ce moment, elle s'aperçut dans la glace, le billet de Mme du Vernois à la main. Elle sourit à sa taille élancée et fine, à la rondeur de son buste, à la jolie simplicité de sa robe de toile... Demain elle mettrait sa jupe de crêpe bleu, son chapeau de paille bleue et d'iris blancs !...

Elle sourit à l'éclat de fleur de son visage charmant, à ses lèvres fraîches, et, à travers l'image rosée, sans raison, elle sourit aussi, joyeuse subitement, à tout le rose inconnu de l'avenir.



CHAPITRE II

A la première partie de crocket en avaient succédé d'autres. Trois fois par semaine, Mme du Vernois ouvrait salon et jardin, recevait les femmes de la garnison avec qui elle était en relations particulières. Jeunes lieutenants, capitaines du bataillon de spahis, de chasseurs d'Afrique, une quinzaine de privilégiés environ se pressaient à ces réunions. Aïcha n'en manquait pas une.



ELLES NE SAVENT PAS CE QU'ELLES PERDENT, DIT GEORGES. A QUATRE HEURES CE MATIN, C'ÉTAIT EXQUIS (P. 38).

Un buffet était dressé dans un des salons, de plain-pied avec le jardin — thé, sirops et glaces servis à l'admiration jalouse des dames par une ordonnance en livrée ! « Quelle poseuse ! ma chère ! » Le crocket étalait ses arceaux, d'un piquet à l'autre, sur une plate-forme de terre battue, à l'ombre de bambous énormes et d'un grenadier. De petits canaux d'eau vive, embranchés sur les séguias qui irriguaient l'oasis entière, limitaient l'aire d'un rectangle murmurant et frais, terreur des joueurs maladroits qui y voyaient sans cesse disparaître leurs boules, croquées d'un coup sec et savant. C'était un des triomphes d'Aïcha.

Elle mettait à la partie une ardeur passionnée, goûtant une âpre joie à défaire les jeux, à passer plusieurs arceaux de suite, et, devenue corsaire, à envoyer promener tout le monde. Ses éclats de rire, sa décision, son acharnement dégageaient un tel charme de jeunesse, une séduction si entraînante que les grâces, jusque-là réputées sans égales, des deux filles du sous-intendant, pâlissaient à côté. Mme Cirier elle-même, la femme d'un capitaine du train, voyait diminuer son prestige. Malgré ses minauderies et ses flirts, tout le succès allait aux dix-huit ans d'Aïcha, éblouissants de fraîcheur et de force.

Sa libre beauté brune avait quelque chose de spontané, de souple, où éclatait le sang fier d'une race sans mélange, et quelque chose aussi de retenu, de mesuré, dû au contraste piquant de son éducation spéciale. On faisait cercle autour d'elle, elle s'agitait au milieu d'une cour d'admirateurs.

Si, comme toutes les femmes, elle n'avait été naturellement coquette, elle eût été vite forcée de le devenir.

Mais au fond elle demeurait fidèle à la façon de sentir héréditaire. Elle ne savait pas être également aimable avec tous.

Si l'habitude donnait à ses manières ce vernis de familiarité qui est aujourd'hui de mise, dans le monde, elle n'en conservait pas moins une sorte de réserve intérieure, rarement visible, mais qu'elle sentait souvent blessée en elle, à de certains mots, à des regards. Elle n'avait jusqu'ici distingué que deux personnes, et vis-à-vis de celles-là, c'étaient au contraire, sous l'apparente camaraderie, un élan de tendresse grave, une acceptation reconnaissante de leurs attentions, de leurs soins.

Par exemple, s'il eût fallu décider entre eux, elle eût été, certes, bien embarrassée. Mais elle ne songeait pas au delà de la minute, elle se laissait aller sans arrière-pensée à l'inexprimable joie d'être trouvée belle, et de se sentir bien vivante et jeune.

Peu d'hommes étaient aussi différents que Georges Allier et Mobrouck ben Brahim. Georges avec ses vingt-deux ans, son teint de jeune fille, ses cheveux blonds et ses beaux yeux bleus, où Aïcha retrouvait le regard ami de Thérèse, charmait par son air d'énergie et de loyauté.

Il était grand, bien pris, élégant. Dans son costume de flanelle blanche, à minces raies bleues, il avait une jolie allure où, par le dégagé, le net, l'officier de cavalerie se trahissait. Et des façons de tendre la main, de regarder en face qui rappelaient si étonnamment celles de sa sœur, qu'à sa sympathie personnelle pour le jeune homme, Aïcha mêlait, malgré elle, un peu d'instinctive tendresse, une intimité depuis longtemps accoutumée.

Il lui parlait de tout, d'Alger, de Saint-Cyr, de Paris, souvenirs d'école, relations de famille : Thérèse et les cousines Duval-Allier fournissaient des plaisanteries et des rappels, un terrain d'entente particulière où leurs conversations se cantonnaient, intelligibles pour eux seuls. Georges lui représentait le côté brillant d'elle-même, il flattait ses goûts, l'âme nouvelle que lui



MOBROUCK BEN BRAHIM ÉTAIT EN TÊTE DES OULED-CHAÏB. PAR FILES DE HUIT, CAÏDS EN TÊTE, LES CAVALIERS S'ÉBRANLAIENT AU TROT, PRÉCIPITAIENT ENSUITE LE GALOP, PUIS LA CHARGE (P. 37).

avaient faite son séjour à Alger, son initiation à la vie française.

Mobrouck ben Brahim lui tenait par d'autres liens plus secrets, plus anciens. Ils étaient du même sang, issus tous deux de la souche antique de Brahim, le fondateur des Ouled-Chaïb, l'ancêtre. Aïcha n'avait pas revu son cousin depuis treize ans. Elle avait alors cinq ans, elle était la petite moricaude errante, coiffée d'une calotte de cuir rouge — maigre et nerveux petit corps à demi nu, dans un pan de cotonnade bleue à raies vertes. Mobrouck, en ce temps-là, la haïssait de la même haine furieuse qu'il portait à Si-Salem, l'usurpateur, l'assassin peut-être. Le manteau dans lequel le caïd se drapait paraissait à Mobrouck tout rouge du sang de son père.

L'adolescent ne rêvait que vengeance et meurtre; un jour il reprendrait sa place, il serait caïd à son tour.

Le temps, en effet, s'était chargé de réaliser son rêve, mais sans secousse, sans déchirure nouvelle. Si-Salem devenu, grâce à son revirement, de chef révolté, chevalier de la Légion d'honneur, prit soin, en politique, et en ambitieux prudent, de diriger, dès 1868, l'instruction de son neveu. Tout jeune, il le faisait engager aux spahis, à Médéah, usait de son influence et de son nom pour le pousser vite. Brigadier à dix-sept ans, maréchal des logis à dix-huit, Mobrouck était à vingt-deux ans sous-lieutenant, et venait d'être, à vingt-huit, promu lieutenant, à Laghouat même, six mois avant le retour d'Aïcha. Cette nomination coïncidait avec celle de caïd. Il remplaçait à la tête des Ouled-Chaïb le vieux cousin de son père qui, après la soumission de la tribu, avait en 65 succédé à Si-Salem. Ainsi les choses peu à peu s'étaient arrangées, à la satisfaction générale, grâce à l'apaisement du temps, qui calme tout, qui aplanit tout.

La haine de Mobrouck pour Si-Salem s'était changée en admiration et en reconnaissance. Dans la réussite de son oncle, il saluait l'exemple, et convoitait sourdement de l'imiter. Aïcha lui parut la première et nécessaire incarnation de son rêve; l'avenir avec elle se dessinait comme un chemin sûr, tracé droit. Bien qu'effrayé un peu, et très choqué, par les façons délibérées de sa cousine, si différentes de la réserve musulmane, il n'en était, au fond, que plus séduit. Il se promettait d'ailleurs que quelques années de mariage, le retour à une vie plus enfermée feraient vite tomber cette enveloppe légère; il comptait retrouver alors en elle le fond commémorial de soumission et de passivité, transmis par les aïeules.

Aïcha, lorsqu'elle échangeait avec lui quelques mots arabes, éprouvait à la fois un embarras et un plaisir. Habituée à penser maintenant en français, il fallait qu'elle fît un effort pour traduire l'idée au vol, l'habiller de ses vieux vêtements inusités et roides. Ces phrases rauques, auxquelles elle préférait de beaucoup sa langue adoptive, éveillaient cependant en elle une résonance obscure, un souvenir confus de choses douces et lointaines.

Elle ne lisait point dans son propre cœur. Elle allait, venait, partout choyée, entourée, fêtée. Elle écrivait de longues lettres à Thérèse, lui racontant l'emploi de ses journées et se moquant de tous, y compris Georges et Mobrouck. Les belles dames de Laghouat étaient impitoyablement passées au crible. Elle avait un sens très vif des ridicules, contrefaisait à la perfection le langage ou les manières de chacune, avec ce don curieux d'imitation qu'ont souvent les Orientaux. L'hiver était venu, ce bel hiver du Sud où les jours ont une pureté si nette, une chaleur douce au soleil.

Ce furent pour Aïcha des mois très occupés. Aux parties de crocket avait succédé la fondation d'un tennis, lancé par la femme du sous-intendant, avide de ruiner la suprématie mondaine de Mme du Vernois, et de caser en même temps ses filles. Aïcha, prise en affection

par la femme du commandant supérieur, ne quittait plus l'hôtel du commandement. Chaque jour elle y passait deux heures; ces dames travaillaient ensemble le piano, déchiffraient des partitions. Excellente musicienne, Mme du Vernois, ravie des dispositions d'Aïcha, lui avait en outre découvert une voix magnifique ; et toutes deux chantonnaient à livre ouvert, en tournant les pages.



SI-SALEM, AVEC UNE ASTUCE ET UNE APRETÉ SANS ÉGALES, DISCUTA TOUT PIED A PIED (P. 44).

Ce fut aussi de décembre à février que s'espacèrent les grands dîners donnés par Si-Salem. Il y en eut six, et chacun d'eux nécessitait pour Aïcha une semaine de préparation et de labeur. Elle combinait longuement les menus, veillait à la cuisson des pâtisseries, à la disposition du couvert. Vingt personnes emplissaient chaque fois la salle à manger, l'agha ayant tenu à ce que tous les officiers supérieurs et les autorités civiles défilassent à sa table, ainsi que chacun des militaires, officier sulbaterne ou sous-officier, qui, fils à papa, porteur d'un nom notoire, ou bien apparenté, pouvait par la suite, à un moment donné, lui être utile.

C'est ainsi qu'un sergent aux zouaves, fils d'un député de la gauche, et un jeune brigadier de chasseurs d'Afrique, neveu de l'évêque de Persépolis, eurent le singulier honneur de dîner avec Mme la sous-intendante et Mme la colonelle.

Georges et Mobrouck assistèrent à chaque repas. Ils arrivaient en grande tenue, Allier, serré dans son dolman numéro un, gants blancs, garance large; Mobrouck qui, lui, servait à titre d'indigène, portait l'élégant costume arabe, la petite veste rouge, courte et soutachée de noir, galonnée d'or à l'antique, le gilet bleu également soutaché, barré d'une large ceinture de soie cramoisie, la culotte blanche de fine toile, en forme de cloche, plissée à menus plis. De jolies bottes de cuir rouge, à éperons d'argent, lui faisaient un pied de femme, cambré et nerveux. Les deux hommes mettaient une coquetterie à leur toilette, rivalisant de soins. Une hostilité légère croissait entre eux, attisée par leurs prétentions inavouées, par la jalousie naissant de leur différence de grades, et surtout par la supériorité tacite que, malgré son galon de moins, Georges, en sa qualité de Français, faisait sentir à l'officier indigène.

Au dernier de ces repas, un déjeuner donné le 28 février 1878 (Aïcha se souvint toujours de cette date), Georges et Mobrouck étaient placés l'un en face de l'autre, assis aux deux bouts de la table.

Elle avait remarqué, à l'arrivée, la froideur avec laquelle ils s'étaient abordés; elle sentait se poser sur elle alternativement, parfois ensemble, leurs regards parlants. Pour la première fois elle fut émue, par la perception nette qu'un drame intime — comédie si d'autres s'en fussent aperçus — se jouait autour d'elle, et tout en veillant à ses devoirs de maîtresse de maison, elle essayait de s'analyser elle-même; en rougeur légère, son trouble lui monta du cœur aux joues; elle s'interrogeait vainement, trouvait au fond de son amitié pour Georges et de son affection pour Mobrouck une égale quoique diverse douceur, et, rêveuse, elle goûtait une hésitation inconnue. Un dédoublement singulier, dont elle s'étonnait même, lui faisait cependant trouver pour chacun des convives, au moment précis, la parole voulue, le coup d'œil utile. Elle suivait la conversation, donnait aux serviteurs des ordres muets et, dans le brouhaha des voix, le déjeuner avançait.

Quoique servi à la française, avec la verrerie et la vaisselle venues d'Alger, Si-Salem, sachant faire plaisir à la curiosité de ses hôtes, avait exigé que le menu fût exclusivement arabe. Depuis une heure les plats se succédaient; une délicieuse tourta, immense pâte feuilletée, légère, dorée, beurrée, pleine d'un hachis de viande; des ragoûts de mouton au riz, d'agneau aux tomates et aux œufs, de poulets aux quenelles de cervelles et de citron. Si-Salem, avec un appétit de jeune homme, mangeait de tout; il avait seulement soin, par principe, devant tout ce monde, de ne boire que de l'eau, tandis que bordeaux et champagne circulaient à profusion. Soudain, au milieu de l'applaudissement général,

un mouton rôti tout entier apparut, porté à bout de bras par un nègre vigoureux, sur un vaste plat de bois. Le méchoui, rissolé à point, exhalait une fumée odorante. Si-Salem, une fois de plus, expliqua le mode de cuisson, pendant qu'à la ronde, chacun prélevait à même, sur le mouton présenté par le nègre impassible, un quartier de chair savoureuse et de peau croustillante...

« Au-dessous d'un feu de braise, le méchoui devait lentement tourner, embroché d'un long pal supporté par deux fourches. De minute en minute on l'arrosait de beurre bouillant avec une cuiller de bois... »

Mme du Vernois se récria. Bien qu'avec ses pattes raides et sa tête allongée, la pauvre bête couchée sur le flanc, à demi dépecée, lui inspirât une certaine pitié, il n'y avait pas à dire, c'était exquis ! Aucun four, aucun gril ne vaudraient jamais cette cuisine patriarcale et primitive. Nos ancêtres avaient du bon. La civilisation, qui améliore certaines choses, en gâte d'autres. Etc.

On servait maintenant le couscous traditionnel, assaisonné aux raisins secs et au lait sucré. Puis, les pâtisseries défilèrent, innombrables, beignets au miel, à la confiture, à la rose. Mais on était rassasié.

Les vins aussi produisaient leur effet; la conversation, générale et vague au début, se fractionnait en petits colloques animés; on discutait entre voisins; Georges et Mobrouck parlaient peu.

Aïcha, de son côté, s'absorbait, son rôle de maîtresse de maison rempli, en réflexions confuses. Le double regard, qui sans cesse lui jetait à la dérobée une question muette, un désir pressant, lui causait un émoi gênant, mais agréable. Elle craignait seulement qu'on pût lire sur son visage les idées qu'elle était incapable de lire en elle-même. Mille sensations, jusque-là demeurées incertaines, prenaient lentement corps, et dans son âme étonnée, la jeune fille, avec un ravissement peureux, voyait éclore et s'ouvrir une fleur inconnue.

Soudain, il y eut par hasard un bref intervalle de silence : un bruit sonore s'éleva. Selon la coutume ancienne, Si-Salem louait le Seigneur, d'un estomac reconnaissant.



ÇA N'EST PAS RAISONNABLE, GÉMIT MME ALLIER EN POUSSANT LA PORTE (P. 45).

— Hamdoullah ! soupira-t-il avec la plus grande simplicité.

En gens habitués aux mœurs arabes, les convives firent mine de n'avoir rien entendu.

Un demi-sourire glissa pourtant sur les lèvres de Georges. Mobrouck, au contraire, affectait un détachement particulier, non par fausse honte, car l'action de son oncle

lui paraissait toute religieuse et naïve, mais par convenance, afin de se conformer à l'usage du plus grand nombre.

Aïcha ne put s'empêcher de rougir, horriblement vexée. Elle percevait chez le Français une ironie dissimulée qui l'offensa ; elle devinait au contraire, en Mobrouck, une approbation instinctive, l'acquiescement d'une habitude naturelle, presque le mépris de ces conventions et de cette gêne hypocrites, auxquelles les roumis se soumettent. Et ce qu'il y avait au fond d'elle-même d'hérédité obscure fortifia à son insu la sympathie qu'elle éprouvait pour son cousin.

A dater de ce jour, les heures passèrent vite. Aïcha, sans aimer encore, était à ce moment divin où tout l'être ne demande qu'à aimer. Depuis longtemps femme, l'esprit en outre singulièrement averti et développé, elle continuait à se laisser vivre, entre ces deux amours qui flattaient en elle, ensemble et tour à tour, les deux êtres dont elle était faite. Le sous-lieutenant, au début, s'était raisonné, mais en vain. Quant à Mobrouck, il trouvait sa cousine charmante, il eût entassé à sa louange, avec une conviction parfaite, toutes les métaphores de fleur, de gazelle, d'étoile (il ne s'en faisait pas faute d'ailleurs), mais, pour lui, Aïcha représentait surtout un excellent parti à prendre.

Elle était au demeurant trop fine pour ne pas démêler les sentiments qu'elle inspirait. Néanmoins, par un chassé-croisé très explicable, et tout en gardant à l'un comme à l'autre une tendresse ignorante et confuse, elle se sentait davantage portée vers Mobrouck, lorsqu'elle écoutait la voix instinctive du sang, davantage au contraire vers Georges, si elle songeait à tout ce que lui avait créé de besoins et de goûts son éducation française. Nature composite, où deux âmes, l'une d'origine, l'autre de culture, étaient aux prises, elle penchait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre.

Mais avec cet arrière-fonds de passivité, cette espèce de résignation au destin qui était caractéristique de sa race, elle ne se tourmentait pas autrement, prenait de l'un et de l'autre ce qu'ils avaient de bon. Le présent, c'était de la joie, toutes les satisfactions de l'amour-propre et, si elle voulait, de l'amour. Quant à l'avenir, pourquoi s'en tracasser : *Mektoub!* C'était écrit.

Chaque semaine, arrivait une longue lettre de Thérèse. Quel bonheur de la revoir bientôt! Aïcha avait une raison encore de souhaiter l'arrivée de son amie. Depuis le fameux déjeuner de février, les deux dernières lettres venues d'Alger marquaient une réserve, presque une froideur; elles gardaient sur Georges un silence complet. Sans doute, il avait dû écrire lui-même à sa sœur, lui faire de longues confidences, avouer son amour ; Aïcha supposa que Mme Allier avait été avertie et que cette révélation avait sans doute contrarié les projets d'établissement qu'elle pouvait faire pour son fils, — d'où le changement de Thérèse à son égard.

Elle avait hâte de s'en expliquer affectueusement.

Elle résolut de ne pas attendre, de lui écrire aussitôt elle-même, car, indépendamment de son fatalisme, elle avait cette autre vertu arabe : la plus farouche susceptibilité. Heureusement une nouvelle lettre de Thérèse, plus confiante que jamais, arrivait avant le départ de la sienne. Sans doute, les déclarations de Georges avaient opéré, ou bien Mme Allier changeait de tactique. Thérèse ne parlait plus que de la joie de s'embrasser, de se retrouver amies, cœur à cœur. Même elle faisait allusion à d'autres joies, plus douces.

La fin de mars fut signalée par de belles fêtes.

Le gouverneur général et le général commandant le corps d'armée traversaient Laghouat, au cours d'un voyage d'inspection, à visée politique, qu'ils entreprenaient dans l'extrême-sud. Chasses

au faucon, diffas, fantasias, Si-Salem fit appel au grand jeu. Aïcha eût voulu que Thérèse et Mme Allier y assistassent. Elle leur envoya lettre sur lettre.

Il lui tardait de prendre conseil, de dire ses émotions, ses hésitations, petites peines, grandes joies. Les relations de Georges et de Mobrouck, visiblement, tournaient à l'aigre. Leur rivalité, d'abord courtoise, s'enfiellait de jalousie et de haine.

L'avant-veille de l'arrivée de Thérèse eut lieu la revue solennelle, suivie de la fameuse fantasia annoncée. C'était le 30 mars, une date encore dont Aïcha devait se souvenir. Sur le terrain de manœuvres une estrade avait été dressée pour le gouverneur et les femmes d'officiers, les autorités, les notables. Après le défilé des troupes, on admira le carrousel militaire, exécuté par les officiers et les sous-officiers de spahis et de chasseurs d'Afrique ; puis des courses de tête se succédèrent. Le long d'une piste, de place en place, à ras de terre, des ballons de papier étaient plantés, peinturlurés d'une bouche, de nez et d'yeux. Le coureur se lançait à fond de train, courbé sur l'encolure, sabre bas ; parvenu à hauteur des têtes, son bras comme un ressort se détendait ; puis, le dernier ballon pris ou manqué, il se relevait droit en selle, brandissant son trophée, et par une volte gracieuse, au petit galop, venait ensuite le jeter au pied de l'estrade, dans un salut du sabre.

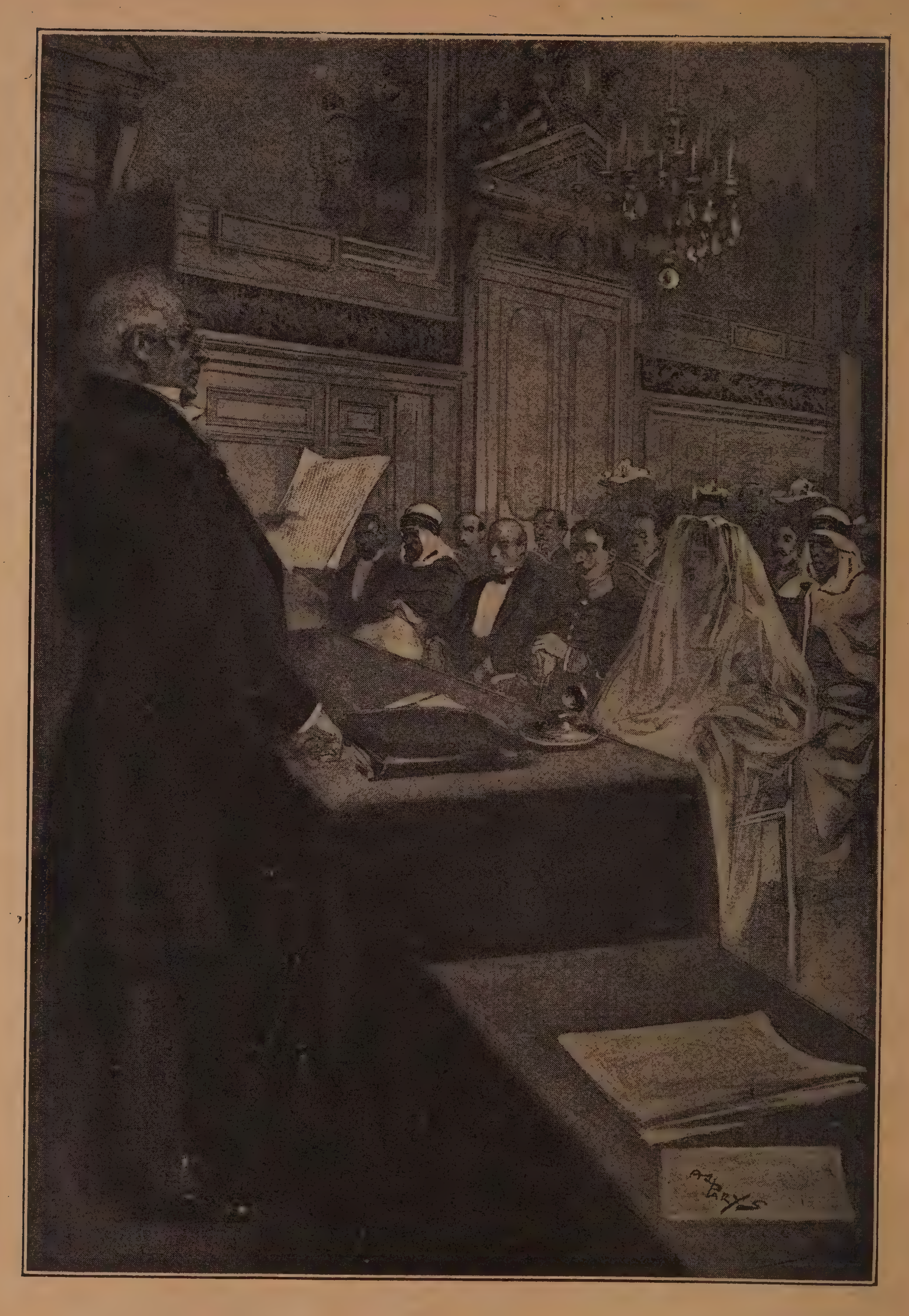
Un applaudissement discret récompensait les plus habiles. Aïcha suivait l'épreuve avec une petite fièvre amusée. Lorsque ce fut au tour de Mobrouck, elle eut une seconde d'angoisse, puis rougit de plaisir. Il était le premier qui eût réussi à enlever toutes les têtes ; il les dispersait maintenant d'un beau geste devant le gouverneur. Elle battit des mains, caressée dans son orgueil de parente et d'Arabe. Quelques minutes après, Georges se détachait du rang. Elle admira sa fière tournure, la beauté de son cheval, un pur-sang alezan, bête un peu ombrageuse qu'il maniait avec une élégance parfaite. Soudain, à la minute précise où elle tournait la tête pour répondre à une remarque de Mme Cirier, des cris aigus s'élevèrent.

Le pur-sang de Georges avait pris peur devant les gestes trop brusques d'un des hommes de corvée, postés pour le remplacement des bêtes ; et cabré, il s'enlevait comme un fou, battait l'air. Tout d'un coup, il perdit l'équilibre, se renversa.

Aïcha s'était levée, toute blanche. Il y eut une seconde de silence et d'anxiété.

Mais Georges, sain et sauf, se dégageait. Il avait eu la présence d'esprit d'abandonner les étriers, de sauter du côté opposé. Maintenant, d'un coup rageur de plat de sabre, il remettait sa monture debout, l'enfourchait tremblante encore, et repartait au galop. Il put enfiler deux têtes, terminer par la volte classique et s'éloignait au milieu de l'émotion calmée et des applaudissements unanimes.

Aïcha vit mal le reste des courses. Elle avait eu, devant le cheval à terre, un tel élancement de terreur que son cœur en avait cessé de battre. Puis, Georges hors de danger, elle lui en voulut presque de l'intensité de son émotion, de la douleur subie ; elle rougissait de s'avouer à elle-même à quel point elle avait été bouleversée ; elle en gardait, comme de sa chute, une humiliation légère. Et sans se rendre compte si elle obéissait à une rancune momentanée d'affection mise à trop violente épreuve, ou si réellement Mobrouck l'emportait définitivement dans son esprit, ce fut pour elle un soulagement, une diversion gaie, lorsqu'à l'aigre chant de flûtes, au tam-tam ronflant des derboucças, étendard vert déployé, les goums s'avancèrent, précédés par Si-Salem, superbe sur un cheval gris, au



LE DISCOURS DU MAIRE FUT ÉCOUTÉ AVEC UNE BADAUDERIE BRUYANTE (P. 52).

harnachement de velours blanc, brodé d'argent. Ils étaient divisés en groupes, dirigés chacun par un caïd, les burnous écarlates flottaient. Mobrouck était en tête des Ouled-Chaïb. Les housses de soie claquaient au rythme de la marche. Les fauconniers de l'agha suivaient, avec de grands slougis.

Les cavaliers rangés face aux tribunes, la fantasia commença. Par files de huit, caïds en tête, ils s'ébranlaient au trot, précipitaient ensuite le galop, puis la charge.

Ils s'arrêtaient net à dix mètres de la tribune, la carabine haute; ils faisaient feu en même temps, repartaient en jonglant avec leurs armes. Grisés par l'odeur de la poudre, par leur propre course et leurs cris, ils poussaient des *you-you!* perçants, passaient, repassaient à toute allure, dans un vol éperdu, burnous épars. Et à travers le tourbillon frénétique, Aïcha distinguait toujours la fière silhouette au manteau rouge, les yeux ardents de Mobrouck qui, chaque fois, la saluaient au passage.



CHAPITRE III

— Non, mais ce qu'elle est chouette, miss Aïcha! Regardez vite, sergent... La v'là qui s'trotte!

Ainsi parlait dans son langage le caporal d'administration Grosbois.

Aïcha s'en allait d'un pas vif, rejetant le frou-frou soyeux d'une jupe de foulard uni, rose, le buste à l'aise dans la blouse ajustée d'étoffe pareille. Sur la torsade noire de son chignon une capeline de paille posait deux grosses pivoines pourpres. Sa démarche avait une grâce allègre. Elle respirait avec force l'air déjà brûlant de l'éclatante matinée.

Le ciel était d'un indigo foncé : tout se détachait en plein relief, dans la lumière vibrante de mai.

Elle traversa la place du Commandement, longea l'église, s'engagea dans les jardins de l'oasis.

Georges, pour recevoir sa mère et sa sœur, avait loué, il y a quelques semaines, une petite maison au milieu d'un verger. Par-dessus le mur de terre qui bordait le chemin, le long d'un filet d'eau courante, elle reconnut le feuillage luisant des grenadiers, le svelte élancement des trois palmiers. Elle sonnait à la petite porte, quand, derrière elle, le bruit scandé d'un trot retentit. Elle se retourna; c'était Georges. Déjà il sautait à terre, lui tendait la main, képi bas.

Elle lui rendit le shake-hand, flatta de petites tapes amicales l'encolure nerveuse du pur sang.

— Il est plus calme? demanda-t-elle.

Il crut démêler une raillerie, une allusion blessante à sa chute de l'autre mois; il eut un regard de reproche si douloureux et si humble qu'elle en fut touchée, détourna la tête.

— Elles dorment encore? fit-elle en sonnant de nouveau.

— C'est honteux! dit Georges. Elles ne savent pas ce qu'elles perdent. A quatre heures, ce matin, en partant pour la corvée d'alfa... c'était exquis...

L'alezan campé s'ébroua, puis se secoua violemment dans un cliquetis de cuir et d'étriers.

La porte s'ouvrait. Georges jeta les rênes à l'ordonnance.

— Passez, mademoiselle.

Il fallait enjamber la séguia : elle releva sa jupe, découvrit ses chevilles fines. Elle précédait Georges, sentant sur elle le regard brûlant du jeune homme. Elle en était toute réchauffée, goûtait le bien-être de vivre, d'être désirée, d'être belle. Pas un bruit dans la maison : les fenêtres étaient ouvertes.

— Thérèse, Thérèse! cria-t-elle.

Une tête blonde parut.

— Monte, je suis prête. Comment, vous êtes ensemble? D'où sors-tu, donc? Georges?

Aïcha se retourna, l'officier la contemplait toujours.

— Merci, mon lieutenant! je n'ai plus besoin de vous, je sais le chemin.

Une courte seconde de silence. Aïcha, gênée par la puissance du regard, l'appel tacite et suppliant, devint rouge, subitement, comme une cerise. L'afflux brusque du sang colora de roses sombres ses joues mates, son cou rond, jusqu'au bloc délicat de ses oreilles. Georges, s'inclinant, lui baisa les mains.

Elle jeta un bref regard autour d'elle. Plus d'ordonnance, heureusement. Le spahi était rentré à l'écurie. Mais à vingt pas en arrière, plantée comme un piquet, la suivante arabe dans ses voiles blancs.

Ce fut cette présence qui décida de

l'avenir d'Aïcha. La scène se fût passée sans témoins, peut-être elle ne se fût pas plus considérée comme liée que tant d'autres jeunes filles, à qui pareille aventure était arrivée. Mais Aïcha avait été vue. Elle devinait, dans la raide immobilité de sa compagne, un blâme hostile, méprisant peut-être. Son orgueil en souffrit. Elle se jura, et cette promesse lui fut d'autant plus facile qu'elle était d'accord avec son cœur, qu'elle n'aurait point tort aux yeux de cette subalterne, non qu'elle redoutât de lui voir avertir Si-Salem, — elle savait bien qu'une telle nouvelle comblerait au contraire l'ambition du vieil agha; Georges Allier était riche, d'une famille utilement apparentée, et bien en cour, grâce à son oncle Duval-Allier, conseiller d'Etat... — mais, avec sa susceptibilité farouche, Aïcha fut révoltée de l'idée de décroître dans l'estime d'une personne de son entourage, fût-ce une inférieure.

Elle cria :

— Reste là, Messaouda, je reviens tout à l'heure.

Elle monta l'escalier lentement. Son cœur battait à lui faire mal. Elle était très émue encore, en rentrant chez Thérèse.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a, ma petite ?

Mais jamais Aïcha ne consentit à avouer le véritable motif de son trouble.

— J'ai marché vite en venant, prétexta-t-elle. Il fait si chaud!

Et dès lors elle se trouva liée vis-à-vis de Georges par cet innocent et premier petit mensonge. Thérèse acheva sa toilette. Elles parlaient de choses et d'autres, avec ce délicieux abandon et cette gaieté que les jeunes filles ont entre elles, lorsqu'elles sont vraiment amies. Mais jamais encore Aïcha n'avait mis dans sa confiance et sa tendresse tant de chaleur et de laisser-aller, un si complet don d'elle-même. Il lui semblait que Thérèse lui était devenue plus chère encore. Elle ne se rendait pas compte qu'elle la chérissait en ce moment pour deux.

Depuis un mois que Mme Allier et sa fille étaient descendues, à demi mortes de fatigue et de chaleur, du coupé de la diligence, jamais, même à la minute où, heureuses de se revoir, les deux amies tombaient dans les bras l'une de l'autre, même dans les meilleurs moments de leur amitié passée, Thérèse n'avait senti chez Aïcha une affection aussi passionnée. Souvent, ces derniers temps, elles avaient parlé ensemble de Georges. Mme Allier, malgré sa répugnance primitive, s'était résignée, devant la volonté catégorique de son fils, à la possibilité d'une union, avantageuse en somme : elle aimait Aïcha dont elle connaissait et appréciait les qualités, elle-même avait toujours vécu en Algérie, Georges pouvait y faire sa carrière; et puisqu'il était assez riche pour ne pas regarder à la dot!... Si-Salem d'ailleurs était un personnage et devait bien avoir quelque argent de côté... Quant à Thérèse, ces projets exauçaient son désir; elle avait toujours redouté l'intrusion d'une belle-sœur inconnue. Aussi chaque fois que, dans sa conversation avec Aïcha, le nom de Georges était revenu, elle s'était efforcée de la confesser, tout en peignant son frère sous les plus belles couleurs. Mais elle avait senti une réserve : Aïcha se taisait. Pour la première fois, aujourd'hui, Thérèse percevait, sous ce silence volontaire, la chaleur d'une flamme irrésistible et sourde. Elle répondit à l'effusion de son amie avec une gentillesse de sœur. Elle était trop fine pour insister; demain, elle éclaircirait cela.

Rentrée chez elle, Aïcha, après avoir congédié d'un mot la suivante, flottait entre des pensées diverses. A l'agacement causé par ce mutisme réprobateur, succédait une immense joie; c'étaient des élans de plaisir, une langueur douce. La rencontre de ce matin devait avoir lieu! Elle était fatale depuis le jour où, blanche d'épouvante, Aïcha avait cru voir Georges mort, écrasé sous son cheval.

A la violence de son émotion, elle avait pu mesurer alors l'étendue de son affection.

Elle s'était rebellée d'abord par orgueil, mais sa rancune était vite tombée, si vite qu'au bout de quelques jours l'indomptable savourait l'enchantement d'être domptée. Elle gardait seulement, au souvenir de sa rougeur, une espèce de honte qui était aussi pénétrante et aussi douce qu'un plaisir. Du reste, nul regret; le sort en était jeté. *Mektoub!*

Et puis, cette solution était conforme à la raison, aux intérêts. Mobrouck? Elle lui gardait une affection réelle. Au profond d'elle-même, quelque chose qui aurait pu être et qui n'avait pas été se rendormait, confusément, dans les limbes de son esprit et les ténèbres de sa chair.



MADAME ALLIER ET LE CONSEILLER, EN QUALITÉ DE MARRAINE ET DE PARRAIN, SE TENAIENT DE L'AUTRE COTÉ DE LA BALUSTRADE (P. 47).

CIELLA

du Docteur BAREAU

PRÉPARÉ PAR

Léon BAREAU

Pharmacien à EXCIDEUIL

Il n'est pas d'organe plus délicat que l'œil; aussi est-il nécessaire d'en soigner, dès le début, les affections les plus bénignes, car elles aboutissent trop souvent, si elles sont négligées, à des maladies très graves nécessitant, la plupart, l'intervention chirurgicale.

CIELLA, du Docteur BAREAU, met à la portée de tout le monde le moyen d'éviter les complications si douloureuses et si dangereuses pour la vue, débutant toujours par une *inflammation* des paupières ou des yeux. Elles sont dues à un coup d'air, à des poussières, à un toucher malpropre, à un choc, etc.

La composition du **CIELLA** allie les découvertes les plus récentes de la science moderne à la médecine par les simples.

Les plantes, dont certains guérisseurs célèbres gardent jalousement le secret, ont un effet curatif sur les yeux. Aussi, **CIELLA** utilise les vertus de l'*Aubifoin* ou « Bleuet des Sorciers », connu sous le nom de *Casse-Lunettes*, tant est grand son pouvoir guérisseur; de la *Rose de Damas*, qui, distillée sur le sel borique de Homber, est à la fois astringente et adoucissante. Les feuilles de l'*Erythroxylum des Péruviens* lui donnent un principe calmant dans les inflammations douloureuses.

Le *Sel de Goslar*, si employé par les oculistes, lui assure à lui seul un effet médicamenteux très actif.

Le *Sunoxol* antiseptique, détruit tous les microbes de suppuration visibles ou les germes invisibles qui sont réfugiés sous les paupières et toujours prêts à développer l'intensité de la maladie.

Indications du CIELLA

En faire usage dans les cas d'*inflammation* des paupières et des yeux, connus sous les noms suivants :

Conjonctivite

Elle est caractérisée par de la rougeur, des picotements, du larmoiement.

La plupart du temps, cette maladie est causée par l'inflammation de la conjonctive, que produit le vent, les poussières de route ou de grenier, les particules de charbon en chemin de fer, la fatigue, etc.

Conjonctivite contagieuse

Elle présente les mêmes caractères que la conjonctivite simple. Les douleurs sont assez vives; c'est une sensation de cuisson et une sensibilité très marquée de la région orbitaire.

La durée de la contagion, aussi bien que celle de la maladie, est très diminuée par le traitement du **CIELLA.** Cette conjonctivite s'observe, à l'état endémique, dans les grandes villes. C'est, de toutes les inflammations, celle qui se dissémine le plus rapidement et qui, dans une famille, une école, une usine, atteint le plus grand nombre de personnes.

Conjonctivite diplobacillaire ou subaiguë

Quand les yeux en sont atteints, on y éprouve une cuisson, une démangeaison marquée principalement le matin, au réveil, et le soir, aux lumières. Dans la journée, on éprouve constamment une sensation de gravier dans l'œil; les paupières sont collées, au réveil, par la sécrétion baveuse qui se forme à l'angle de l'œil.

CIELLA guérit rapidement cette maladie, d'ordinaire de longue durée.

CIELLA s'emploie également avec succès dans les **Kératites** professionnelles des moissonneurs, des vidangeurs, des filateurs et ouvriers de toutes usines exposés aux poussières.

Dans les **Blépharites, Ophtalmies, Taies** (taches), il est utile de faire un lavage de **CIELLA.**

Il est certains maux d'yeux, spécialement chez les enfants délicats, chez les jeunes filles chloro-anémiques, où le traitement général intérieur doit être employé en même temps que les soins locaux de l'œil.

L'huile de foie de morue ou, pour ceux qui ne peuvent pas la supporter, le simple sirop d'iodure de fer, sont, dans ces cas, toujours conseillés avec succès comme traitement interne.

Ils hâtent l'effet du **CIELLA** comme agent externe.

MODE D'EMPLOI :

Trois fois par jour : le matin, dans la journée et le soir, lotionner abondamment l'œil malade avec du coton hydrophile bien imbibé de **CIELLA.** Une petite boule de coton appliquée au coin de l'œil permet d'y faire couler aisément tout le liquide nécessaire pour le baigner.

Il faut jeter le coton après chaque usage.

Il vaut mieux, si on le peut, faire tiédir chaque fois dans une tasse, au bain-marie, une cuillerée de **CIELLA;** cette précaution est surtout recommandée en hiver.

En cas d'irritation trop vive des yeux, le **CIELLA** peut être dédoublé avec eau bouillie, au moment de l'emploi.

CIELLA peut se trouver dans toutes les Pharmacies

Si votre Pharmacien ne peut encore vous le procurer, envoyez un mandat à

LÉON BAREAU

Pharmacien à EXCIDEUIL (Dordogne), qui vous l'adressera

R. C. Melun 496

IMP. LEYMARIE - EXCIDEUIL (Dordogne)

Elle restait sa cousine, une camarade. Elle avait longuement réfléchi. A travers les attentions du caïd, elle avait bien vite deviné le mobile ambitieux, comme à travers ses galanteries, la secrète arrière-pensée de l'asservir, le mépris de l'Oriental pour l'être inférieur, la femme. Mariée à Mobrouck, elle eût, malgré la vie relativement francisée du lieutenant, retrouvé au bout de quelque temps la maison close, le pli invétéré de domesticité, de servage. Impossible ! Elle n'était plus capable de se plier à cette règle.

Elle eut horreur de cette existence étroite et sédentaire.

Elle plaignit les malheureuses condamnées à cette prison perpétuelle. Elle était devenue autre, avec d'autres besoins, d'autres habitudes, une autre âme décidément. Tandis qu'auprès de Georges, elle mènerait l'existence normale, elle s'épanouirait librement. La soirée, la nuit se passèrent à organiser l'avenir.

Le lendemain Aïcha se réveilla joyeuse. Elle parcourut la maison, le jardin, comme des lieux enchantés et nouveaux. Elle croyait voir certaines choses pour la première fois. Il lui semblait ne les avoir jamais envisagées encore sous leur véritable aspect. Si-Salem, revenu d'une course assez longue, une visite à des douars éloignés qui l'avait tenu absent deux jours, remarqua lui-même l'air inusité d'Aïcha, sa joie qui éclatait dans les moindres gestes, dans le son de sa voix, dans la gravité de ses silences. Malgré la reprise d'une vie côte à côte, le père et la fille n'avaient aucun lien d'intimité; jamais de confidences. L'agha poursuivait dans son for intérieur une combinaison incessante de plans et de projets, parmi lesquels sa fille trouvait place juste au même degré que jadis les pièces d'ivoire et d'ébène sur son échiquier. Il se réservait de la pousser le moment venu, par le sec ressort de sa volonté, comme s'il eût poussé la tour ou le fou, de son doigt sec. En attendant, elle était un intendant modèle; mieux, elle était le côté gracieux et charmant de son influence, un invisible mais réel moyen d'action.

Heureusement Aïcha était tranquille. Elle pressentait bien qu'un tel mariage, loin de contrarier Si-Salem, le satisferait. Mais les choses n'étaient pas encore assez avancées pour qu'il fût nécessaire de l'en avertir. Et, jusque-là, elle mettait une pudeur à savourer seule la profondeur de son ravissement. L'excès, néanmoins, la trahit. Elle venait de s'asseoir à son piano.

Son piano ! Hier encore elle savourait le plaisir de posséder enfin, bien à elle, ce merveilleux instrument. Une très bonne affaire, conclue l'avant-veille. Un ménage d'officier rentrant en France, et qui, redoutant de convoyer ce coûteux bagage, s'en était défait à bas prix : 250 francs ; c'était pour rien ! Aïcha avait fini par en convaincre Si-Salem lui-même. L'agha était de cette sorte d'avares qui lésinent sur un liard et qui déboursent, sans trop de regrets, une forte somme lorsqu'elle doit servir les intérêts de leur orgueil. Posséder un piano, c'était pour l'agha, dont le sens musical se bornait à psalmodier tout comme les Arabes trois notes plaintives et monotones, le comble du luxe et de la magnificence. Il avait donc délié, non sans un long soupir, sa bourse de fil. Et depuis deux jours Aïcha tapotait sans relâche, avec une légitime fierté de propriétaire.

A présent cette satisfaction puérile ne lui était de rien ; un plaisir avait chassé l'autre. Elle laissait aller ses doigts sur les touches, inconsciemment, dans une exultation naïve; elle jouait la *Valse des roses*, nouvelle alors; et plaquant des accords énergiques, elle chanta d'elle-même à pleine gorge :

Viens avec moi pour fêter le printemps!

Thérèse était entrée, elle s'approcha

sans bruit, posa longuement ses lèvres sur la nuque dorée d'Aïcha. Un cri perçant; elle se levait en sursaut, et, reconnaissant son amie, l'âme hantée d'un autre visage dont elle voyait l'image adoucie, un instant elle demeura immobile, suffoquée, une main à son cœur, — puis, tout d'une pièce, elle s'abattit avec un grand sanglot, et elle pleura, étreignant Thérèse nerveusement sur son épaule.

Elles s'étaient comprises. Elles parlaient maintenant par petites phrases coupées. Aïcha vidait le trop-plein de son cœur. Les chères confidences si longtemps tues s'égrenaient. Rien n'était doux à l'une et à l'autre comme de fondre ainsi leurs tendresses, de communier en amitié dans une troisième affection qui leur était chère.

Ensemble, elles arrêtèrent le plan de conduite. Le soir même Thérèse amènerait Aïcha à Mme Allier, on dînerait avec Georges; demain, la demande officielle. Aïcha se chargeait de prévenir son père.

Tout se passa comme il avait été convenu. Pourtant deux graves incidents faillirent déconcerter leurs prévisions. La question de religion et la question de la dot furent les deux pierres d'achoppement contre lesquelles l'avenir joyeux manqua de se briser. Mme Allier, après avoir tendrement embrassé Aïcha, la prit à part. Elles montèrent s'enfermer solennellement toutes trois dans la chambre à coucher.

— Thérèse vous a dit, ma chère petite?

Non, Thérèse n'avait rien osé dire. Elle avait craint de troubler le bonheur d'Aïcha, gênée par ce qu'elle avait à lui apprendre. Mme Allier ne fit pas tant de manières, elle alla droit au but.

— Ce mariage, Aïcha le savait bien, était vraiment selon son cœur; mais il fallait compter avec la société dans laquelle on était forcé de vivre. Evidemment, tout n'était que conventions. Encore devait-on s'y soumettre, dans la mesure de la raison et de la bonne entente de ses intérêts. Tout le monde, sa famille, ses relations trouveraient naturel que le lieutenant Allier épousât Mlle Si-Salem. Situation, noblesse, c'était parfait. Restait l'objection absolue de la *religion*! Il n'était pas question de croyances; entre braves gens intelligents, c'était inutile; il n'y a qu'un Dieu, qu'il s'appelle Allah ou Jésus. Non, c'était une question de pratique. Et même pas de pratique, de forme. Jamais le monde n'admettrait que Georges épousât une musulmane, une hérétique; tout le monde s'inclinerait au contraire devant une conversion, fût-elle apparente, pour peu qu'elle fût arrosée en grande pompe baptismale, et paraphée de quelques signatures... Qu'Aïcha y réfléchît.

Mme Allier s'excusa de lui parler ainsi, mais elle l'aimait, elle voulait assurer le bonheur, le repos de l'avenir... Thérèse, tendrement, reprenait les mêmes arguments.

La jeune fille lui fit signe de se taire, resta un moment songeuse. Le raisonnement de Mme Allier, au point de vue social, était irréfutable; au point de vue religieux, sa hardiesse n'excluait pas le bon sens. En une minute, la résolution d'Aïcha fut prise : elle abjurerait. Elle n'avait jamais pratiqué réellement la religion musulmane; elle admirait les beautés singulières de l'Evangile. On pouvait être une honnête femme dans toutes les religions du monde. Restait à savoir ce qu'en penserait Si-Salem. Non certes son fanatisme, se disait Aïcha, mais son opportunisme politique... Oui, il faudrait lui parler de cela, dès demain, avant que Mme Allier vînt faire cérémonieusement la demande.

— Quant au contrat, reprit l'excellente femme, nous en recauserons. Nulle difficulté.

Elle avait de longue date convenu de tout avec sa fille. Pourvu qu'Aïcha justifiât de la dot réglementaire...



LE FIACRE LES EMPORTAIT LE LONG DES CHAMPS-ÉLYSÉES (P. 46.)

Et la perspective de cette question à élucider aussi avec son père accrut l'inquiétude d'Aïcha.

L'entrée de Georges, le dîner faisaient diversion. On fut heureux, ce soir-là, dans la petite maison de la seguia. Soir de printemps, pareil à tant d'autres, avec la tiédeur délicieuse de l'ombre, le recueillement des arbres immobiles, la bleue profondeur du ciel nocturne — velours sombre diamanté d'étoiles. Soir inoubliable pourtant pour les deux cœurs qui le vécurent.

Aïcha dormit mal. Fièvre de joie, crainte de l'entrevue décisive. A cinq heures du matin elle était debout, entrait dans la chambre de son père. L'aveu d'abord. Si-Salem, sans répondre, se frottait les mains.

Il marcha de long en large un instant, puis s'arrêta, regarda sa fille, et pour la première fois depuis six mois, la baisa au front. Encouragée, elle dit tout. Elle redoutait une colère, des hésitations, des plaintes. L'agha hocha seulement la tête. Oui, il y avait pensé, il faudrait voir...

Mme Allier pouvait venir.

Le jour même, accompagnée de Thérèse, elle frappait à la porte de l'agha, et tandis que les deux jeunes filles se retiraient, inquiètes, dans la chambre d'Aïcha,

ce fut, au salon, sur le fameux canapé Louis XV, une scène interminable où Si-Salem, avec une astuce et une âpreté sans égales, discuta tout, pied à pied. Qu'Aïcha se convertît, en principe, il ne disait pas non. Mais impossible à Laghouat! C'eût été un scandale affreux. Il ne serait plus, aux yeux des siens, qu'un renégat... A Paris, c'était autre chose... Si Georges pouvait avoir un congé ?... Pendant l'exposition ?... Qui sait ?... (De longue date, il méditait un voyage personnel à cette époque; de là à calculer en même temps une abjuration à grand effet, il n'y avait qu'un pas. Eh! eh! Cela rendrait toute naturelle, obligatoire même peut-être, la cravate de commandeur!) Il fut donc convenu que Georges demanderait un congé. Aïcha partirait en avance à Paris, avec Mme Allier et Thérèse. Si-Salem, un peu plus tard, rejoindrait... Restaient les détails du contrat.

Là-dessus l'agha devint brusquement sourd.

Il ne voulut rien entendre au delà des 30000 francs réglementaires. Il ne pouvait rien faire d'autre. A son avis c'était plus que suffisant, c'était exorbitant, monstrueux... Il négligea de dire qu'il comptait sur les fonds secrets de la caisse du gouverneur général pour lui venir en aide à cette occasion. Mais Mme Allier, la délicatesse et la bonté mêmes, aurait eu honte d'insister. Tout était arrêté maintenant. Elle appela sur le seuil du salon.

— Aïcha, Thérèse ! Mes filles !

La douceur affectueuse du cri les surprit comme elles était en train de faire toutes sortes de singeries devant la glace.

Aïcha regardait, avec une mutinerie chagrine, l'ombre du tatouage ancien, l'étoile bleue à peine visible, au milieu du front, sur le grain serré de sa peau fine.

— Ça se verra toujours! soupira-t-elle.

— Bête, avec les fleurs d'oranger et la pointe du voile !...

Là-dessus, une belle révérence d'Aïcha, coupée net par la voix de Mme Allier.

Thérèse prit par la taille son amie, empourprée soudain, les yeux remplis de larmes. Et esquissant un pas de danse :

— Descendons vite embrasser maman, chérie !



TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Vous allez être en retard, mes enfants! Ça n'est pas raisonnable, gémit Mme Allier en poussant la porte.

— Voilà, voilà, petite mère! nous sommes prêtes.

Thérèse boutonnait ses gants.

Elle jeta un regard satisfait sur la toilette d'Aïcha : jupe de mousseline de soie noire, blouse de soie mauve, un coquet chapeau de paille noire et de violettes claires.

— Très chic, comme ça! C'est la nuance, n'est-ce pas, maman?

Mme Allier approuva. Mais vite! elles n'avaient que le temps de prendre un fiacre. Le baptême était pour neuf heures; il fallait arriver un peu avant.

Toutes trois se hâtèrent, descendant précipitamment l'escalier de la maison où Mme Allier avait loué, pour trois mois, un appartement meublé. Six semaines envolées déjà, en courses, en visites, en occupations de toutes sortes! Elles ne songeaient plus à s'étonner du tourbillon où elles vivaient depuis leur arrivée, à travers ce Paris fiévreux, où l'Exposition, charriant des quatre coins de l'Europe un flux bigarré de curieux et d'oisifs, mettait une incroyable agitation, une rumeur nuit et jour bourdonnante.

Aïcha en demeurait étourdie. Tant de figures étrangères avaient défilé devant elles! Tant d'événements avaient en si peu de temps bouleversé sa vie.

D'abord le départ de Laghouat, à la fin de mai — elle eut chaud au cœur au souvenir de ces quelques semaines de parfait bonheur — puis la cruelle séparation des trois mois — elle avait passé juin et juillet à Alger avec Mme Allier et Thérèse, préparant son trousseau, trompant l'absence en écrivant à Georges; août lui avait paru moins long, chaque jour la rapprochait de leur réunion. Paris d'ailleurs, avec la connaissance à faire de sa famille nouvelle, avec des plaisirs constants, lui avait apporté une distraction forcée. Enfin, depuis quinze jours, depuis l'arrivée de son fiancé (Georges avait obtenu un congé du 1er septembre au 30 novembre), c'était la vie en plein rêve, une existence si mouvementée qu'elle ne laissait presque plus le temps d'en jouir. Parfois, lui semblait-il, une autre qu'elle accomplissait réellement ces actes auxquels elle ne prenait plus qu'une part machinale. Aujourd'hui même, était-ce bien elle qu'on allait baptiser, dans la chapelle du couvent des Dames de la Passion? Etait-ce bien elle qui recevrait demain la première communion et la confirmation, qui se marierait après-demain à la mairie, puis, aussitôt après, à la chapelle du couvent?

Toutes ces démonstrations sociales et mondaines, ces cérémonies auxquelles elle était obligée de se soumettre, pour arriver à ce but simple : être heureuse, elle les accomplissait sans enthousiasme, sans répugnance non plus, car, sous le convenu des formes, elle sentait vivement la beauté des croyances. N'importe, tant de complications ne laissaient pas que de lui causer un peu d'étonnement. Elle les comparait au libre mariage arabe, au rapt immémorial, célébré à coups de fusil, parmi la joie bruyante des repas et des danses. Cette sauvagerie,

à la bien prendre, lui semblait une espèce d'hommage; l'homme conquérait par la force ce qui devait être la douceur de la vie. Aujourd'hui c'était à elle, au contraire, à gagner son avenir. Elle trouvait d'ailleurs, dans l'acceptation de ces observances, dans ce renoncement d'elle-même et ces agenouillements perpétuels, une satisfaction aussi. Elle les consentait de son plein gré, pour un but déterminé; et ce but étant des plus agréables, la conscience d'exercer ainsi sa volonté ne pouvait être pour lui déplaire.

Le fiacre les emportait le long des Champs-Elysées; elles étaient un peu tassées, Mme Allier étant forte. Toutes trois gardaient le silence. Thérèse, assise sur le strapontin, de temps à autre lançait un mot, une réflexion gaie. Alors, Aïcha souriait, jetait un regard tendre sur sa voisine, qui, buste droit dans un mantelet de faille, mains croisées sur les genoux, lui répondait toujours, maternelle, par un bon sourire.

— Huit heures et demie! dit Thérèse.

On passait devant une horloge pneumatique.

— Dans cinq minutes nous arriverons avenue Bugeaud, assura Mme Allier. Georges doit y être déjà.

Georges! Aïcha eût préféré qu'il n'assistât pas à la cérémonie de ce matin. Elle éprouvait une fausse honte, presque de la gêne, à l'idée de ce baptême qui allait avoir lieu. Elle craignait vaguement d'être un peu ridicule. Le baptême, c'est fait pour les bébés; à cet âge-là, c'est une chose toute naturelle, un beau symbole. Pour une grande personne, est-ce que cela ne comportait pas quelque chose de légèrement humiliant? Elle percevait à la fois l'importance plus grande donnée à l'acte par ses dix-huit ans et l'accentuation du petit côté de comédie. Elle eût voulu voir cette formalité remplie. La perspective de la journée du lendemain et du surlendemain l'énervait aussi, cette sensation qu'elle était une espèce de bête curieuse, dont la conversion, la communion, le mariage constituaient un événement parisien.

Pourtant, qu'est-ce que cela pouvait faire aux gens? Pour la première fois elle se rendait confusément compte que ce qu'on est convenu d'appeler avec grandiloquence « le monde », cette société restreinte faite de bas intérêts, de désœuvrement et de curiosités aux prises, n'est qu'une vaste parade où des masques défilent, sans qu'on se soucie au fond des visages. Il lui fut désagréable qu'on s'occupât d'elle. Elle estimait qu'il n'est de vrai bonheur qu'à l'abri des importuns et des indifférents.

Pourtant elle n'avait que de la reconnaissance vis-à-vis des Dames de la Passion.

Elles lui avaient toutes marqué une sympathie vraiment affectueuse; plus fine, Aïcha y eût peut-être démêlé une sorte de gratitude, mais elle ne songeait pas que son baptême pût faire honneur au couvent, et que les bonnes dames en tirassent profit moral, sans parler du cadeau usuel, un harmonium acheté par les soins de Mme Allier. Le baptême avait beau devoir se passer dans la plus stricte intimité, les journaux en rendraient compte. « Hier, à la chapelle du couvent des Dames de la Passion... » Et cela jette un certain lustre sur la maison.

Le fiacre tournait le coin de l'Arc de Triomphe.

— Ah! voilà ton père! s'exclama Thérèse.

— Et mon compère, ajouta Mme Allier.

Elles se penchaient à la portière, voyaient venir au grand trot derrière elles une victoria sobrement attelée qui les dépassa. A côté de M. Duval-Allier, le conseiller d'Etat qui, très flatté, avait consenti à servir de parrain, en attendant qu'après-demain, revêtu de son habit noir et de ses croix, il fît office de témoin, Si-Salem étalait la blancheur de son haïck

sous l'éclat cramoisi du burnous. Les deux hommes saluèrent avec un petit geste d'amitié. Une étrange noblesse parait la figure maigre de l'agha. Il regardait lentement de côté et d'autre avec cette sérénité que donnent à l'âme l'usage des hommes et la fréquentation de la solitude.

Il était à Paris depuis trois semaines, il avait amené avec lui plusieurs caïds, deux ou trois cadis et quelques serviteurs. Un officier de l'état-major du gouverneur les promenait de place en place, leur faisait les honneurs de l'Exposition et de la ville. Voyage politique, aux frais de l'Etat, bien entendu, et destiné à répandre ensuite en Algérie l'autorité du nom français et les progrès de l'industrie. Si-Salem avait depuis longtemps dressé ses batteries. Si les promesses du maréchal de Mac-Mahon n'étaient pas vaines, il en serait bientôt récompensé.

Sa nomination de commandeur, d'un jour à l'autre, allait paraître à l'*Officiel*.

— Nous y sommes, fit Mme Allier.

Elles pénétraient dans le parloir. La sœur tourière se précipita :

— Par ici, mesdames, par ici!...

Mme la supérieure les attendait dans un petit salon, l'aumônier et ces messieurs étaient déjà à la chapelle.

— Nous les y rejoignons, dit Thérèse. A tout à l'heure, ma chatte.

Aïcha dès lors crut vivre en rêve. Un dédoublement singulier s'opérait en elle, elle se regardait agir. Mme la supérieure la baisa au front : « Ma chère enfant! » et lui fit, d'une voix lente et douce, agaçante à force d'être douce, quelques exhortations.

Elle enlevait son chapeau de violettes, s'enveloppait d'un voile blanc. Quand elle pénétra dans la chapelle, d'abord elle ne distingua rien. A peine, à travers le demi-jour, les taches de couleur des burnous de Si-Salem et de l'uniforme de Georges; puis, tandis qu'elle se dirigeait vers l'autel, la petite mine amicale et fûtée de la jeune Louise Duval-Allier, la fille du conseiller, une gamine de onze ans, élevée là, très aimée des sœurs. C'était à cause d'elle qu'on avait confié aux Dames de la Passion la mission d'initier Aïcha à sa religion nouvelle. Çà et là, sur les bancs, la supérieure et quelques maîtresses. Mme Allier et le conseiller, en qualité de marraine et de parrain, se tenaient de l'autre côté de la balustrade, face à l'autel, où M. l'aumônier, en surplis de dentelles et étole blanche, attendait.

La cérémonie commença. En vain Aïcha mettait une attention fébrile à chacun des gestes qu'elle avait à faire, à chacune des paroles qu'elle avait à dire, en vain tenta-t-elle d'écouter l'allocution obligatoire ; elle se dispersait en pensées diverses... Comme la barbe de M. l'aumônier était noire! Il devait la teindre. Elle s'en était bien aperçue hier, à la confession... Une drôle de chose, décidément, la confession. Ça va bien quand on est petite fille, jeune fille même, mais quand on est mariée, ça doit devenir assez délicat!... Est-ce que tout ce qui se passerait dans son ménage ne serait pas affaire entre elle et Georges? En quoi cela regarderait-il ce monsieur avec sa belle barbe noire? Ah! oui c'est le ministre de Dieu... En même temps, la main tendue sur l'Evangile, elle déclara :

— Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours...

Ces mots, en eux-mêmes, lui parurent dénués de sens. Satan et Jésus, à ses yeux d'Orientale inaccoutumée à incarner ses croyances en images, restaient des abstractions. Elle prit la résolution d'être une honnête et bonne petite ménagère et d'aimer Georges éternellement. Elle eût voulu pouvoir se retourner, lui sourire. Que pensait-il à cette minute précise? S'il avait pu savoir à quel point cette balustrade d'autel les séparait peu,

combien elle était et demeurait à lui! En guise de profession de foi, elle balbutiait cependant le texte latin, inintelligible pour elle, du *Credo*.

M. l'aumônier maintenant lui versait sur le front quelques gouttes d'eau bénite, en murmurant les paroles sacramentelles :

— Je te baptise au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Puis gravement, il lui mettait quelques grains de sel sur la langue. Elle eut envie de cracher, puis de rire... La naïve beauté du symbole lui échappa, cette évocation des souffrances et du martyre à quoi d'autres jadis s'étaient dévoués, qu'elle s'engageait à subir elle-même un jour, s'il le fallait, en paiement de la sainte croyance.

Mais on apportait des registres. Aïcha constatait avec un amusement un peu narquois qu'elle venait de changer son nom, condition nécessaire pour être agréée du Seigneur; elle s'appelait à présent Marie. Elle signa à son tour l'acte déjà dûment paraphé. Elle était chrétienne. Elle reçut avec gentillesse — tout en songeant : « Suis-je si transformée que cela? » — les félicitations attendries de la supérieure, ses compliments enthousiastes sur le changement divin, l'heureuse métamorphose... Georges lui baisait la main. Elle fut, du coup, rappelée à la réalité. Une gaieté d'enfant l'anima jusqu'au soir.

A la porte du couvent, M. Duval-Allier prenait congé. Mais la compagnie de l'agha lui conférait un prestige; il se tourna vers Si-Salem, et lui touchant cordialement l'épaule :

— Vous venez, mon cher? Je vous jetterais en passant au ministère.

Grave, Si-Salem caressait, en guise d'adieu, le front de sa fille. Il ne s'était pas départi, durant la cérémonie, de son immobilité condescendante. On eût dit qu'il assistait à un spectacle quelconque, représentation théâtrale ou visite de musée. Il y avait apporté la même dignité silencieuse, cette impassibilité que rien n'étonne. Ces simagrées, pour lui, n'avaient point de valeur; elles étaient une concession de plus à l'ambition de sa vie, au pouvoir supérieur de ses éternels ennemis, qu'il valait mieux traiter en amis.

La journée fut un éclair, les amoureux ne s'étaient pas quittés. On ne bougea pas de la maison. Ce furent mille folies à passer en revue le trousseau, à déplier les robes, le linge. Idées d'habillage et vision de déshabillage. Georges était très rouge Aïcha ne songeait guère à la cérémonie du matin, à celle du lendemain. Cependant les heures volaient, le cours inflexible des heures, ce cours toujours égal et qui ne le semble jamais; dans la joie nous ne savons pas le ralentir et nous l'allongeons dans la peine. A minuit, Mme Allier dut mettre son fils dehors. Il logeait à l'hôtel, rue de Richelieu, à dix minutes de leur appartement meublé, rue Godot-de-Mauroy.

Aïcha dormit mal, il fallait d'ailleurs se lever tôt. La messe de communion était à sept heures. Ce fut Thérèse qui l'aida à se vêtir. La robe blanche était préparée, ainsi que les dessous. C'étaient les mêmes qu'elle porterait pour son mariage à l'église. Demain! Et ce mariage-là, c'était enfin le vrai!... Aujourd'hui elle se fiançait à Dieu. N'importe, ça lui paraissait un peu comme un erépétition générale.

A la chapelle, elle eut pourtant une heure de réelle émotion. D'abord il faisait extrêmement chaud, l'étroit espace était bondé de parentes et d'amies sanglées dans de belles toilettes. Plus de vingt petites élèves prenaient part à cette fête annuelle de la première communion, toujours pompeusement célébrée. Autant le baptême, hier, avait été solitaire et recueilli, comme le serait demain la messe nuptiale, — autant, aujourd'hui, le couvent, toutes portes ouvertes, retentissait de chants et d'orgues, dans l'odeur suffocante des fleurs et l'ardeur étincelante des cierges. Et



ALGER NE FUT BIENTOT PLUS QU'UNE LARGE TACHE BLANCHE, PUIS UN POINT, PUIS RIEN (P. 72)

puis, hier, elle était seule en scène, n'ayant à analyser que ses propres sentiments; aujourd'hui, elle baignait dans une atmosphère d'exaltation générale.

Sous le voile qui la couvrait toute, à peine si elle paraissait plus grande que quelques-unes des communiantes, à taille raide d'asperge. Georges, lui-même, eut peine à la reconnaître dans la lente procession des voiles blancs. Elle se mêlait au recueillement de ses jeunes compagnes, elle participait à leur fièvre heureuse. Tout contribuait à son attendrissement, l'insupportable température due à l'entassement des spectateurs et des fidèles, au rayonnement des lampes, des girandoles et des cierges, au parfum violent des guirlandes de roses et des gerbes amoncelées. Une petite fille à côté d'elle pleurait silencieusement. Elle remarqua aussi l'expression ardente de foi qui illuminait le museau malicieux de son amie, Louise. Ce fut donc avec un élan religieux de l'âme, une conviction, momentanée mais absolue, une abolition complète, qu'elle s'agenouilla à son rang, reçut l'hostie. L'effort qu'elle fit en avalant, pour la préserver de l'atteinte involontaire des dents, nuisit un peu à son extase. Les longueurs de la messe la rebutèrent aussi. Enfin le dernier cantique était chanté, la chapelle se vida.

Elle éprouvait une impression régulière de béatitude, et comme une langueur avec un allègement infini; elle était très lasse et cependant elle ne ressentait aucune fatigue. Il lui sembla avoir des ailes. Elle se promena longuement dans le jardin avec Georges. Son amour s'était, on eût dit, modifié, épuré. Une allégresse chaste la transportait, à la pensée du lendemain. Un vent frais avait balayé tout l'obscur de ses pensées profanes d'enfant.

Aussi, quoique catholique pratiquant, quoique très galant homme, Georges, devant cette innocence éblouie, ne put-il dissimuler entièrement une instinctive mauvaise humeur, jalousie irraisonnée d'amoureux qui se sent vaguement frustré, et ne veut partager avec personne.

Ce léger malentendu attrista le déjeuner qu'Aïcha fit au couvent, en compagnie des élèves.

Louise eut beau imaginer mille farces; l'enthousiame était tombé. La fatigue causée par la confirmation de l'après-midi acheva de l'effacer. Elle subit comme une corvée le long office, l'agenouillement sous l'imposition des mains du confirmateur, la claque traditionnelle et l'onction d'huile sainte — voilà qu'il lui fallait encore changer de nom! elle s'appelait Marie maintenant! — puis le frottement du tampon d'ouate et de linge portés par le premier et le deuxième servant. Une idée absurbe lui traversa l'esprit.

— Si l'huile doit être vraiment efficace, si tout cela n'est pas une comédie, la petite étoile bleue aura disparu.

Elle s'efforçait, depuis trois mois, d'éliminer l'ancien tatouage, ou tout au moins de l'atténuer, grâce à de longues et multiples applications de pommades, d'onguents. Son premier soin fut, sortie de la chapelle, de s'arrêter devant une glace.

Elle avait le front rouge, mais la petite étoile bleue n'en paraissait que plus, l'ombre ancienne était toujours là. Aussitôt, ce qui lui restait de recueillement s'évanouit.

Elle ne sentit plus que sa lassitude, avec l'attente fébrile, l'anxieux désir que tout cela fût terminé. Elle souhaitait prononcer à l'instant le *oui* irrévocable.

Avec cette effrayante régularité qui fait que demain succède à aujourd'hui, comme aujourd'hui à hier, l'heure attendue par les fiancés, l'heure passagère arriva.

C'était, dans l'appartement de la rue Godot-de-Mauroy, un effarement, une bousculade sans nom. Trois femmes



LES DEUX JEUNES FEMMES DEVENAIENT INSÉPARABLES (P. 75).

à habiller, deux femmes en train de les habiller; évoluant et tournant dans deux pièces très exiguës. Il était dix heures.

Georges, Si-Salem, M. Duval-Allier, s'impatientaient dans le salon voisin. Le mariage était à dix heures et demie à la mairie. Les autres témoins devaient rejoindre directement.

Mme Allier cependant avait presque achevé de revêtir une majestueuse robe de soie prune, couverte de dentelles noires. Thérèse, tout en laçant son corset — plus que la jupe à passer et le corsage à mettre! — se multipliait avec les habilleuses autour d'Aïcha; on n'avait apporté la robe terminée que le matin même, une heure avant, et Thérèse piquait une épingle ici, rectifiait un pli là.

— Dépêche-toi, dit Aïcha, je n'ai plus que mon voile...

Elle se tenait debout devant l'armoire à glace. Elle admirait la svelte et jolie femme qui lui faisait face; avec un ravissement ingénu à sentir l'image émanée d'elle-même. A elle, cette taille ronde et ce corsage plein; à elle, l'ovale allongé du visage, la pâleur chaude de cette peau brune, le fruit purpurin de ces lèvres...

Des voix s'élevèrent. Ces messieurs protestaient. On allait être ridiculement en retard! Et tous les invités qu'on avait convoqués à l'heure précise! Car, d'un commun accord, Si-Salem et les Allier avaient envoyé le plus grand nombre d'invitations possible. Dans le tumulte énorme de ce Paris d'Exposition, ce mariage exotique faisait son petit tapage relatif. Les journaux étaient pleins de la biographie et des portraits de Si-Salem dont la nomination de commandeur avait paru la veille à l'*Officiel*. On annonçait que le gouvernement serait représenté.

Le maire lui-même donnait, il prononcerait sans doute un discours. M. Duval-Allier, brochette cliquetante de déco-

rations minuscules à la boutonnière, ne pouvait tenir en place. Georges alla mécaniquement de la porte à la fenêtre. Trois landaus, rangés le long du trottoir, stationnaient. Seul, assis dans un fauteuil, Si-Salem gardait une rigidité flegmatique, le cou pris dans la moire éclatante de sa cravate neuve.

Là! on était prêt... Thérèse, chapeautée et gantée, plantait au voile les dernières épingles. Il était posé à merveille. Une grappe de fleurs naturelles le retenait en la pointe au milieu du front, cachant ainsi la fameuse petite étoile. Aïcha entra dans le salon; un éclat surnaturel irradiait de sa carnation mate. La pièce banale s'emplit de parfum et de lumière. Quoique extrêmement émue, elle n'en laissa rien paraître, sourit à la ronde. On pouvait partir.

Les landaus s'emplirent. Une haie de curieux salua le départ. On trouvait la mariée gentille. Le dolman bleu et le pantalon large de Georges firent impression.

Les burnous fins, la croix et la majesté de Si-Salem en imposaient. A la mairie, une foule élégante se pressait, le ban et l'arrière-ban des relations Allier, quantité de fournisseurs et de reporters. On se montrait l'officier représentant le président de la République; on colportait d'invraisemblables légendes sur le père, la fille : on appréciait diversement cette union « bien parisienne ». Le discours du maire fut écouté avec une badauderie bruyante, on en sténographia les clichés les plus remarquables. A la chapelle, autre public, plus select mais moins nombreux. L'évêque de Persépolis officiait. Nouvelle sténographie. Toutes ces particularités firent le soir même les frais de la chronique à la rubrique : *Notes mondaines*.

Aïcha vivait ces minutes uniques d'une vie presque automatique, qui n'excluait pas une profonde intensité nerveuse. D'insignifiants détails se gravaient à tout jamais dans sa mémoire, d'infinies remarques, souvent risibles. A la sacristie, entre la souriante gravité de son père devenu machine à poignées de main, et l'épanouissement de Mme Allier, suant sous le faix des compliments et des embrassades, elle n'y voyait plus. Le visage heureux de Thérèse — chère sœur! — l'air d'ironie aimable de Claire et de Juliette Duval-Allier — ainsi elles étaient cousines maintenant! — tout se confondait pour elle dans une agitation fiévreuse, un bruissement vague. Elle sentait seulement la ferme main de Georges serrer doucement, interminablement la sienne.

Et dans cette étreinte, il lui semblait que sa vie passée et présente sombrait délicieusement au fond d'un gouffre, tandis que sa vie future s'étayait avec force sur une base indestructible.

CHAPITRE II

Du temps passa.

Mme Georges Allier, rentrée rue Godot-de-Mauroy pour mettre une robe de voyage et fermer ses malles, en était partie le soir même. Elle quitta sans regrets cet appartement, nid de passage, où elle avait été heureuse et où elle ne devait jamais revenir. Un omnibus les emportait tous quatre vers la gare de Lyon, Ils dîneraient ensemble, et puis Mme Allier et Thérèse mettraient les jeunes mariés en wagon. En route pour l'Italie! Ils avaient le temps d'y faire, du 15 septembre au 15 octobre, un délicieux voyage. Au retour, ils passeraient une quinzaine à Paris, puis on s'embarquerait pour Alger. Maintenant, grâce au parti que Georges avait pris, ce n'était plus qu'un adieu de six semaines. Par décision ministérielle, due à l'entremise de l'oncle Émile et de Si-Salem, le sous-lieutenant allait être affecté d'office au 1er chasseurs d'Afrique, qui réside à Mustapha.

— Vous nous arrangerez quelque chose de gentil, dit Aïcha. Nous nous en remettons à vous.

Thérèse et Mme Allier comptaient partir à la fin du mois, elles passeraient d'abord huit jours à Dennemont dans l'Oise, chez leurs cousines.

— Juliette et Claire avaient de jolis chapeaux ce matin, remarqua la jeune femme. Vous n'avez pas vu, Georges?

Georges n'avait rien vu. Ça ne l'étonnait pas. Elle savait par expérience qu'il n'avait regardé qu'elle. Toute l'après-midi, maintenant encore, ce regard l'avait pénétrée, la pénétrait, confuse.

Le dîner au buffet, mal servi, fut quelconque. Leur joie se mélangeait de cette indéfinissable mélancolie qui précède toute séparation. L'adieu qu'ils allaient se dire était entre eux. Plus encore que le départ imminent, Mme Allier et Thérèse sentaient d'ailleurs Georges et sa femme lointains tous deux, emportés par le naturel égoïsme de l'amour. Ils étaient en face les uns des autres, ils se parlaient, pourtant ils étaient à mille lieues. Quand la portière du wagon fut bien fermée, quand le train s'ébranla, Aïcha, — le dernier « au revoir » jeté aux amies debout, diminuant déjà sur le quai — se retourna en proie à une émotion inéprouvée encore. Ils étaient seuls. Le cher regard à la fois suppliant et dominateur la fixait toujours. Elle était troublée jusqu'au fond de l'être, redevenue petite fille. Il lui semblait qu'elle commençait seulement à vivre. Une existence inconnue s'ouvrait mystérieusement devant elle.

Les premiers jours, ce fut divin. Ils s'en allaient de ville en ville, mêlant au dialogue éperdu de leurs âmes tout ce que l'admirable pays qu'ils traversaient contient de beauté, de lumière et de joie. A Gênes, ce fut l'éblouissement de la mer bleue, le va-et-vient du port. Certaines ruelles étroites, avec leurs boutiques basses, à même le pavé, leur rappelèrent des coins d'Alger. Ils aimèrent les façades noires des hauts palais, le long des rues dallées.

A Pise, ils ne restèrent qu'un jour, mais délicieux. Arrivés à midi, ils prirent de suite une voiture, s'en allèrent, à travers les Cascine de San Rossore, jusqu'au Gombo, un solitaire petit pavillon royal, au milieu des bois qui descendent jusqu'à la plage. Il faisait un temps splendide. Les longues allées de pins-parasols se découpaient en noir sur un azur presque africain. Plus loin, c'étaient des taillis de verdure fraîche.

Ils croisèrent une file de chameaux,

domestiqués là, qui portaient des ramées sur leur dos. Le long chapelet vert du chargement ondulait à chaque pas. Aïcha, à la vue de leurs têtes solennelles, balancées au bout des longs cous goitreux, battit des mains, ravie. Ils allèrent jusqu'à un pont sur l'Arno. Le soleil se couchait dans une mare de pourpre d'où montaient des brumes d'or. La campagne se déploya féconde. Les tours de l'église de San Pierre A Grado dentelaient au loin l'incendie magnifique du ciel.

Ils rentrèrent en ville par la place du Dôme, à temps pour admirer sur les murs de l'église, du Baptistère et de la Tour l'étonnant reflet du crépuscule. L'azur, verdi à l'occident, au-dessus des créneaux herbeux des remparts couleur de sang, s'assombrissait sous la tombée du soir. Et, par un étrange phénomène, Dôme, Baptistère et Tour demeuraient roses, diffusant un éclat tiède et doré. Ils semblaient rayonner le soleil et l'aurore, bus depuis des siècles. Ils étaient roses comme de l'albâtre transparent, derrière lequel une lumière palpiterait; roses comme de la chair que le jour traverse. Au-dessus du Campo Santo, le disque blanc de la lune se dessinait. Leur cocher leur donna des conseils; s'ils voulaient, ils pourraient visiter le soir même, au clair de lune, c'était étonnant.

Le dîner fut exquis. Ils s'amusaient à la cuisine italienne : fritures, ragoûts et pâtes; ils savouraient le chianti piquant et parfumé. Quand ils sortirent du Grand Hôtel, la lune était dans son plein, les quais déserts des Lung'Arni allongeaient au-dessus du fleuve glacé d'argent leur pompeuse et funèbre rangée de lampadaires. Pise, pauvre et provinciale petite ville vivante, grande cité morte!

Des *vias* tortueuses les amenèrent à la place endormie, où seuls, les quatre monuments veillaient, fantômals, dans une lumière bleue. Le gardien, prévenu, leur ouvrit les portes du Campo Santo. Entre le rectangle d'arcades élançant dans le pâle jour féerique leurs piliers de dentelle, la mince bande de terre, rapportée jadis de Palestine, exhalait une odeur d'herbe fleurie. Et le long des murs, soudain, les fresques s'animèrent. Les personnages d'histoire et de légende, tels que Benozzo Gozzoli les a peints, dans leurs costumes du temps, parurent vivre, éclairés d'une atmosphère surnaturelle, à travers le décor des paysages, des palais et des temples. Le passé, subitement, fut le présent. Ils songèrent à la mort. L'impression fut si forte qu'ils passèrent rapidement devant le mur peint par Lorenzetti, heureusement dans l'ombre, ce fameux *Triomphe de la Mort*, où une chasse seigneuriale débouche, étonnée, devant des cercueils ouverts et pleins de vers. Ils avaient hâte de rentrer dans la vie; ils quittèrent le Campo Santo.

Puis, ce fut une huitaine passée à Florence. Ils ne sortaient pas des musées, mangeaient dans les petits restaurants, retournaient dans les églises à quatre heures, après la fermeture des musées. Le matin, avant de sortir, ils lisaient leur Bædeker. Des idées nouvelles entraient en eux. Toute une éducation à faire, et qu'ils faisaient ensemble, tant bien que mal, à bâtons rompus. Aïcha était insatiable. Elle ne cessait de demander un renseignement, un éclaircissement. Georges, mal préparé par sa vie antérieure à ce genre de culture, faisait de son mieux. Ils achetèrent des livres. Le moyen âge et la Renaissance s'ouvrirent devant eux, avec la pureté et la splendeur de leurs chefs-d'œuvre, toute une révélation d'existences industrieuses, passionnées et sanglantes. Ils ne passaient pas sans émotion le long du palais Strozzi ou d'Or San Michele. Les Uffizi et Pitti intéressèrent moins que le Bargello. Il faut, pour comprendre certaines beautés, celle des tableaux par exemple, une initiation particulière. Au contraire, les bibelots, les curiosités les divertissaient, en les instruisant. Chaque soir, la journée rem-

plie, ils prenaient le tramway électrique du Dôme, et s'en allaient soit au Viale dei Colli, soit à la colline de Fiesole, d'où l'on découvre Florence.

Ils ne firent que traverser Sienne, s'arrêtèrent dix jours à Rome. L'immense ville était presque déserte. Le flot des voyageurs arrive un peu plus tard, à la mi-octobre. Ils eurent plus de peine à se familiariser avec les beautés dispersées de la capitale. Une voiture les promena pendant deux jours du Pincio à l'Aventin et du Janicule au Vatican. Ils n'entraient nulle part, s'arrêtaient seulement aux façades d'églises, aux ruines antiques, donnaient un coup d'œil d'ensemble et repartaient. Ils visitèrent ensuite plus en détail, s'émerveillèrent à la richesse emphatique de Saint-Pierre, à la grandiose simplicité du Forum et des Thermes. La ville ancienne, plus que la ville des papes, les étonna. Et puis tant de vie et tant de morts étaient entassées là ! Florence, à vrai dire, n'était qu'une heure de jour, une heure intense et belle. Rome avait l'ampleur d'un long crépuscule, où le jour entier se résume.

Ils ne poussèrent point jusqu'à Naples, ils voulaient voir Venise, qu'ils gagnèrent par Bologne et Ravenne. Mais ils étaient las des musées. D'abord la nouveauté, la variété du spectacle leur avaient paru des plus divertissantes. Aïcha prenait un vif plaisir à cette révélation d'une civilisation, d'une race ignorées. La comparaison de jadis et d'aujourd'hui, l'amusement aussi des coutumes qui différencient la vie quotidienne d'un peuple, tout lui avait été sujet de distractions, de joie.

Pour Georges, en revanche, le voyage, qui avait eu d'abord l'avantage de diversifier leur tendresse, avait à la longue l'inconvénient de la disperser. Il souhaitait une halte, un repos.

Venise leur donna cette semaine de calme intense, de pleine possession d'eux-mêmes. A travers la splendeur de l'été perçait déjà la mélancolie glorieuse de l'automne. Ils ne voulurent franchir le seuil d'aucune église, ils ne visitèrent pas même le palais des Doges. Toutes leurs journées s'écoulaient en gondole, sur les canaux et sur la mer.

Ils goûtaient la douceur de ne regarder qu'eux, allongés sur les coussins de crin noir dans le silencieux glissement de leur voiture flottante. Parfois, à la fraîcheur du soir, ils allaient respirer l'air salin des lagunes, ils fendaient une eau violette et dorée, dans la solennité du soleil couchant. Ou bien ils s'asseyaient, ivres de lassitude heureuse, à une terrasse de café, sur la place Saint-Marc, et contemplaient sans rien dire l'étincellement de la mer, et les vieux palais roses et dorés de lumière.

Ils avaient voulu vivre pendant ces quelques semaines absolument séparés du reste du monde. Aucune lettre ne les avait suivis. Ils étaient partis sans plan, ils avaient erré à l'aventure. A peine si de loin en loin ils avaient donné de leurs nouvelles, sur ces cartes postales qui portent des photographies, coins de villes ou tableaux célèbres Rentrés à Paris par Milan et le Saint-Gothard, ils trouvèrent à l'hôtel toute la correspondance du mois.

Mme Allier et Thérèse avaient fait, elles aussi, bon voyage.

Alger était, hélas ! bien chaud ; pourtant, elles avaient retrouvé avec plaisir le vieux logis de la rue Bab-Azoun. Elles s'étaient déjà mises en campagne, on serait content d'elles. Elles avaient arrêté, rue Michelet, dans une maison neuve, un ravissant petit appartement au troisième.

Chambre à coucher, cabinet de toilette, seconde chambre à coucher « Est-ce qu'on savait ? mon Dieu ! il fallait bien prévoir... »

— Tu entends, ma chérie, dit Georges. Voilà une grand'mère bien pressée.

— Lis vite, mais lis donc ! répondit seulement Aïcha.



DE VIEUX GÉNÉRAUX, DEPUIS LONGTEMPS RETIRÉS DU SERVICE, AVAIENT POUR ELLE UNE COURTOISIE TOUCHANTE (P. 69).

Et comme elle devenait très rouge, elle se cacha la tête contre l'épaule de son mari.

— « ... Salon, salle à manger, office et cuisine. Vue magnifique sur la mer de la grande chambre, du salon et de la salle à manger. »

— Rue Michelet, fit Georges, ce sera très commode. A cinq minutes du quartier. Et avec le tramway, à dix minutes de la rue Bab-Azoun. Il faut cela.

Comme la plupart des jeunes mariés, ils éprouvaient un grand besoin d'indépendance. Le monde commençait et finissait à eux. Heureusement, de part ni d'autre, nulle ingérence de famille à redouter. Si-Salem, de retour à Laghouat depuis la fin de septembre, serait le moins gênant des beaux-pères. Et Mme Allier, Thérèse, c'étaient, pour Aïcha comme pour Georges, une maman, une sœur.

Aussi quelle joie de les embrasser, au débarcadère du bateau, à cette même place, remarqua Thérèse — « Hein, qu'est-ce qui nous aurait dit cela, alors? C'est drôle, la vie! » — où, avec Aïcha elle-même et Mme Allier, elles étaient venues attendre Georges à son arrivée de France.

Oui, que de choses depuis la pension Crawel! Laghouat, le carrousel, Mobrouck... Vraiment, est-ce que tout cela avait existé? La visite des malles expédiées, et il y en avait! un landau les emporta le long du boulevard de la République. Six heures du soir. Il faisait un soleil radieux, les trottoirs étaient fleuris

de jupes et d'ombrelles claires, de beaux équipages passaient, les palmiers et les bambous du square Bresson déployaient dans l'azur tiède leur verdure luisante. Ils parlaient tous les quatre ensemble, dans l'excitation de leur joie, racontant les merveilles du voyage d'Italie, les mérites divers du logement de la rue Michelet. « Elles avaient eu du mal pour le choix des papiers! C'était une ville extraordinaire que Ravenne! On disait que les femmes d'officiers du 1er chasseurs d'Afrique étaient charmantes. Mme Morlan, Mme Hartwel, des amies de Mme Allier voulaient les avoir tout de suite à dîner... »

Puis ce fut la surprise enthousiaste, les exclamations de plaisir en découvrant, pièce à pièce, l'appartement. Aïcha se promenait dans son royaume. Elle remarquait chaque chose, se récriait au passage. Le mobilier coquet, le buffet garni, les armoires pleines; on avait songé à tout, avec une gentillesse délicate, un goût réel. Des fleurs partout.

— Mais le bouquet, fit Thérèse en rendant à Aïcha son tendre baiser de remerciement, c'est ça!

Elle ouvrit une fenêtre. La baie d'Alger s'étala avec le pittoresque amoncellement de la ville à gauche, l'éblouissant horizon de la mer en face et le promontoire bleuâtre du cab Matifou à droite, avec la ligne fuyante des monts de Kabylie.

— Vous serez bien? demanda Mme Allier.

Un second baiser d'Aïcha fut la réponse.

Dès lors, la vie s'était établie régulière. Georges, au bout de quelques jours, avait été se présenter à son colonel; il fallut se lier avec les camarades, se mettre dans la tête la figure et les noms des quarante officiers, s'initier ensuite aux détails du nouveau service, peu à peu faire connaissance avec l'escadron, le peloton, les hommes. Il partait de bonne heure. Son ordonnance tous les matins lui amenait son cheval. Elle le regardait se mettre en selle, s'éloigner au trot dans la direction du quartier. On déjeunait à onze heures.

Presque toutes les après-midi il repartait. Elle maudissait encore plus que lui le retour régulier de sa « semaine ». Il fallait alors qu'il allât surveiller les pansages, l'abreuvoir. Elle ne le voyait presque plus, et s'en désolait.

Elle avait pris l'habitude de ne plus penser que par lui. Elle s'était entièrement modelée à ses vues, à ses goûts, à ses préventions. Elle avait été trop profondément conquise pour que son esprit ne subît pas l'irrésistible empreinte.

Sa vie entière gravitait autour d'un sourire de Georges. L'espèce de résignation passive qui sommeille dans toute Orientale s'accommodait bien de cette servitude, d'ailleurs inavouée et constamment distraite.

Elle voyait Thérèse chaque jour, elles faisaient ensemble leurs achats, se conseillaient mutuellement dans leurs toilettes, leurs petits arrangements. Une bonne et franche intimité régnait entre la rue Bab-Azoun et la rue Michelet. Lorsque Aïcha, après avoir fait avec son mari la tournée de visites réglementaires aux femmes d'officiers, commença à son tour à recevoir, Thérèse arrivait dès une heure à son jour, elle l'aidait à servir le thé, le malaga. Elles se moquaient ensemble des ridicules de Mme X..., des prétentions de Mme Y.... Rien de disparate comme l'association des femmes d'officiers, dans un régiment! Toutes les classes de la société s'y coudoient, de la noblesse plus ou moins noble à la bourgeoisie plus ou moins relevée.

En dehors des jours de la rue Michelet et de la rue Bab-Azoun, Aïcha venait en retour assister fidèlement sa belle-mère le jeudi; elles étaient assidues à ceux de leurs amies. Elles avaient des relations communes, tournaient dans le

même cercle d'invitations, de parties et de dîners. Elles avaient retrouvé avec plaisir quelques-unes de leurs anciennes camarades de la pension Crawel, jeunes étrangères fixées sur les coteaux, pleins de villas blanches et de grands jardins, qui s'étendent de l'agha à Mustapha. C'était alors des rendez-vous de tennis ou de crocket, près desquels ceux de Laghouat faisaient piteux souvenir. Elles partaient de la rue Michelet, leurs raquettes sous le bras; de courtes jupes de toile fine moulaient leurs corps souples. Avec les douze mille livres de rentes personnelles et la solde de Georges, sans parler de la rente de la dot d'Aïcha (le capital avait été repris par le vieil agha, et la rente était bien intermittente), le ménage en somme était riche. Georges adorait sa femme. Leur existence se déroulait, diverse et monotone, heureuse.

Ils s'inquiétaient peu des choses de l'esprit. Leur voyage d'Italie n'était plus dans leur mémoire qu'une impression lumineuse, mais confuse, où ressortaient certains détails d'aimable cuisine, de jolis paysages, d'égoïste et vague bonheur. Des sensations d'art, plus l'ombre. L'intelligente jeunesse d'Aïcha promettait mieux. Mais la culture générale manquait. Et depuis, elle s'était laissée rouler à l'insensible courant des heures.

Son assimilation s'était bornée au côté futile et usuel des mœurs. Elle était une petite personne quelconque de la société. Elle s'en tenait au masque des choses, aux apparences, sans se soucier du fond. Elle s'était endormie dans son indolence naturelle.

Pourvu que Georges fût content du repas, de sa robe, de l'air du temps; pourvu qu'elle eût échangé du matin au soir, dans un salon, un certain nombre d'idées reçues et de mots tout faits; pourvu qu'elle eût accompagné son mari à cheval, dans une jolie promenade, tout était bien. Seule, l'insistance que mettait à ne pas disparaître de son front la cruelle petite étoile bleue lui était désagréable. Sans ce rappel tenace, elle se fût crue vraiment Française. Dans la rue, les Arabes loqueteux, les petits *ia-ouled* qui trottent, pieds nus et crottés, une boîte à cirer sur le dos, lui causaient une répulsion. Elle craignait qu'ils ne la regardassent au front et ne la reconnussent alors pour une des leurs. C'est ainsi qu'elle reçut sans joie, deux printemps de suite, la visite annuelle de son père.

Il était toujours le même, sec, maigre, tanné, avec une face silencieuse et fermée, où dans le creux de l'orbite veillait un regard de feu. Il avait été nommé l'an dernier, en 80, bach-agha des Larbaas. Il était un des trois grands seigneurs arabes. Maintenant, dès qu'il paraissait, ceux de sa race se précipitaient pour baiser sa main dédaigneuse ou le bas de son manteau. N'importe, Aïcha respirait quand il était parti. Georges, au contraire, le trouvait décoratif et pas gênant. La gravité du vieux chef lui en imposait, cette concentration de la pensée, cet air de volonté calme, d'ambition réfléchie. Pourtant, qu'est-ce qu'il pouvait bien désirer encore?

On était à la fin de 81. Georges venait d'être nommé lieutenant. De graves événements modifièrent alors leur vie, jusque-là si calme. Un des camarades de Georges, le lieutenant Tardier, venait, par le même décret, d'être nommé capitaine au 24e dragons, à Fontainebleau. Cette nouvelle à laquelle tout le monde s'attendait jeta pourtant le désarroi aussi bien rue Bab-Azoun que rue Michelet. Tardier, depuis quelques mois, s'était épris de Thérèse; simple flirt au début, mais l'un et l'autre s'étaient piqués au jeu. Ils s'aimaient et se l'étaient dit. Mme Allier voyait d'ailleurs la chose de bon œil. Famille, relations, fortune, tout lui agréait dans ce parti. La nomination de Tardier, suivie comme première conséquence de son départ immédiat et forcé, brusqua



ILS S'AMUSAIENT DES COSTUMES EXOTIQUES, LES DANSES JAVANAISES LES DIVERTIRENT (P. 71).

le dénouement. Les paroles de part et d'autre furent échangées.

Premier contre-coup : Mme Allier, lasse à soixante ans d'assumer la direction de sa grande maison de commerce, résolut de liquider ses affaires. En huit jours, la maison passait en d'autres mains, le contrat fut libellé et signé. Le premier employé, presque un associé, homme de valeur et de toute confiance, prenait la suite. Dans quelques semaines, Mme Allier et Thérèse quitteraient l'Algérie. Le mariage aurait lieu en France, à Fontainebleau même. Mme Allier réalisait ainsi le dernier de ses rêves. Elle casait sa fille et allait jouir d'une retraite bien gagnée, dans le pays de son choix.

Le deuxième contre-coup ne devait pas se faire attendre. Aïcha, dont le désir avait toujours été de quitter la terre d'origine pour celle d'adoption, et à qui son bref séjour à Paris n'avait laissé que des regrets, avec l'espérance du retour, décida vite son mari à trouver un permutant dans le régiment même du capitaine Tardier, Thérèse joignit ses prières aux siennes. Georges, qui aimait l'Algérie, ne se fit pourtant prier que pour la forme. Et le 20 janvier 82, trois semaines après le départ de Mme Allier et de Thérèse, Tardier ayant trouvé sans difficulté le permutant nécessaire, M. et Mme Georges Allier s'embarquaient à leur tour.

Le bateau leva l'ancre à trois heures, par un temps vif et clair. Ils restèrent sur le pont. Il y avait peu de mer. L'*Abd-el-Kader* était bon marcheur. On franchit la jetée ; le port derrière eux se dessina, on vit se découper la place du Gouvernement avec la grande mosquée, la ligne droite du boulevard de la République, la colline où les terrasses serrées montaient à l'assaut de la Kasbah, sous l'azur.

Puis la côte apparut, s'allongea. Alger, avec ses toits, ses minarets, ses fumées, diminuait lentement. Ce ne fut bientôt qu'une large tache blanche, puis un point, puis rien. La côte même s'effaça. Il n'y eut plus que le ciel et l'eau. Aïcha se retourna : la grande mer toute plane et le ciel sans nuages se confondaient devant elle. Elle demeurait songeuse. Du passé venait de s'évanouir, de l'inconnu l'attendait, Et silencieuse, quoique confiante, elle écoutait avec la trépidation du navire et le battement de son cœur, sa vie en marche.

CHAPITRE III

La neige qu'Aïcha voyait pour la première fois, les prit à Avignon : elle tombait encore à leur descente à Fontainebleau. La longue avenue de la Gare était couverte d'un suaire épais. Les arbres, poudrés à frimas, dressaient dans un ciel gris leurs filigranes blancs. Tous les bruits s'amortissaient, dans l'air, comme ouaté.

Cette traversée de la France, aperçue à travers les arabesques glacées des carreaux du wagon, cette arrivée dans une ville muette, au lieu de la dépayser, l'enchantèrent.

Seule l'impression du froid lui fut pénible. Mais cette fois encore ils trouvèrent maison prête, ou presque. Mme Allier avait loué à proximité du quartier de cavalerie un hôtel assez grand pour les loger tous. Une partie de ses meubles était arrivée déjà ; le reste, y compris le mobilier du jeune ménage, était en route. C'était une maison du siècle dernier, au salon et à la salle à manger boisés de gris. Malgré leurs hauts plafonds, les chambres étaient tièdes, grâce à de bons feux de bois sec.

Un calorifère chauffait le bas. Les chambres ne manquaient pas. Chacun avait la sienne. Celle de Thérèse, après son mariage, passerait chambre d'amis. Jusqu'à la nursery future était prévue.

Lorsque Thérèse aurait quitté la maison, Mme Allier, sur la prière d'Aïcha et de son fils, comptait vivre avec eux, mais à condition expresse qu'elle ne s'occuperait de rien. Elle avait droit à ses invalides, Aïcha prendrait la direction du ménage.

Il y eut un long mois d'installation. Tandis que Georges, très occupé au quartier, se hâtait d'y prendre de nouvelles habitudes. les trois femmes achevèrent de tout organiser. Elles sortaient peu. Le temps était glacial ou maussade. Elles en profitèrent pour déballer les envois, surveiller le tapissier, mettre le ménage sur pied. Peu de choses cassées dans le transport. Il y eut de quoi meubler deux salons. A la grande joie de Mme Allier, au sourire sceptique d'Aïcha, la chambre d'enfant fut reconstituée.

— Elle est admirablement exposée, dit Mme Allier. Fenêtre au midi, fenêtre à l'est...

C'était une des marottes de l'excellente femme.

Les deux premières années, elle avait patienté tendrement. Maintenant ses observations et ses prières se nuançaient d'une légère amertume. Elle ne savait à qui s'en prendre. Elle s'en prenait à tous deux. Aïcha, d'abord, avait accueilli ces allusions avec une espérance affectueuse.

A la longue, déçue elle-même, elle était devenue sensible au reproche, l'étant aux regrets.

Le dernier bibelot nettoyé, le dernier clou planté, on se trouva aux premiers jours de mars. Il y avait devant l'hôtel une plate-bande et quelques grands arbres. Un jardinier vint mettre en place des arbustes verts et des plantes vivaces, tailler les rosiers, préparer les terres de deux larges corbeilles. La date du mariage de Thérèse fut fixée au 15 avril, il fallait qu'hôtel et jardin fussent dans leur beau. On tendrait une marquise d'une porte d'entrée à l'autre. Toute la ville assisterait au lunch.

Avec les préparatifs du trousseau, ses propres visites aux femmes du régiment, quelques relations nouvelles ébauchées en dehors, Aïcha n'eut pas une minute libre jusque-là.

Impossible de trouver, dans ce tourbillon, le temps de penser à ses amies

d'Alger, à la ville lumineuse, au pays plus lointain de son enfance ensoleillée. Elle n'en regrettait qu'une chose, la chaleur.

Malgré la maison confortable et les toilettes de laine et de fourrures, elle demeurait frileuse. Quant à son père, elle en avait reçu de bonnes nouvelles. Deux lettres, dues à la calligraphie de quelque sergent secrétaire, avaient apporté le souvenir et les compliments du vieux bach-agha.

Le printemps vint. Elle eut quelques jours fatigants au moment du mariage. Les toilettes, la préparation du lunch... Elle se révélait vraiment maîtresse de maison accomplie.

Contrairement à ce qui avait eu lieu pour son mariage, celui de Thérèse, à la mairie, fut discrètement célébré. On réserva, comme d'habitude, toute la solennité au mariage à l'église. On avait dû, pour Aïcha, tenir compte de la nouveauté de sa conversion et de la situation délicate de Si-Salem, mécréant convaincu.

L'attitude à la messe de « l'Arbie », comme on l'avait surnommée de suite avec mansuétude dans les salons, son amabilité à la sacristie, la façon parfaite dont elle fit à côté de Mme Allier les honneurs de la réception lui valurent la considération générale. On l'attendait à l'épreuve avec une certaine méfiance. On doutait qu'elle se comportât comme une personne naturelle.

Son tact surpassa les prévisions les plus optimistes. M. et Mme Tardier, le soir même, partaient pour la Belgique, où le jeune capitaine avait des parents. Ce mois où Thérèse fut absente, Aïcha l'employa tout entier à faire visite sur visite. Elle sentait la nécessité de prendre pied d'une façon solide.

A Alger, en dehors du cercle des femmes du régiment, elle avait trouvé des ressources dans les vieilles et stables relations de Mme Allier, dans la fréquentation de ce monde cosmopolite qui tout l'hiver habite Mustapha, aux environs de la pension Crawel.

On l'avait accueillie partout avec sympathie; les quelques petites dissonances, d'ailleurs infiniment légères, qui révélaient en elle une race différente, n'avaient trouvé qu'indulgence et faveur.

A Fontainebleau, au contraire, où les femmes d'officiers formaient un cercle plus restreint, où le reste de la société vivait davantage sur soi-même, elle avait été, dès l'abord, l'objet d'une curiosité plutôt disposée à devenir hostile. Sa bonne grâce, sa simplicité, son esprit même, dont l'indolence n'excluait pas la vivacité, firent rapidement un triomphe de ce qui aurait pu, si facilement, être une défaite.

Au mois de juin, lorsque Thérèse, de retour, fut installée dans un joli appartement qui donnait au bout de la rue de France, sur une petite place bordée par les murs du Jardin anglais, les deux jeunes femmes devenaient inséparables. Quand l'une entrait dans un salon, c'était que l'autre n'allait point tarder. Le plus souvent elles venaient ensemble, partaient ensemble. Elles étaient dans le plein de leur jeunesse et de leur beauté. Aïcha, avec ses vingt-trois ans, paraissait peut-être davantage que Thérèse avec ses vingt-cinq.

Elle avait été nubile plus tôt. Il restait encore de la jeune fille dans la gravité élégante de l'une; depuis longtemps l'autre avait tout le plein et la rondeur de la femme faite. Même, il fallait qu'elle se surveillât. Elle avait des tendances à l'embonpoint. Telles qu'elles, Thérèse avec ses cheveux blonds et sa chair rose, Aïcha avec son casque noir et son teint mat, elles obtenaient un vif succès. Il allait jusqu'à l'engouement à l'égard d'Aïcha.

Les salons étaient unanimes. Il était impossible d'être mieux tournée, mieux mise, plus distinguée, plus spirituelle...

Jusqu'à la petite étoile bleue, qu'elle avait au front, était une singularité char-



LE CHEVAL SE RELEVA, MAIS GEORGES?... ELLE REGARDAIT DE TOUTE SON AME, GEORGES NE SE RELEVAIT PAS ! (P. 74).

mante. Les messieurs lui trouvaient le piquant d'un grain de beauté bien placé.

Les dames admiraient la simplicité avec laquelle elle portait cette tache, plutôt un peu gênante en somme. Mais elle s'y était maintenant résignée.

Elle ne la remarquait plus quand, pour se coiffer, se poudrer, elle se regardait aux miroirs. D'ailleurs elle s'habillait avec élégance et, chose rare, méritait presque le bien qu'on disait d'elle.

En général, pas de balance aussi folle que l'opinion mondaine. Fausse mesure et souvent faux poids. Tout est bien, ou tout est mal.

Un rien dans un sens ou dans l'autre fait pencher le plateau. Ce qui cause en faveur de l'une des dithyrambes d'admiration et d'enthousiasme causerait contre l'autre, et tout aussi injustement, des cris indignés et des rumeurs de blâme.

Quant au juste milieu, il est pire peut-être que l'un ou l'autre excès. C'est la non-existence, c'est l'indifférence et le mépris.

Les actes d'Aïcha étaient tombés, par hasard autant que par tactique, dans le bon plateau. Maintenant c'était fini.

Elle aurait pu brusquement devenir sotte, méchante et légère, ou bien encore faire des extravagances, pour peu que les apparences demeurassent vaguement conservées, on n'y eût vu que du feu ; pis, on eût fermé les yeux. Elle était cotée, étiquetée, classée.

Deux ans de suite, elle mena cette existence aussi réglée, dans sa variété périodique, qu'un inflexible cadran d'horloge.

Le dimanche, elle se rendait à la messe avec Mme Allier. Georges venait les y reprendre. Elles avaient leurs chaises marquées ; Thérèse était à deux rangs de distance. A Alger, tant à cause de l'éloignement de la rue Michelet que de la dispersion forcée des pratiques dans une aussi grande ville, Aïcha ne suivait pas régulièrement les offices. A Fontainebleau, toutes ces dames se retrouvaient à la grand'messe de dix heures.

Il était de bon ton d'être là. Les pensées de derrière le front, personne ne s'en souciait.

Pourvu qu'aux coups de sonnette des enfants de chœur, aux coups de canne du suisse, on s'agenouillât, on se relevât, on s'assît, cela suffisait. Toute la ville voyait se balancer doucement, ou plonger pour une méditation, le chapeau à plumes de Mme Georges Allier, les légitimes exigences de la religion étaient satisfaites.

Aïcha, cependant, rêvait aux menus du lendemain, aux racontars propagés hier à son jour par Mme Chouquard du Pin, à la robe neuve arborée par la femme du commandant major.

Elle n'avait retenu de son initiation catholique que ce que tant d'âmes médiocres entretiennent. Elle se confessait une fois l'an (plus eût été désagréable à la susceptibilité maritale de Georges), communiait à Pâques.

Elle se jugeait quitte ainsi. Elle n'avait pas l'esprit assez haut, assez humble, pour sentir l'utilité d'une discipline et d'une règle. Elle n'avait trouvé que des satisfactions dans la vie ; le malheur ne lui avait pas fait sentir le besoin d'une foi consolante.

Deux après-midi étaient, comme à Alger, immobilisées par les « jours ». Mme Allier et Aïcha recevaient ensemble, toujours le lundi. Thérèse avait repris le jeudi.

Le reste de la semaine, l'hiver, c'était la tournée obligatoire, l'éternel cercle des visites de convenances, aux conversations banales. Aïcha tenait soigneusement note, sur un carnet, des visites rendues ou à rendre. Sauf Thérèse, elle n'avait que des amitiés de surface. Elle s'était liée, au point de se voir presque tous les jours, avec trois ou quatre femmes de lieutenants ou de capitaines, camarades de Georges. Mais à part la rivalité du train

de vie et les soucis divers du commérage, qui bornent d'habitude les rapports entre femmes d'officiers, elle n'avait pas avec elles de points de contact réels. Il en était d'autres qu'elle voyait plus rarement, tous les mois par exemple, celles dont Georges connaissait moins les maris ; d'autres au contraire qu'elle ne voyait jamais qu'une fois l'an.

Celles-là, dans cette petite société à part — image du monde en raccourci — que constituent les ménages d'un régiment, vivaient comme de véritables sauvages.

Parias volontaires lorsque le manque de fortune, une avarice invétérée ou simplement des goûts de médiocrité bourgeoise les éloignaient de leurs voisines riches ou titrées ; parias involontaires lorsqu'une tare d'extraction les signalait au dédain universel. Telle, la femme du capitaine d'habillement, paysanne mal dégrossie, ex-blanchisseuse, chuchotait-on. Rien n'excitait l'ironie de ces dames, lorsqu'elles défilaient chez la malheureuse, après le jour de l'An, comme de la voir assise timidement sur le devant d'un fauteuil, dans son pauvre salon, grosses mains rouges croisées sur les genoux. Il semblait toujours qu'elle vînt de quitter un manche de casserole, ou le récurage de ces appliques de cuivre moulé, seul et prétentieux ornement du mur.

Avec une ostentation touchante, elle offrait de ses doigts boudinés quelques tristes chocolats d'épicier épars dans une coupe en faux Chine. Et les bonnes âmes de se délecter, intérieurement.

L'été ramenait l'invariable tennis, organisé aujourd'hui dans toutes les garnisons de France où l'on se targue d'être quelque peu select. C'était aussi l'amusante diversion des rallyes donnés presque chaque semaine par les officiers du régiment. On se rendait en voiture au départ. Rien de joli comme cette assemblée de toilettes claires, d'équipages étincelants. Le rendez-vous avait lieu dans quelque grand carrefour de la forêt, à l'ombre tiède d'arbres séculaires. Les premiers temps, Aïcha n'était pas sans inquiétude. Le parcours était des plus rudes, hérissé d'obstacles artificiels ou naturels, pour la plupart sévères. Mais il n'y avait jamais eu d'accidents.

Et puis, Georges était d'une telle aisance à cheval. A certains points, un saut de route, une traversée de clairière, l'officier qui traçait le parcours s'arrangeait pour que les voitures pussent jouir du spectacle. Il y avait lunch, quelquefois sauterie improvisée, à l'arrivée. Aïcha trouvait toutes ces petites fêtes charmantes.

Son principal souci était maintenant de ne pas devenir trop grasse. Elle était une épouse accomplie, constamment soumise à la volonté, aux caprices de son mari.

Elle rendait Georges parfaitement heureux.

L'ardeur des premiers temps s'était sensiblement calmée en lui. Il vivait beaucoup de sa vie de régiment, service, camarades et chevaux. Mais la maison, grâce aux attentions d'Aïcha, à sa mûre et fraîche beauté, lui demeurait toujours agréable.

Mme Allier vieillissait. A présent tout son espoir s'était reporté sur Thérèse. Décidément il n'y avait rien à attendre d'Aïcha ni de Georges. Ils mourraient sans avoir eu d'enfants. Elle ne se consolait pas à l'idée qu'aucun petit Georges ne perpétuerait son nom. Un fils de Thérèse ne s'apellerait pas Allier. N'importe, elle l'aimerait tout de même. Qu'il se hâtât seulement ! Il ou elle. En 84, ses vœux étaient enfin exaucés, Thérèse mettait au monde un gros garçon qu'on baptisa Georges, du nom de son oncle, et Louis, du nom de son père.

Dès lors, la bonne femme n'eut plus qu'une raison d'être sur terre, ce petit tas de chair remuant et rougeaud. Grand'mère tyrannique, elle ne bougeait plus de chez sa fille, la harcelait de conseils, d'ailleurs excellents. Dès que le baby put sortir, on le conduisait à Mme Allier. Elle avait fait

installer une grande ombrelle dans son petit jardin. Elle l'accompagnait d'un endroit à l'autre ; elle passa toutes les journées du printemps et de l'été de 1885 sur les bancs, successivement choisis et abandonnés, du Jardin anglais. Quand le jeune gentleman eut fait ses dents, et que, de coton les jambes furent devenues chair, elle le promena elle-même dans le parc.

A un an et demi, il en avait déjà parcouru toutes les allées.

Insensiblement, le temps passait, passait.

Autour du petit être tournait la vie de Mme Allier et celle de Thérèse. Celle d'Aïcha, faute de centre (elle aimait son neveu, mais sans passion), oscillait d'une occupation à l'autre, avec un laisser-aller à la longue engourdissant. Georges ? A coup sûr, c'était son existence même, mais fondue à la sienne, comme dispersée par les mille contacts de l'habitude. Elle n'avait ni joies ni douleurs très vives. Mais une indolence satisfaite, et de temps à autre, le regret pénible et passager de n'avoir pas, elle aussi, d'enfant à soigner et à élever.

Deux autres années s'écoulèrent. De Si-Salem, rien de précis. Une lettre au printemps, une lettre à l'automne, toujours savamment calligraphiées. Il allait bien. Il comptait venir en France à l'Exposition de 89. Le temps était beau. Aïcha savait cependant par Georges que le bach-agha était en correspondance régulière avec l'oncle Emile. Un conseiller d'Etat, c'est très utile, ça peut servir... Cependant Louis grandissait. Georges était sur le point d'être nommé capitaine. Mme Allier devenait toute blanche.

Un événement, en apparence heureux, fut le point de départ de l'effroyable malheur qui devait briser et éparpiller ce faisceau de bonheurs, cette famille unie. En 87, Thérèse accoucha d'une fille. Défectuosité de soins ? Faiblesse naturelle ? Elle mourait trois jours après, d'une fièvre puerpérale. L'enfant, malingre, ne lui survécut pas.

Rien n'égala la stupeur révoltée, puis le désespoir amer et profond du capitaine Tardier, si ce n'est la douleur furieuse de Mme Allier. Depuis longtemps, ils ne connaissaient de la vie que les sourires, ils ne voulurent plus connaître que les larmes.

Ils s'absorbaient dans la frénésie et le silence de leur souffrance. Ils n'en sortaient que pour des plaintes et des sanglots, plus déchirants encore. Georges et sa femme, quoique moins atteints, restaient abattus sous la violence imprévue du coup.

Sur ces entrefaites, la nomination de Georges parut. Il était nommé au 31e dragons, à Versailles.

Une triste fin d'année pour Aïcha. Les deux catastrophes s'étaient succédé, dans la première quinzaine de décembre. A peine elle rentrait, brisée, du premier enterrement, qu'il fallait se remettre en route pour le second. L'abattement de Mme Allier faisait peine à voir. Le 16, la promotion de Georges figurait à l'*Officiel*. Il obtint, heureusement, un congé d'un mois. De la sorte, on put se retourner, prendre sans trop de bousculade le parti que les circonstances imposaient. Mme Allier n'hésita pas ; son devoir était tracé, il se trouvait d'accord avec son cœur. Jamais elle ne se séparerait de son petit-fils. De son côté, Tardier, à demi fou depuis l'affreux accident, la suppliait de ne pas l'abandonner. Il viendrait vivre près d'elle.

Cet appartement vide de la rue de France lui faisait horreur. Et puis il valait mieux que Louis habitât avec sa grand'mère. Elle élèverait le pauvre petit. Lui, avait son métier, un métier absorbant, ce qui le sauva.

Mois funèbre, où la vie quotidienne, rompue, saignait dans chaque habitude. Pourtant, Georges, Aïcha, Mme Allier elle-même, trouvèrent une espèce de dérivatif dans l'activité trompeuse qu'ils déployaient. On faisait le partage du mobilier.

Ceci restait à Fontainebleau, cela allait à Versailles. Et l'on clouait, on emballait, l'on ficelait. Georges promenait ses adieux : Aïcha, soutenue par une force nerveuse, acheva les malles, envoya à toute la ville des cartes d'adieu, six ans de vie mondaine, liquidés par un « p. p. c. » bordé de noir.

Leur tranquillité avait été si brusquement ruinée, leur saisissement de chagrin tel que le ménage éprouva presque un soulagement à quitter l'hôtel dévasté, ces pièces à demi nues, maintenant hostiles et où ils avaient été heureux. Eux partis, ce qui restait à la vieille grand'mère de bonheur humain possible, à son gendre d'apaisement douloureux à défaut d'oubli, entra dans la maison avec la tête bouclée, l'insouciance souriante, déjà consolée, du petit Louis. Aïcha et Georges, après neuf ans d'union, se retrouvaient seuls en face l'un de l'autre, pour la première fois depuis le voyage d'Italie.

Leur fatigante réinstallation à Versailles rue de Satory, dans un premier étage spacieux, donnant sur le potager du château; la filière mondaine, reprise après quelques mois de deuil, firent diversion. Capitaine-commandant, Georges trouva dans la direction administrative et dans la surveillance de l'instruction de son escadron un emploi presque complet de ses journées. La fin de l'après-midi, la soirée, étaient consacrées à des visites.

Il venait chercher sa femme dans une maison amie, ils dînaient ensuite en ville ou, lorsqu'ils dînaient chez eux, ils sortaient après le dîner; il y avait toujours un bal, un raout, une soirée d'intimes; ils recevaient à leur tour. Ainsi, ils passaient ensemble le temps que laissait à l'un son métier, à l'autre son ménage. Ils étaient très bons amis, meilleurs encore dans la douceur intime de leur home. Ils avaient reconnu que la paix intérieure, le contentement de chacun n'est fait que de concessions réciproques. Et, comme ces concessions ne gênaient ni leur égoïsme, ni leur amour-propre, ni leur bourse (Aïcha était des plus ordonnées), ils se les faisaient de bon cœur.

La seule chose dont ils ne parlassent



SI-SALEM ÉTAIT, JUSQU'A SOIXANTE-QUINZE ANS, DEMEURÉ LE MÊME HOMME (P. 80).

plus, par un regret et un accord tacites, c'était l'éventualité d'un petit Georges. Cette fois, il n'y eut pas de nursery aménagée rue de Satory. Ils évitaient aussi de parler de Thérèse, à moins qu'une lettre de Mme Allier ne ravivât leurs souvenirs.

Leur cuisante douleur s'atténuait. Le

grand deuil noir d'Aïcha s'était vite nuancé de mauve. Cette espèce de résignation un peu facile, cette passivité latente était tout ce qui lui restât vraiment de son ancien caractère. C'est, il vrai, le fond du caractère oriental, et c'était le fond du sien.

Pourtant, sous l'apparence enjouée et familière, sous l'éducation à facettes brillantes, que l'usage du monde avait spécialisée, mais qui pour le monde était des plus séduisantes, sous le vernis de Mme Georges Allier comment distinguer aujourd'hui la petite moricaude de jadis ? Il n'était pas jusqu'à son nom : Aïcha, qui ne jurât avec son chic tout parisien.

N'eût été la minuscule étoile bleue, certaines de ses dernières amies n'auraient jamais voulu croire à son origine. Par sa futilité d'esprit, son asservissement à la mode, aux usages, par l'étroitesse de ses vues et la vivacité de son cœur, elle était devenue, en effet, une charmante Française, pareille à beaucoup d'autres; et la noblesse, l'étrangeté de sa naissance, la fortune, la situation de son mari achevaient de faire d'elle, pour la médisante bienveillance de sa garnison nouvelle, une précieuse recrue.



QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

A la fin d'août, on eût dit qu'Aïcha n'avait jamais habité que Versailles, tant elle y comptait d'aimables relations. Six mois à peine, depuis leur arrivée, à la fin de janvier! Et déjà la trame des habitudes nouvelles les enserrait si fortement qu'il leur semblait avoir toujours vécu là. Georges, en bon militaire, se résignait à ces changements soudains, inhérents à son métier. Aïcha y mettait plus de philosophie encore, tout le détachement de sa race nomade. Si complète que puisse être l'adaptation d'un être à des coutumes étrangères, rien ne prévaut contre l'obscure présence, au fond de cet être, des mœurs passées. D'un côté, l'acquit rapide de quelques années ; de l'autre, le lent héritage des siècles. Sous la rature, l'ancien caractère subsiste.

C'était moins parmi les femmes du régiment que parmi celles de la petite société versaillaise qu'Aïcha s'était créé de nouvelles amies. La proximité de Paris, plus grande encore qu'à Fontainebleau, rendait moins fréquents les rapports entre ménages d'officiers. Peu de capitaines mariés, presque pas de lieutenants. La plupart ne restaient à Versailles que le temps strict du service, filaient aussitôt par Saint-Lazare ou Montparnasse. Ils avaient à Paris leurs familles, leurs intérêts, leurs plaisirs. Beaucoup allaient tous les soirs à leur cercle : l'Epatant, la rue Royale.

Versailles se passait d'eux. Une quinzaine de salons, dans lesquels les Allier furent d'autant mieux accueillis qu'ils parurent les rechercher, se targuaient de faire échec à la capitale. On y rencontrait une abondante noblesse provinciale, nombre de militaires retraités et quelques fonctionnaires. Quantité de filles à marier, cinq ou six galants de l'endroit et de jeunes officiers d'artillerie et du génie y entretenaient une animation, — comédies, raouts, garden-parties. Aïcha se voyait fêtée partout. De vieux généraux depuis longtemps retirés du service, et qui avaient connu son père, aux beaux temps de la conquête, avaient pour elle une courtoisie touchante.

Elle était un régal des yeux, avec ses robes toujours simples, d'une élégance qui tenait plus à la distinction native qu'à l'artifice des couturières. Elle avait l'éclat d'un beau fruit, dans la plénitude de la trentaine proche. Elle était à ce point de rondeur où la beauté, devenue parfaite, doit se tenir. Un doigt de plus, sa taille eût paru trop forte. Dans un an, si elle continuait d'engraisser, Mme Georges Allier ne serait plus une belle femme, elle serait une grosse femme.

Au mois de septembre, pendant que son mari suivait le régiment aux manœuvres, Aïcha alla passer ses trois semaines de veuvage à Fontainebleau chez sa belle-mère. Ce furent, tant elles se trouvèrent changées, des cris de la part de Mme Allier et, de celle d'Aïcha, un étonnement qu'elle sut taire.

— Quelle mine tu as ! s'exclamait Mme Allier. Tu as doublé ! mais tu sais, maintenant méfie-toi. A ton âge, il faut rester mince.

Elles s'embrassaient avec force, et dans la chaleur de leurs étreintes il y avait une tendresse plus marquée peut-être que jadis, une tendresse qui songeait à l'absente.

— Louis va arriver. Il est encore au

parc avec sa bonne anglaise. Il fait sa promenade.

Un exercice sacré, cette promenade! Il fallait que chaque jour le petit bonhomme couvrît ses huit kilomètres, absorbât sa provision d'air... Et pendant que Mme Allier parlait de son petit-fils avec des yeux soudain luisants, Aïcha tristement contemplait le visage creux et ridé, les paupières lourdes, l'affaissement du corps.

La vue de son beau-frère aussi lui serra le cœur. Le capitaine l'embrassait affectueusement, mais les larmes le gagnèrent, il dut tourner le dos, s'approcha de la fenêtre, où il resta lontemps, muet. Une gravité douloureuse lui avait précocement flétri le visage. Il parlait peu.

L'apparition de Louis fut un brusque rayon de soleil. Les visages s'illuminèrent, la pièce s'éclaira. On sentait que ce frêle corps incarnait, avec ses cinq ans, pour la grand'mère et pour le père, tout le passé et tout l'avenir. Pendant ces trois semaines Aïcha se conforma, naturellement, aux habitudes de la maison; elle ne s'occupa que de master Louis. Elle se montra la plus affectueuse des tantes, eut toutes les complaisances, mais elle avait beau s'interroger, elle ne se découvrit nulle fibre maternelle... C'était gentil, pourtant, ces petits bras qui se nouaient autour de votre cou! Oui, c'était gentil, mais rien de plus. Aucun regret personnel. C'était comme cela! Ce devait être comme cela.

Elle avait repris son ancienne chambre, celle de Thérèse demeurait close. On s'efforçait de ne jamais faire allusion à la chère disparue, mais on s'ingéniait en vain, son souvenir emplissait les silences, flottait sur la maison entière, dans une tristesse éparse.

Georges, aussitôt après les manœuvres, vint rejoindre sa femme et sa mère. Son mois de permission s'écoula vite. Tous ses camarades du 24e étaient heureux de le revoir. Aïcha goûtait moins de plaisir avec ses anciennes amies. Il n'y avait que huit mois qu'elle avait quitté Fontainebleau, il lui semblait en être partie depuis des éternités. Elle avait laissé des intimes, elle retrouvait des indifférentes. Ces femmes ni elle n'avaient plus rien de commun. Funèbre, Fontainebleau. Les vieux potins qu'elle s'efforçait de tisonner ne jetèrent pas une étincelle. Chose éteinte, refroidie. De la cendre. Aïcha repartit comme elle était venue, avec joie.

Versailles, au contraste, lui parut charmant. Elle ne concevait pas de vie plus agréable que de s'appliquer à une direction ingénieuse de son ménage, de s'habiller pour des visites, des dîners. Elle y retrouvait invariablement les même gens, avec lesquels elle était maintenant, il est vrai, familière; elle échangeait les mêmes idées impersonnelles, banales, comme une monnaie sans relief, à force d'être usée. Elle atteignit ainsi l'hiver, puis le printemps de 89. L'Exposition universelle approchait. Paris, où jusque-là elle n'allait que pour certains achats, les jours d'exposition du Bon Marché et du Louvre, ou de loin en loin, le soir, aux représentations de pièces à succès, devint un but de voyages constants.

Dès la fin de mars, Si-Salem, à la tête d'une importante mission, arriva. Il devait assister à l'inauguration solennelle; deux aghas, des caïds, des cadis, une quinzaine d'Arabes des plus importants l'entouraient d'une espèce de cour. Aïcha et Georges vinrent l'attendre à la gare de Lyon. L'oncle Emile était là déjà — on ne le voyait jamais qu'à des occasions officielles — ainsi que l'officier du ministère chargé de guider la mission. Lorsque le vieux bach-agha descendit de wagon le premier, drapé d'un simple burnous blanc, mais la cravate rouge au cou, et précédant le groupe magnifique de la représentation algérienne, Aïcha ne put réprimer son saisissement. Elle se figurait voir un vieillard ratatiné et courbé. Si-Salem, toujours le même, s'avançait la tête haute, le buste droit, de son pas égal et majes-

tueux. Il n'était en rien changé. Ces sept années, jointes à tant d'autres, semblaient ne pas lui avoir ajouté un jour. Sec et tanné, des yeux ardents sous l'orbite cave, une peau qui avait le luisant du bronze, tel elle le voyait, tel elle l'avait toujours vu, dès l'époque la plus reculée de son enfance. On eût dit que le temps n'existait pas pour lui.

Il la baisa au front, fit le simulacre d'embrasser Georges sur chaque joue, d'un baiser de théâtre. Le soir, on dîna chez l'oncle Emile. Le lendemain, le surlendemain, Aïcha visitait son père au Grand-Hôtel du Louvre, où la mission tout entière était descendue. Elle le voyait quelques minutes à peine. Il venait toujours de rentrer, allait sortir. Ils ne trouvaient rien à se dire en dehors des formules de salutation et de politesse. Leurs entrevues s'espacèrent. D'affection entre ces deux êtres, pas l'ombre. Si-Salem, bon joueur, gardait à sa fille l'espèce de reconnaissance qu'il pouvait avoir pour un enjeu, bien placé jadis, et qui lui avait rapporté ce qu'il en espérait. Par ce mariage, qu'à force de politique il était parvenu à faire accepter comme un sacrifice par ses coreligionnaires, il avait donné à la France un gage évident de sincérité. Son intelligence avait fait le reste. Commandeur depuis quelques années, il comptait bien ne pas repartir cette fois sans la plaque de grand-officier.

Aïcha, ses devoirs remplis, laissa très volontiers son père au tourbillon d'intérêts et d'affaires qui, sans relâche, le promena avec sa mission sur tous les points de Paris et de l'Exposition, où la badauderie s'exerçait. Elle avait trop longtemps vécu loin de lui. Nulle pensée commune, nul trait d'union. Pourtant, elle jugea bon, d'accord avec Georges, d'inviter le bach-agha à Versailles, ainsi que quelques-uns des chefs les plus considérables de la mission. Tous les officiers généraux de la garnison. le colonel du 31e, le préfet, le président du tribunal, le conservateur du musée honorèrent ce jour-là de leur gracieuse présence l'appartement de la rue de Satory. Le déjeuner, relevé de plusieurs plats algériens, fut de dix-huit couverts, et les journaux en firent mention. Petite fête de famille, où le père et la fille trouvèrent tous deux satisfaction.

D'habitude, les mois qui suivirent, juin et juillet, Aïcha partait dès le matin, avec une ou deux amies, ou aussitôt après le



AÏCHA AVAIT, DANS L'ESPACE DE TROIS ANS, REGAGNÉ TOUT L'EMBONPOINT PERDU (P. 82).

déjeuner, avec son mari, lorsque son service le laissait libre. Ils négligeaient la partie technique de l'Exposition, la galerie des Machines, les pavillons des produits de l'Industrie, tout le côté scientifique et sérieux. En revanche, pas une exhibition singulière qui leur échappât. Ils firent une étude comparée des cuisines des divers pays, servies par des naturels batignollais. Ils s'amusaient des costumes exotiques, des mets et des boissons bizarres. Le théâtre espagnol, annamite, les danses javanaises les divertirent.

Mais deux choses, par-dessus tout, firent l'admiration et le plaisir d'Aïcha. Elle ne trouvait rien de plus extraordinaire et de

plus beau que la tour Eiffel. La hardiesse du svelte massif édifice de fer la comblait d'une stupeur sans cesse émerveillée. Elle en fit plus de vingt fois l'ascension. La rue du Caire lui causait également une joie sans mélange. Elle en adorait l'odeur musquée et le tumulte poussiéreux. Elle s'arrêtait aux fritures en plein vent, aux étalages de *ratlokoum*, petits carrés roses et jaunes de sucrerie gélatineuse; de *harlaoua*, délicieuse pâte végétale et filamenteuse, au goût de miel. Elle achetait aux Maures ambulants des morceaux de nougat de couleur, elle caressait les longues oreilles des charmants petits ânes gris, entrait dans toutes les baraques où s'exécutaient, au son rauque des derboucas et des flûtes, les danses du ventre, du foulard et du sabre. Georges l'y suivait volontiers. Elle éprouvait à cette parade d'un Orient fantaisiste une espèce de griserie enfantine. Il semblait qu'un monde nouveau lui fût révélé, qu'elle vît pour la première fois ces grands diables loqueteux aux jambes nues, aux têtes crépues coiffées de fez rouges, et ces femmes empaquetées, dans leurs haïcks blancs, où les yeux brillaient seuls, dans l'interstice du voile. Cela n'évoquait en elle aucun rappel d'instinct arabe; c'était l'égaiement d'une Parisienne à un spectacle original et divertissant.

La mi-juillet, cette année-là, fut signalée par un double événement : Georges était maintenu pour la Légion d'honneur, Si-Salem recevait la plaque de grand-officier. La revue de Longchamp, à laquelle Aïcha assista dans la tribune d'honneur, fut magnifique. Lorsque la cavalerie défila, elle crut reconnaître, à la tête de son escadron, Georges avec sa bonne figure heureuse, sous le casque. Elle était assise à côté de Si-Salem, aussi impénétrable et froid que s'il ne portait pas, depuis le matin, la décoration de ses rêves, le large crachat d'argent, bien en vue, sur un pan rabattu de son burnous cramoisi à glands d'or. Il regardait défiler les troupes, immobile, avec une gravité majestueuse. Mais le président de la République se levait, après la charge. Les régiments en ligne de masses présentaient le sabre. Une malice brillait dans les yeux glacés du vieux bach-agha. Et du même regard qui avait vu passer Napoléon III, M. Thiers, le Maréchal et Jules Grévy, satisfait, narquois, éternel, il salua très bas M. Carnot, chef momentané de l'Etat.

Le mois d'août surgit, inattendu, et avec lui le départ de Si-Salem et les manœuvres annuelles. Cette fois, celles du 24e et du 31e coïncidèrent à peu près. En l'absence de Georges, Tardier lui-même ayant suivi son régiment, ce fut Mme Allier et le petit Louis qui vinrent retrouver Aïcha. Elle leur fit les honneurs du château et du parc, recommença le périple autour de l'Exposition.

Presque deux ans avaient passé depuis la mort de Thérèse. Chacun aujourd'hui s'était presque résigné à l'irréparable perte. On en souffrait bien encore, Mme Allier et son gendre demeuraient inconsolables, mais sans cet amer sentiment de révolte qui au début empoisonnait leur douleur.

Le temps, petit à petit, avait fait son œuvre. Le vide cruel qui subsistait au fond des âmes était, dans la trame quotidienne de l'existence, à demi comblé. Louis allait prendre sept ans. Mme Allier s'occupait de ses leçons de lecture et d'écriture. Tardier était sur le point d'être nommé commandant. Tous acceptaient leur sort. Aïcha et Georges jouissaient du leur. Un horizon paisible, souriant par endroits, s'élargissait. Le ciel était redevenu bleu.

Combien, s'ils apprenaient d'un coup ce que l'avenir leur réserve, estimeraient la vie digne d'être vécue ? Les manœuvres du 31e venaient de se terminer. Mme Allier, qui avait prolongé son séjour d'une semaine pour voir un peu Georges (bien lui en prit !), était retournée de la veille à Fontainebleau, où le 24e arrivait seulement. L'année militaire était finie.

Un tiers des officiers partait en permis-



ELLE NE S'HABILLAIT QUE POUR SON JOUR, LE RESTE DU TEMPS ELLE SE VÊTAIT A L'ARABE (P. 83).

sion. On allait attendre maintenant l'arrivée des recrues. Plus d'exercices; des promenades de chevaux. C'était le samedi 3 octobre. Un magnifique soleil dorait les parterres du potager, visible entre les grilles, et la masse verte des bois de Satory. L'automne, çà et là, les nuançait de roux.

Il était midi et demie; on venait de déjeuner. Les fenêtres du salon ouvertes, Georges achevait la lecture d'un journal. Les bruits de la rue montaient. Le pas cadencé d'un cheval, sur les pavés, s'arrêta.

— Voilà Loubert, dit Aïcha.

C'était le nom de l'ordonnance.

Penchée à la barre d'appui, elle ajouta :

— Tiens, ce n'est ni Mirette ni César qu'il nous amène !

— Non, c'est un jeune cheval : Vermouth. Je l'essaie.

— Il est joli.

— Très...

— Reviendrez-vous de bonne heure?

— Non, j'ai du travail à l'escadron. La classe.

— N'oubliez pas le tennis, à cinq heures.

Il avait pris sa cravache, son képi.

— Ne craignez rien.

Aïcha se mit à la fenêtre comme elle faisait souvent; elle voulait le voir partir. Georges débouchait sur le trottoir, en boutonnant ses gants. Il s'approcha de sa monture, lui donna deux ou trois tapes amicales sur la croupe. La bête tressaillit, tourna la tête et le regarda de son œil rond.

Il vérifiait les étrivières, la sangle, s'enlevait en selle. L'ordonnance lâcha la bride et salua :

— Bonne promenade, dit Aïcha.

— Merci, fit-il.

Il s'éloignait au pas, du côté du château; Aïcha allait fermer la fenêtre, elle lui jeta un dernier regard. Il était à cinquante mètres. Elle crut rêver. A ce moment précis, un gamin qui courait, une botte de paille sur le dos, tourna le coin de la rue d'Anjou. Le cheval de Georges prit peur, fit un écart brusque. Surpris, quoique excellent cavalier, le capitaine, dans le déplacement, perdit ses étriers. Elle le vit appliquer sévèrement l'éperon. La jeune bête, au lieu d'avancer, fit violemment demi-tour, et, comme il la ramenait, elle rétiva, cabrée d'un bond, debout sur ses pattes de derrière. Aïcha poussa un cri perçant.

Le cheval glissait, s'abattait lourdement d'une pièce. Georges était dessous. L'horrible chose n'avait pas duré dix secondes.

Des gens levaient les bras, se précipitaient. Immobile d'épouvante, elle demeurait là, clouée. Rien ne bougeait. Enfin, sous le coup de pied d'un artilleur accouru, le cheval se releva, abruti, tremblant des quatre membres. Mais Georges? Elle regardait de toute son âme. Georges ne se relevait pas. Elle vit Loubert, l'ordonnance, s'élancer à toutes jambes, le cercle des spectateurs grossir. Elle ne pouvait ni remuer, ni crier, ni pleurer. Elle avait la gorge et les yeux secs. Soudain le cercle funèbre s'ouvrit. Deux hommes tenaient Georges sous l'aisselle. Loubert, comme un fou, courait vers la maison, entrait, ressortait avec une brouette. Hagarde, elle y regarda déposer son mari, tête retombante sur l'épaule, bras pendants. La brouette venait vers elle. Alors elle retrouva la voix, et avec des cris aigus, des sanglots rauques, elle se rua dans l'escalier, nu-tête, échevelée. La brouette était en bas. Elle s'abattit sur le corps de Georges. Il était mort, la poitrine défoncée.

Lorsqu'elle sortit de son évanouissement, elle fut étonnée de se trouver étendue sur son lit, volets demi-clos, dans une odeur d'éther. Qu'y avait-il? Subitement, à la vue du médecin-major penché à son chevet, la vision affreuse se précisa ; tous les plus petits détails, jusqu'au son de la voix : « Ne craignez rien! Merci... » La violence de son désespoir était si vive qu'elle ne se sentait pas souffrir. Au delà de certaines limites, l'excès du mal en abolit la conscience. Elle demeura toute la journée dans un abattement tel, la secousse avait été si brutale qu'on craignit un instant pour sa raison. Enfin, les nerfs se détendirent, les larmes vinrent. Elle pleura toute la nuit. Elle était sauvée.

Elle vécut comme dans un cauchemar les journées suivantes. Heureusement elle n'eut d'abord à s'occuper de rien ; des amies l'entouraient ; des camarades firent le nécessaire. Elle songea pourtant à faire télégraphier de suite à Fontainebleau. Ce qui permit à Mme Allier rentrée chez elle de la veille, le vendredi à six heures, d'apprendre le lendemain soir, samedi, à dix heures, qu'elle n'avait plus de fils. Elle relut plusieurs fois. Elle ne comprenait pas; puis le jour terrible, la nuit plutôt, se fit. A soixante-deux ans elle demeurait seule. Après Thérèse, Georges. Elle embrassa farouchement son petit-fils, voulut partir de suite, malgré les objections de Tardier. Elle était atteinte en plein cœur. Ce qui lui restait de vie se dépensait dans une exaltation fébrile.

Ce fut une triste chose, ce voyage nocturne, l'attente dans les gares froides, l'arrivée au petit jour par Versailles-Chantiers. La ville dormait encore. Pas une voiture. C'était lugubre. Rue de Satory, ils sonnèrent longtemps. La religieuse qui veillait le corps s'était endormie. Aïcha, écrasée de fatigue, après avoir sangloté jusqu'au matin, venait de s'assoupir. La rencontre de ces deux femmes qui, joyeuses, s'étaient dit au revoir trente heures avant, fut déchirante. Aïcha ouvrit

la porte du salon, où le lit funèbre avait été disposé sur un divan, mais Mme Allier ne put supporter la vue de son fils, l'immobilité cadavérique de cette chose inerte, quittée vivante la veille. Il avait le visage blême, d'une douceur et d'un calme étranges. Il rappelait si étonnamment Thérèse, que Tardier, suffoquant, dut sortir en hâte, le mouchoir aux dents.

Ce qui suivit, les pas pesants et les bruits sourds, bière qu'on apporte et cercueil qu'on emporte, la maison violée, les gens des larmes et les ténèbres du crêpe, puis, plus vaguement encore, une voiture pleine de sanglots, l'église, des lumières, des chants, tout cela, pour Aïcha comme pour Mme Allier, fut une série de perceptions et d'actes qui tenaient de l'irréel et du songe. Mornes, elles demeuraient sous l'abattement du coup ; ce fut seulement le soir de l'enterrement, lorsqu'elles se retrouvèrent dans l'appartement vide, qu'elles sentirent leur douleur. Mme Allier, saisie de frissons, à la fois glacée et brûlante, se plaignit d'intolérables étouffements. Elle avait dû prendre froid l'avant-dernière nuit, en accourant au reçu de la dépêche.

A tout dire, la foudroyante nouvelle avait brisé en elle le ressort moral. La nécessité d'agir, l'urgence des soins, secouèrent le désespoir d'Aïcha. Forcée de s'occuper de sa belle-mère, elle songea moins à elle. Elle vécut ainsi huit jours, ne bougeant pas de la chambre de la malade, lui faisant avaler elle-même les potions, guettant l'arrivée du docteur. Il donnait de moins en moins d'espoir. La congestion pulmonaire s'aggravait. Et à cet âge-là...

Aïcha ne se maintenait debout que par les nerfs. Elle rappela par dépêche Tardier, parti depuis deux jours à Fontainebleau pour voir son fils Louis. Elle se sentait à bout de forces. Mme Allier entrait en agonie. Deux heures après l'arrivée du capitaine et du petit Louis, elle rendit le dernier soupir, sans avoir repris connaissance.

La santé d'Aïcha ne résista pas à cet ébranlement; il eût accablé de plus résistantes. Une fièvre cérébrale la tint alitée trois semaines. Lorsqu'elle put se lever, errer dans le vaste appartement, elle ne se reconnut pas elle-même ; son teint s'était plombé, une meurtrissure lui cerclait les yeux, deux rides creusaient ses joues. Elle était incroyablement maigrie.

Alors, sans révolte, comme écrasée sous une meule inéluctable, pour la première fois depuis la minute tragique où Georges lui avait été enlevé, elle réfléchit. Elle ne songeait pas à s'irriter. *Mektoub*. C'était écrit. Elle se rappelait la chute de Georges, onze ans auparavant, au carrousel de Laghouat ; l'alezan cabré, renversé. Oui, c'était écrit.

Une fatalité supérieure pèse sur tous les êtres humains. Hier, elle avait un mari, des parents, des amis, elle était belle, jeune; aujourd'hui, elle était vieillie de vingt ans, elle était seule... Son frère, son neveu? Qu'en attendre sinon une compassion vaine? Le reste de la famille? L'oncle Émile, les cousines Juliette et Claire? Elle les voyait une fois l'an. Et puis, il n'y a qu'une parenté, celle du cœur... Hier, enfin, elle était riche; aujourd'hui, elle était pauvre.

De par la loi, Georges et Mme Allier étant morts intestats, la fortune qui avait été la sienne, qui aurait dû être la sienne, s'en était allée tout entière à son neveu, le petit Louis. Après dix ans de mariage, elle se trouvait à la rue, sans un sou, sinon l'insignifiante retraite allouée aux veuves de capitaines. Une telle injustice, depuis, a en partie disparu du Code. En 91, elle aurait eu droit à la moitié de l'usufruit.

En 89, elle n'avait droit à rien. Donc, hier, bonheur et luxe; aujourd'hui, abandon, misère. Elle ne récriminait pas. C'était ainsi. Elle avisait. Que devenir, que faire?

CHAPITRE II

Lorsque la diligence eut dépassé Boghari, la ville nouvelle échelonnée le long de la route — là aussi, le temps avait marché! — lorsque les murs de l'ancienne cité militaire, perchée sur son haut promontoire comme une sentinelle oubliée, et ceux du Ksar entassant en face leur désordre eurent disparu, Aïcha comprit que maintenant tout était dit. Sa vie ancienne était morte, bien morte. Derrière elle sombrait sa jeunesse, avec ses illusions, ses espérances, sa force, trente ans d'existence heureuse où elle avait épuisé son lot d'énergie et sa part de bonheur humain.

Et de tout cela, qui avait été sa fortune et sa joie, il ne lui restait rien que l'impalpable, le pesant fardeau du souvenir et de l'âge.

A ce moment la plaine de Bougzoul apparut, avec la tache claire de son caravansérail, l'ondulation des grandes dunes dorées sous le soleil. Tentes de cuir aux toits coniques, une silhouette lointaine de berger demi-nu, toute chose se dessinait, précise, dans une clarté vibrante et pure.

Le rappel d'un autre matin, baigné comme celui-ci de lumière fraîche, lui traversa cruellement l'esprit. Elle avait dix-huit ans, elle quittait la pension Crawel. Thérèse et Mme Allier, rue Bab-Azoun, projetaient de venir la retrouver au printemps... Elle allait à Laghouat, comme aujourd'hui. Elle y retrouvait Georges... Thérèse, Mme Allier, Georges!... L'ironie du contraste était si lancinante qu'elle se rencogna, les yeux fermés, dans l'angle de la diligence. Elle n'avait plus de larmes. Ses paupières, rouges et sèches, la brûlaient. Elle eût voulu dormir, s'arrêter de penser, de souffrir.

Impossible. Ses idées, mécaniquement, tournaient dans le même cercle de rancœurs et de réminiscences. L'avenir? Il était trop incertain, trop vague pour qu'elle pût s'y reposer librement. Elle n'y voyait que sujets de tristesse et d'ennui. Elle revenait au passé malgré elle, suivait, étape par étape, la voie douloureuse. Dire que cet écroulement, ces ruines tenaient en moins de six semaines! Elle se revoyait dans l'appartement trop vaste de la rue de Satory, dans ce désert qui avait été peuplé de ses joies. Les quinze premiers jours elle avait essuyé le fiel des curiosités compatissantes et des consolations banales.

Puis le vide s'était fait; elle était triste, elle était pauvre. Son beau-frère? Oui, il avait été affectueux, désintéressé même. Mais que pouvait-il pour elle? Etait-ce sa faute, si, par la tolérance des mœurs et l'autorité de la loi, Mme Allier avait hérité de Georges, et le petit Louis de sa grand'mère? Allait-il, au profit d'une étrangère, — c'était, d'après le Code, un étranger que le conjoint survivant, — disposer d'une fortune qui ne lui appartenait pas, dont il serait un jour comptable vis-à-vis de son fils?

Non. Tardier s'était conduit en galant homme.

Il l'avait priée de garder une dizaine de mille francs économisés par elle et Georges. Quant au mobilier, il en avait assez comme cela à Fontainebleau!

Elle pouvait le garder aussi. Mais qu'en faire? Prendre un appartement plus petit, son beau-frère ne songeant pas à lui offrir l'hospitalité, et vendre le surplus? Elle frémit à la pensée de vivre à l'écart, sans ressources. Sa pension, liquidée, ne s'élevait qu'à onze cents francs. C'est alors que l'idée de son père lui était venue. Laghouat!

Si elle demandait à Si-Salem le vivre et le couvert, en rente fictive de sa dot, rente que depuis des années il ne payait plus, et qu'il payerait encore moins aujourd'hui?

Au bout de quinze jours, elle eut la réponse du bach-agha. Il consentait. Sa lettre, vague et pompeuse, due à la plume d'un fourrier du bureau arabe, répondait en même temps à l'annonce de la double catastrophe par des phrases à ce point dénuées d'émotion qu'un moment Aïcha hésita. Mais que devenir, seule en France?

Elle se sentit une misérable épave. Où échouer? Laghouat, du moins, offrait le port.

Une fois résolue, elle retrouva son activité, sa décision. Elle mit de côté son linge personnel, ses robes, quelques bibelots intimes, de petites lampes, des livres.

Elle en fit plusieurs caisses, avec de l'argenterie, divers objets qu'elle ne pouvait se résigner à quitter. Puis elle brûla elle-même les effets de Georges. Tout le reste, à quoi bon s'en embarrasser? Ces rideaux, ces meubles, qui avaient fait partie de son existence, allait-elle les traîner avec elle dans ce long voyage? A quoi lui seraient-ils utiles dans son existence nouvelle? Tout cela, maintenant, c'était le passé.

Un passé mort. Elle surveilla courageusement les employés de l'hôtel des ventes, le déménagement, pièce à pièce, de ces lits, de ces tables, de ces fauteuils, humbles compagnons de ses plaisirs ou de ses chagrins évanouis. Le surlendemain, tout passa aux enchères. Et tandis que, sans même retourner la tête, elle quittait Versailles, ce qui avait été le cadre de sa vie, meubles familiers, témoins inanimés, doués pourtant d'une âme obscure, achevait de se disperser sous le marteau brutal du commissaire priseur. Ces reliques, où demeurait tant d'elle, désormais appartiendraient à d'autres, se mêleraient à d'autres joies, d'autres peines...

Elle passa deux jours à Fontainebleau, dans la maison où elle avait passé sept ans. Le temps de dire adieu à son beau-frère et à son neveu, le temps d'enfoncer davantage dans la plaie le clou saignant du souvenir. Des choses étaient demeurées semblables, d'autres avaient changé.

Motifs divers, souffrance identique. Ce qui avait disparu lui empoisonnait le passé, et ce qui subsistait, le présent. La beauté durable des pierres et des arbres, le château, la forêt, toute l'insouciante magnificence du grand décor insultait à son désespoir amer de passante.

Paris, qu'elle traversa, ne lui avait offert également que crève-cœur. Ici, elle avait habité trois mois, avant son mariage.

Ah! ces trois mois de visites, d'achats, de courses! Pauvre « maman », comme elle avait été bonne! Et Thérèse, la gentille sœur... La rue Godot-de-Mauroy était vide, comme une rue de cimetière. Aux fenêtres closes de leur ancien appartement, un rideau se souleva. Elle pressa le pas, elle aurait eu horreur de voir à cette place une figure étrangère... Plus loin, c'était la chapelle où elle avait été baptisée, tel magasin où elle avait acheté une robe qui plaisait à Georges, tel restaurant où elle avait déjeuné avec Georges. A chaque pas un souvenir joyeux qui ravivait sa désolation.

Le buffet de la gare de Lyon, où le soir de leur départ pour l'Italie ils avaient dîné en famille; le trajet jusqu'à Marseille, avec des paysages ensevelis depuis douze ans dans sa mémoire, et qui au passage se levaient, intacts; jusqu'à la coïncidence du bateau, ce même *Abd-el-Kader* qui, en 82, l'avait amenée d'Alger et qui l'y ramenait aujourd'hui, tout lui fut sujet de comparaison douloureuse, tout ancrait en elle une acceptation découragée. Elle était victime de son destin. Elle subissait, avec un abattement plein de rage encore, la force obscure contre laquelle elle ne pouvait lutter.

Alger, avec sa double tombe de la rue



ELLE S'ÉTABLISSAIT SOUVENT SUR LA PLUS HAUTE TERRASSE DE LA MAISON (P. 88).

Bab-Azoun et de la rue Michelet; Alger, où sur chaque place elle avait promené un espoir, une joie, avait été la plus pénible des stations de son calvaire. Elle n'y avait pourtant séjourné qu'une heure, une heure mélancolique passée à attendre le train de Blidah, à la gare du quai. Elle voyait de là le déploiement de la baie, la pointe bleuâtre du cap Matifou et cette fuite harmonieuse des montagnes kabyles, roses de soleil et de neige, qu'elle regardait jadis, des terrasses de la pension Crawel. Mais elle ne contemplait aujourd'hui que la mer, l'horizon monotone du ciel et de la mer, au delà desquels s'enfonçait pour jamais la terre de deuil à laquelle elle ne songerait jamais plus sans amertume, sans douceur pourtant.

A force de fatigue, elle s'était endormie.

Un cahot la réveilla. Elle vit, à travers les vitres baissées, l'ondulation verte d'une grande plaine d'alfa. En face d'elle, ronflant avec un souffle court, ou fixant dans le vide un regard de rêve, les passagers habituels de la diligence : deux gros Mozabites voyageant pour affaires, un marchi-chef de chasseurs d'Afrique revenant de permission, et un jeune brigadier indigène des spahis. Elle surprit leur pensée. Tous deux visiblement s'intéressaient à ses vêtements de deuil, à ses paupières rouges et, davantage, à la ligne dorée de son cou.

Mais le sentiment de sa beauté ne lui était plus de rien. Cet hommage banal ne l'indigna ni ne la satisfit. Jamais dorénavant elle ne devait se soucier de plaire.

Une femme était morte en elle.

La maison blanche devant laquelle elle était montée dans le breack du général... Djelfa... le Milock... Mais il n'y avait cette fois nulle escorte autour d'elle. Pas un cavalier sur la route, sinon quelque pauvre Arabe nu-jambes, à califourchon sur un bidet efflanqué, trottinant l'amble... Elle revit le tumultueux cortège, burnous flottants, au galop dans la splendeur fauve du crépuscule. Un désert caillouteux se déroulait à perte de vue. L'air était sec, l'azur couleur d'acier. L'orbe du soleil descendait sans rayons, comme un bloc de fer rouge. Bientôt les dunes de sable, le lit dévasté de l'Oued-Mzi, apparurent.

Laghouat avec ses palmiers s'allongea dans le soir. Une invincible humiliation lui tortura le cœur. L'oasis de sa jeunesse lui apparut morne : elle y rentrait en vaincue.

Si-Salem était à l'arrivée de la voiture, Aïcha se jeta dans ses bras. Le vieillard eut

une étreinte affectueuse. Il s'informa de son voyage.

Du reste, pas un mot. Il semblait que rien ne se fût passé, qu'elle rentrât d'une courte absence. Il évita soigneusement toute allusion aux affreux malheurs de sa fille. Il parlait en arabe, d'une voix lente, comme usée. Elle répondait en français, avec une envie de pleurer à chaque mot, touchée pourtant. A force de ne parler qu'une langue, l'autre s'était endormie dans sa mémoire. Les paroles de Si-Salem éveillaient en elle, confusément, une récurrence lointaine. Des mots sortaient à demi de l'oubli, qu'elle craignait d'estropier en les prononçant.

Des serviteurs s'emparaient des colis et des malles, les chargeaient sur un haquet.

Aïcha et son père traversaient la place du Commandement, gagnaient la vieille maison. Le bach-agha portait un burnous blanc, tout simple ; nulle décoration.

Cette fois elle lui trouvait l'air vieilli. C'était toujours le même visage sec et brun, le menton dur avec son luisant de bronze, cette dignité du geste et cette finesse du regard. Mais un affaissement général courbait la taille, relâchait le ressort autrefois si vigoureux des muscles.

Elle retrouva la maison telle quelle l'avait quittée. Pas un meuble n'avait changé de place. Le canapé et les fauteuils Louis XV arrondissaient toujours leur cercle prétentieux au milieu du salon.

Noyer doré et coton-soie étaient restés dans leur neuf. On ne s'y asseyait jamais.

La salle à manger close, où l'on n'avait pas déjeuné depuis dix ans, — buffet, table et chaises Henri II, — semblait attendre des convives ; Si-Salem vivait à l'arabe dans trois pièces aux murs nus, au sol de terre, jonché de tapis, de nattes et de coussins.

Mais ce qui lui parut le plus médiocre et le plus triste, ce fut sa chambre de jeune fille, avec sa couchette drapée d'une étoffe à raies et sa toilette exiguë. Sous une housse, le piano, le fameux piano, jadis objet de sa convoitise, orgueil de la maison, cachait sa forme démodée. Elle souleva machinalement la housse. Le clavier apparut, avec l'ivoire jauni de ses touches. Elles résonnaient faux. Pas un objet dont la vue ne fût cause d'un chagrin. Le velours du tabouret, de jaune, était devenu blanc ; c'est là qu'elle était assise lorsque Thérèse, entrant sans bruit, l'avait baisée sur la nuque. Ah ! cher visage, image adoucie de l'autre ! Comme elle avait ensuite pleuré, joue contre joue !... Cher visage évanoui, ombre d'une ombre !

Et cette glace... Elles y faisaient ensemble des révérences lorsque la voix de Mme Allier : « Thérèse, Aïcha, mes filles ! » était venue d'en bas, coupant leurs singeries, ouvrant l'avenir. Au fond de l'eau verdie, elle chercha vainement le reflet de son image disparue, cette brune Aïcha dont la chair avait une transparence lumineuse.

Il n'y avait dans le miroir hostile qu'une face au teint flétri, des yeux de souffrance, des lèvres décolorées. L'étoile bleue du front, seule, n'avait pas changé.

L'ombre envahissait la pièce. Elle ne voulut pas descendre dîner, se coucha sans lumière et toute la nuit pleura, comme elle avait fait déjà, le soir tragique. La tête dans ses oreillers, elle pleurait à petits sanglots, à lentes larmes qui peu à peu la détendaient, emportaient et lavaient le plus amer de sa peine.

Le lendemain elle acheva le tour de la maison, visita la cour, le jardin. Soit que la crise d'hier et son sommeil du matin l'eussent un peu calmée, ou qu'il se levât, de ces humbles murs de terre et de ces arbres qui l'avaient vue enfant, une influence apaisante, elle se sentit moins dépaysée.

Des liens invisibles qu'elle avait cru dénoués, et qui n'étaient pas relâchés, l'unissaient encore à cette demeure où

elle avait grandi, à ces lieux où dans le silence et la retraite elle allait vieillir. Une semaine se passa. Elle avait repris la direction du ménage, donné de l'air au salon, à la salle à manger. Les repas y furent servis à heure fixe. L'ancienne vaisselle et la verrerie revirent le jour. Elle relégua les écuelles de terre et de bois qui servaient à Si-Salem. Le bach-aga dut venir s'attabler en face d'elle. Ils vivaient simplement, un plat français, un plat arabe.

La présence d'Aïcha ranima le vieillard. Depuis son retour de Paris, il avait, en quelques mois, étonnamment baissé. Il est difficile d'apprécier l'âge exact des Arabes.

Ils n'ont pas d'état civil. Climat et genre de vie leur donnent à tous une allure semblable, la même maigreur nerveuse sous le hâle. Si-Salem, à la naissance d'Aïcha, en 1859, pouvait avoir quarante-cinq ans. Il était jusqu'à soixante-quinze demeuré le même homme. A présent, le feu noir du regard s'éteignait subitement, l'huile manquait. La lampe était vide. Deux raisons, l'usure du corps, mais surtout celle de l'âme. Si-Salem ne désirait plus rien, toutes ses ambitions rassasiées.

Il était au faîte. Quand de pareils esprits cessent d'être en mouvement, ils meurent.

L'arrivée de sa fille, le changement qui en résultait dans ses habitudes, lui redonnèrent un peu de vie. Le feu du regard se ralluma.

Ils causèrent avec plus de suite. Aïcha hasardait quelques phrases arabes. Le son rauque des mots l'étonnait au passage. Le chatouillement de la prononciation gutturale ne lui était pas désagréable. Si-Salem faisait des comptes. Somme toute, Aïcha, pour Laghouat, était riche. Y compris les huit mille francs produits par la vente du mobilier, elle possédait en tout dix-sept mille francs... « Elle devrait les lui confier. De quoi avait-elle besoin près de lui ? Des robes, du linge, elle en avait plus que le superflu. Qu'elle lui donnât cet argent ! Il le placerait dans une banque sûre. Allons, c'était dit. Puisqu'il avait déjà trente mille francs à elle... » Il mettait à la convaincre une insistance astucieuse.

La seule passion qui lui restât était le maniement de sa fortune. Il en trafiquait d'une manière assez louche, achetant, revendant des maisons, prêtant à la petite semaine avec une âpreté d'usurier féroce.

De guerre lasse et avec cette tendance qu'elle avait à céder toujours, Aïcha consentit. Elle se réserverait seulement deux mille francs, un en-cas pour ses toilettes. Elle irait ainsi des années. Elle ne comptait pas retourner au bal de longtemps ! Et, de fait, elle ne se sentait aucune envie de sortir.

Elle s'occupait à la maison, décidait des réformes, des améliorations. Elle installa une basse-cour. Le jardin était à l'abandon. Elle fit tailler les arbres, planter des choux, des tomates, toutes sortes de légumes dans cette terre qui ignore l'hiver et porte d'un bout à l'autre de l'année. Dans la cour intérieure, des femmes se mirent à tisser la laine. Comme autrefois, de grands djerbis étalèrent sur le métier leur trame grise, où des dessins éclatants naissaient. Même elle créa, dans une cabane vide, une repasserie où l'on put amidonner et plier le linge.

Il n'y avait pas un mois qu'elle était là, soudain cette activité tomba. Elle se désintéressa de tous ces détails. Elle donnait des ordres en se levant, et le reste du jour ne veillait à rien, ne s'occupait de rien.

Elle passait de longues heures étendue sur des coussins. Elle se retrouvait, brisée, au même point. Pourtant, ce n'étaient plus ces regrets fébriles, cette précision de souvenirs presque hallucinante. Une rêverie douloureuse l'engourdissait. Elle



A TRAVERS LES VITRES BROUILLÉES DE SON COUPÉ COURAIT LA VISION RAPIDE DES RÉVERBÈRES (P. 89).

avait de longues somnolences, une tristesse machinale et soumise. Des visites qu'elle reçut alors ne lui apportèrent aucune distraction.

Au bout d'une quinzaine de cette prostration, l'être jeune qu'elle restait reprit ses droits. A trente et un ans, on n'est pas mûr pour l'abdication définitive. Ame et corps ont une réserve, élan d'action, besoin de vivre, de lutter encore. Le coup, chez Aïcha, avait été si rude qu'il avait tué en elle, irrémédiablement, la vie du cœur. Elle n'aimerait plus. Mais un instinct la poussait irrésistiblement à se raccrocher aux choses; elle avait envie de voir des gens, d'échanger des idées; il fallait qu'elle s'agitât, qu'elle se donnât enfin l'illusion de vivre.

Elle rendit les visites qu'on lui avait faites. Sa retraite, au début, l'abattement et le chagrin dans lesquels on l'avait trouvée, son nom, les relations et la fortune qu'on lui supposait, le prestige de ses malheurs, tout contribuait à faire d'elle un personnage éminemment sympathique. La garnison entière parla d'elle. On la trouvait si digne, et charmante!

Aucune des personnes qu'elle avait connues jadis n'habitaient plus Laghouat. Du bon *toubib*, le médecin-major, son premier maître, et de Mme Moreau, nulle trace. Il n'en était pas plus question que s'ils n'eussent jamais existé. Sauf dans un coin bien étroit, bien poudreux de la mémoire d'Aïcha, leur souvenir avait disparu.

Mme du Vernois, Mme Cirier, cette jolie femme d'un capitaine du train, la sous-intendante et ses filles, — comment s'appelaient-elles, déjà? — tout ce monde s'était également évanoui, dispersé. Pourtant, on se souvenait vaguement des noms. Leur passage était plus récent. A plusieurs reprises, avec l'incessante modification du va-et-vient militaire, cette petite société de Laghouat s'était entièrement renouvelée.

Il valait mieux pour Aïcha ne rencontrer que figures inconnues. Elle entrait dans un autre courant ; ces relations variées lui apportaient une diversion, une occupation. La permanence du décor, l'identité de ces salons, qui, en changeant de propriétaire, n'avaient pas changé d'aspect, cela suffisait pour qu'elle ne se sentît pas une étrangère ; elle se retrouvait chez elle, jouissait inconsciemment de l'ambiance familière, distraite qu'elle était par les visages nouveaux. La femme du commandant supérieur s'appelait maintenant Mme Luret. Elle avait passé la quarantaine. Aïcha la visitait avec plaisir.

On ne jouait plus au crocket dans le jardin de l'hôtel ; on causait dans le salon, en prenant du thé. La femme du médecin-chef de l'hôpital était aussi des plus aimables.

Il y eut encore quatre ou cinq dames, avec qui s'établirent des rapports suivis.

Aïcha, vers la fin de l'hiver, prit un jour. Elle s'habillait alors avec soin, disposait coquettement un petit goûter. Elle ne recevait que des intimes. Sauf aux approches du 1er janvier, où trois années de suite, presque toutes les femmes de la garnison vinrent lui faire une visite de politesse, son entourage était d'une huitaine de personnes. Elle s'était abonnée en quatrième main à la lecture du *Figaro*, reçu par le cercle militaire. Elle suivait ainsi et commentait les nouvelles de France. Avec les souvenirs qu'elle gardait de dix ans de vie presque parisienne, il n'en fallait pas plus pour alimenter de longues conversations. Elle vivait sur son ancien fonds. La Française se prolongeait en elle, grâce à cet entretien factice, où idées, préventions, phrases toutes faites continuaient de se manifester, comme brille un reflet d'étoile depuis longtemps éteinte.

Sans qu'elle s'en fût aperçue, les jours, les semaines, les mois avaient coulé. Parfois, de loin en loin, une lettre de Tardier ; à chaque triste anniversaire, un mot de la grosse écriture de Louis. Il y avait eu aussi quelques lettres de l'oncle Emile et des cousines Juliette et Claire. Elle avait répondu. Puis les nouvelles s'étaient espacées. Elle s'était modelée à sa forme d'existence actuelle. Elle demeurait, au dehors, l'Aïcha que l'éducation, les habitudes, le temps avaient faite. Au dedans, son chagrin s'était adouci, L'héréditaire passivité l'avait ressaisie. une résignation complète l'envahissait. En même temps sa vie forcément plus sédentaire, adaptée aux exigences du climat, aux coutumes locales, la lente dissolution du jour à jour, faisaient leur œuvre. Elle avait toujours été dolente, elle devenait paresseuse.

Elle avait, dans l'espace de trois ans, regagné tout l'embonpoint perdu, mais sans l'éclat de sa trentaine.

Son teint se fanait, sa fraîcheur avait disparu. Elle était encore belle de traits et de lignes.

CHAPITRE III

Un matin, comme elle descendait pour le déjeuner, après une heure passée à son piano — Mme Luret lui avait prêté la veille la partition de *Lakmé* — elle fut effrayée du changement de Si-Salem. Depuis quelques mois, le bach-agha baissait de nouveau. Le réveil d'activité déterminé en lui par la présence d'Aïcha achevait de s'éteindre. Il avait passé ces deux dernières années tendu à l'incessante poursuite du gain. Sa carrière politique finie, couronnée au commencement de 90 par le titre de bach-agha honoraire, il s'était consolé de voir son autorité effective passer à d'autres mains; une immense autorité morale lui restait, dont il usait et abusait, dans la vaste étendue du sud de la province d'Alger, de Boghari à Ghardaïa.

Pas d'usurier plus remuant, plus intraitable.

Des moitiés de villes lui appartenaient, une armée de pauvres travaillait pour lui. Mais à présent, c'était fini. Une petite toux sèche le secouait; il avait les yeux rouges, un poil blanc hérissait son menton décharné. Il se voûtait de jour en jour.

Aïcha s'informa de sa santé. Il secoua la tête.

Elle s'était attachée à lui. Peu à peu elle avait pris l'habitude de lui parler davantage. Elle s'exprimait toujours en arabe, ne parlant plus le français que lorsqu'elle faisait ou recevait des visites. Sa langue natale lui était redevenue familière. Elle s'en servait presque plus volontiers que de l'autre. Si-Salem avait reconnu en elle un sens pratique; il la consultait parfois. Elle s'attristait de le voir s'affaiblir, elle songeait avec douleur qu'il pourrait disparaître bientôt. Son père était la dernière venue de ses affections, il les résumait toutes. Allait-il lui manquer aussi?

Elle vivait moins dans le passé. Elle s'accommodait de l'heure présente. Il lui semblait avoir jadis été une autre femme. Mais de l'existence menée alors, seul, le souvenir de ses grands chagrins demeurait vivace. La plaie avait beau être cicatrisée, elle gardait un endolorissement. Peine imprécise mais incurable. Cela ne l'empêchait pas de se bien porter; jamais elle n'avait été si grasse. Pourtant, elle se demandait parfois si tout cela était réel, si elle ne dormait pas éveillée. Le changement matériel était si grand! Mais quoique invisible, le changement moral ne l'était pas moins. Alors, elle ne savait plus.

Il lui semblait au contraire avoir rêvé jadis, vivre aujourd'hui sa vie normale. Petit à petit ce sentiment se précisa. Elle était lentement reconquise par la mystérieuse puissance des choses, l'influence secrète du milieu. La petite pensionnaire et la jeune mariée d'Alger, la femme qui avait été heureuse à Paris, à Fontainebleau, à Versailles, c'était une autre qu'elle, une Aïcha qui avait eu d'autres espérances, une autre âme, un autre corps, hélas! C'était l'Aïcha qu'elle n'était plus.

A mesure que les heures coulaient, monotones, intarissables, elle assistait, placide, à sa transformation. Elle avait aujourd'hui trente-cinq ans, elle en paraissait plus de quarante, tant elle s'empâtait, à force de siestes et d'inaction. Elle ne faisait presque plus de visites, avait renoncé au corset, aux robes ajustées. Elle ne s'habillait que pour son jour. Le reste du temps, elle se vêtait à l'arabe, vestes larges et pantalons bouffants. La messe, où par convenance elle était allée à son retour une ou deux fois, à des occasions solennelles, elle n'y était jamais retournée. Elle s'était fabriqué une religion à elle,

mélange hybride de fatalisme arabe et de foi chrétienne. Elle honorait Dieu en ne l'offensant pas. La seule croyance catholique, qu'elle eût conservée entière — encore la nuançait-elle de couleurs orientales, — était cet admirable espoir de la vie immortelle. Les êtres chers qui avaient été le cœur de son cœur, Georges, Thérèse, Mme Allier, elle ne les imaginait pas morts.

On était en 93. Elle reçut au mois de mai deux lettres : une de Louis, qui lui annonçait sa première communion, lui racontait par le menu les événements de cette mémorable journée et les cadeaux divers dont on l'avait gratifié. Elle demeurait songeuse, revoyait en elle-même une chaude matinée de parfums et de cierges, une jeune fille en blanc... Un éclair lui traversa la mémoire, cette sensation qu'elle avait alors de se dédoubler, de se regarder agir... Oui, à coup sûr, cette Aïcha-là, c'était une autre! Elle décacheta machinalement la seconde lettre. Elle était de Tardier, annonçait une double bonne nouvelle. Il venait d'être nommé lieutenant-colonel, il allait se remarier bientôt.

Un des derniers liens qui l'unissaient aux heures disparues se détachait encore. Et les heures nouvelles la poussaient en avant, l'éloignaient de ses propres souvenirs. Ce petit Louis, elle l'avait vu naître..., comme il avait grandi vite! Maintenant, il faisait à son tour sa première communion; bientôt il se marierait, — comme son père, La vie marche! Aïcha se sentait emportée lentement, irrésistiblement. Derrière elle s'effaçait peu à peu le passé. Elle n'avait plus reçu de lettres de l'oncle Emile ni de ses cousines. Parfois, à certains jours où sa rêverie remontait mélancoliquement en arrière, elle embrassait d'un coup d'œil d'ensemble son existence. Dès l'origine, elle s'en rendait compte à présent, une occulte et toute-puissante fatalité avait régi sa pensée et ses actes. Si elle avait rencontré sur sa route le bon toubib, si elle avait fait à la pension de Crawel la connaissance de Thérèse, si elle avait épousé Georges au lieu de Mobrouck, si successivement Thérèse, Georges, sa mère étaient partis en avant, c'est qu'ainsi l'avait ordonné le Destin, forme obscure mais tangible de la volonté de Dieu. Pourtant sa vie aurait-elle été plus heureuse en épousant Mobrouck? Qui sait si elle ne s'était pas trompée de chemin! Mais bien vite elle rejetait cette idée impie. Non, c'était ainsi, cela devait être ainsi. Et gravement, religieusement, presque avec un soupir, elle répétait le mot qu'à certains tournants de vie elle avait prononcé souvent : *Mecktoub!*

La résignation, quand elle n'est pas le sceau des natures faibles, est une grande force, elle est un des ressorts de l'âme arabe. Souvent depuis son retour, Aïcha avait entendu parler de Mobrouck. Il écrivait souvent au bach-agha. Elle avait su ainsi qu'il vivait dans la province de Constantine, qu'il était marié, heureux, capitaine-commandant d'une smalah, chevalier de la Légion d'honneur, caïd honoraire. Elle avait évoqué le bordj où dans quelques chambres closes vivait celle qu'elle aurait pu être, sa servitude heureuse, sous le haïk. Elle n'avait eu aucun regret, elle n'était pas faite pour cette existence-là ! Le lendemain du jour où elle avait reçu les lettres de son beau-frère et de son neveu elle descendit tard. Les matinées passaient sans qu'elle sût comment. Elle ne sortait pas de sa chambre, traînait d'un meuble à l'autre, à ranger, à s'étendre. Ce jour-là, un lundi de mars, elle s'était remise à son piano, abandonné depuis longtemps. Elle avait dû rendre à Mme Luret sa partition de *Lakmé* sans avoir eu le courage d'en déchiffrer plus de dix pages. Machinalement, comme une pensionnaire qui s'exerce, elle avait joué, des doigts seulement, une sonate de Mozart. Il était plus de midi. Elle se hâta. Dans la salle à manger, personne. Sur la table fumait du couscous aux artichauts sauvages, l'unique plat du déjeuner (le plat français avait

été rapidement supprimé, sur les remarques de Si-Salem).

Le bach-agha était d'une exactitude ponctuelle. Aïcha s'étonna. Au bout d'une minute, elle se levait inquiète. Peut-être s'était-il endormi dans sa chambre ? Il ne fermait plus l'œil de la nuit, et le jour, il était pris parfois de courts sommeils. Elle courut, en proie à une angoisse instinctive et soudaine. Allongé sur son lit de coussins, le vieillard dormait en effet, face au mur. Elle l'appela, elle le secoua. Il ne s'éveillerait jamais plus. Il était mort.

Aux cris aigus d'Aïcha, des serviteurs, des femmes accouraient; la maison fut pleine de gémissements et de sanglots. Le bruit funèbre se propagea vite. La rue s'emplit d'une foule arabe. Tenanciers, débiteurs, clients, de toutes les maisons de Chtett, ils arrivaient, dans leurs burnous blancs ou leurs haillons, stationnaient devant la porte, célébrant à voix basse les actions diverses et la gloire du mort. Tandis que, accablée d'une grande douleur, Aïcha dans sa chambre, retrouvait des larmes et sanglotait amèrement sur cette perte à laquelle elle s'attendait pourtant, mais qui, venant après tant d'autres, plus cruelle, les ravivait toutes — en bas, on habillait, on coiffait, on chaussait le cadavre. Lorsque, drapée dans ses haïcks de soie et son burnous cramoisi et doré, bottée de rouge et couverte de ses décorations, on eut étendu sur un lit la dépouille de Si-Salem ben Brahim, bach-agha honoraire des Larbaas, grand-officier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, commandeur du Nicham et du Medjidié, chevalier d'Isabelle la Catholique et de Saint-Maurice et Saint-Lazare, la ville entière défila. Tout le jour, un flot de curieux : Français qui regardaient avec indifférence, Arabes qui baisaient le bas du bournous, traversa la maison, emplit la cour.

Prostrée sur son lit, Aïcha, en entendant le murmure des voix et ce piétinement, avait l'impression d'une profanation, il lui semblait qu'on déchirait, qu'on jetait au vent ce qu'elle avait de plus



L'AVOCAT S'APPROCHA DE LA FENÊTRE (P. 89)

cher, les cendres de sa vie entière et l'intimité de ses souvenirs. Et quand le cercueil fut parti, pendant qu'au son de tambours voilés de crêpe et des marches assourdies on emportait Si-Salem avec pompe vers la dernière demeure terrestre,

alors Aïcha voulut mourir à son tour, tant la maison et son cœur demeuraient vides, tant le passé, le présent, l'avenir, s'allongeaient, désespérés et mornes, pareils à ces champs où les siens reposaient, champs pleins d'une moisson de tombes, désert à la surface. Elle vécut. Des semaines, des mois, des années.

Au début, les visites que toutes les personnes notables de la garnison lui firent, les attentions que ses amies, Mme Luret en tête, s'empressèrent de lui marquer, la nécessité de rendre à chacun la marque de sympathie qu'elle en avait reçue, la nécessité, surtout, de s'occuper de ses affaires, lui redonnèrent un peu de cette activité qu'elle était en train de perdre. Elle réendossa les costumes de jadis, les longs voiles de crêpe depuis quatre ans repliés. Elle dut s'agiter, sortir de la maison et d'elle-même. La vivacité de son chagrin s'en atténua d'autant. Elle eut, pendant longtemps, à poursuivre le recouvrement des créances de son père. Il fallait aller voir les gens, les harceler. La mort du bach-agha l'avait faite riche. Moins cependant qu'on aurait pu le supposer. Car, en dehors d'une cinquantaine de mille francs en argent, trouvés dans une cachette de la maison, et de nombreux immeubles, mais dont la gérance réclamait une énergie et une âpreté dont Si-Salem seul était capable, le plus clair de sa fortune était dans un vaste et secret roulement de prêts et d'usure.

Impossible de remettre la main sur la plupart des débiteurs. Ils niaient, se dérobaient, menaçaient.

Aïcha ne se tint pas pour battue. L'avarice parternelle renaissait dans la fille. Désormais son existence eut un but, caché mais ardemment, patiemment poursuivi. L'argent qu'elle avait si longtemps dédaigné lui devint cher, non qu'elle restreignît ses dépenses et l'aimât en soi, comme une chose virtuelle. Mais elle ne pouvait souffrir que ses intérêts fussent lésés, qu'on lui fît tort d'un sou. Elle écrivait sans cesse aux banquiers, se mettait assez fréquemment en route elle-même, afin de relancer quelque récalcitrant.

On ne l'eût pas reconnue. Une fois en règle, par un échange espacé de visites, avec toutes les femmes de fonctionnaires et d'officiers, elle ne se soucia plus de les revoir. Elle vivait chez elle, n'en sortait que pour affaires. Ses robes françaises étaient usées, elle n'en commanda pas d'autres. A son jour même, où presque personne ne venait plus, — petit à petit la société se renouvelait; mutations, nominations amenaient un monde inconnu, dispersaient l'ancien, — elle demeurait vêtue à l'arabe; plus de petit goûter préparé; bientôt même elle ferma le salon; on ne le rouvrait que lorsqu'une visite inattendue se présentait; elle abandonna la salle à manger; elle vivait à présent dans les trois pièces où elle avait trouvé Si-Salem à son retour. Peu à peu la vaisselle et la verrerie réintégrèrent les armoires. Elle mangeait peu, — du couscous, des ragoûts, des dattes. En revanche, toute la journée elle buvait de minuscules petites tasses de café, à demi pleines de marc, et d'un arome exquis. Elle avait gardé sa chambre. Mais le piano s'était rendormi sous la housse. Jamais plus elle n'en joua, depuis ce matin où la sonate de Mozart s'était égrenée, note à note, au-dessus de l'agonie de son père.

Elle était devenue énorme. Dans la rue, on se montrait avec curiosité cette femme au visage découvert, pantalons bouffants, corsage en forme de caraco, tête couverte d'un voile de soie. Elle portait toujours cependant ses anciens bijoux : une broche de diamants, ses bagues et une petite montre suspendue à un nœud de perles. Les indigènes lui savaient gré de son retour aux mœurs héréditaires. La reprise du costume national, l'autorité de son nom et sa richesse, dont beaucoup dépendaient, lui assuraient un prestige croissant. Tous la saluaient avec respect, d'autres se précipitaient pour baiser le bas de

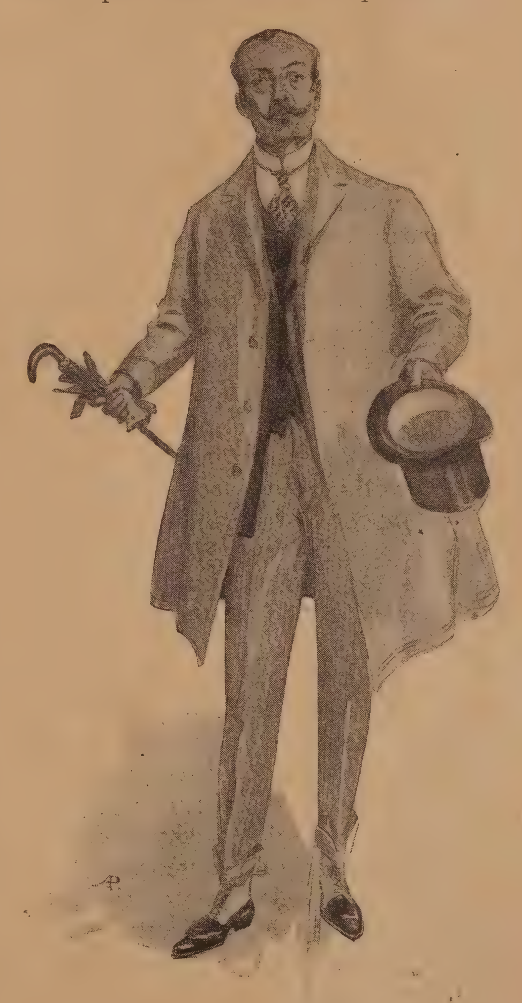
son voile ou sa main, comme ils faisaient à Si-Salem.

Elle leur répondait d'un mot bref, souvent elle s'attardait les jours de marché, causant avec les Arabes venus de loin. Elle repensait maintenant dans sa langue originelle. Elle était forcée de chercher ses mots, lorsqu'elle avait à prononcer une phrase française. Elle se fit ainsi des amis, surtout parmi les Ouled-Chaïb. Certains se souvenaient de l'avoir vue jeune, lorsqu'elle n'était pas plus grande que ça. Ils désignaient, de leur main à plat, la hauteur d'un sac de blé. Ils en attestaient le Seigneur. Ils donnaient des détails : elle avait une calotte de cuir rouge sur ses cheveux crépus, elle était vêtue d'une cotonnade verte.

Ces jours-là, elle rentrait songeuse. Elle s'asseyait dans la cour intérieure, à la place même où, enfant, elle s'asseyait autrefois. Sur la terrasse voisine séchaient des piments et des tomates. Des métiers étaient tendus et de leur geste rythmique, les femmes se jetaient, d'un bout à l'autre de la trame, la pelote et l'aiguille. Elles étaient jeunes et venaient de la montagne. Mais Aïcha ne regardait pas, à chaque mouvement, le jeu souple de leur corps ni le balancement de leurs hautes coiffures hiératiques. Elle contemplait le carré de ciel visible entre les murs, l'azur où la chaleur vibrait, bleue, dans l'air ardent.

Elle écoutait leurs chants interminables, elle se laissait bercer à la lente, à la plaintive mélopée. Alors, elle revoyait, au delà des yeux de chair, son enfance sauvage à travers les plaines désertes du sud. Elle était emportée par quelque dos cahotant d'âne ou de chameau. Elle respirait la fraîcheur des départs dans l'aube, les soirs emplis du scintillement du ciel nocturne, entre le pan relevé de la tente.

D'autres jours, elle ne quittait pas le jardin. Elle se laissait vivre d'une vie animale. Elle redevenait l'Aïcha de son adolescence, la petite fille émerveillée, devant les bouquets de palmiers, élançant leurs fusées obliques ou verticales, la luisante verdure des grenadiers et des abricotiers, les frissons de l'herbe tendre. Elle se penchait au bord du puits, scrutait avec une terreur émue l'humidité mystérieuse, tentait de percer, à longs regards, le secret du silence et de la nuit. Elle se sentait alors plus près de ce sol, auquel elle tenait par mille obscures et invisibles racines.



PERMETTEZ-MOI DE ME PRÉSENTER : LE MARQUIS DE VOGELET (P. 91).

Lorsque le soleil n'était pas trop brû-

lant, au printemps, à l'automne, elle s'établissait souvent sur la plus haute terrasse de la maison. Elle découvrait de là l'oasis entière, les deux villes étagées sur la pente du coteau : l'une blanche et rose, avec les rectangles neufs du quartier militaire; l'autre, le Chtett couleur de terre, sèche et dorée; la ceinture des jardins élargissait une zone de verdure fraîche où trente mille palmiers, d'un vert plus gris, balançaient leurs palmes; des fils d'eau courante çà et là luisaient, et l'on voyait au nord les chaînes rousses et mouvementées des dernières montagnes, au sud, le déroulement infini d'une plaine de cailloux et de sable, seuil monotone du désert, violâtre à l'horizon. Nul bruit dans l'ardente sécheresse du jour, que le murmure de l'école arabe voisine. Unies en un seul chant nasillard, les voix des moutchatchous montaient, ânonnant les versets sacrés. Elle écoutait, immobile. Et baignée de lumière, fondue dans l'immuable paysage, il lui semblait que ces voix s'élevaient d'elle-même, venaient du fond lointain de sa jeunesse.

Elle aimait aussi les longues heures passées au cimetière qui s'étend derrière le Chtett, entouré de cactus et hérissé de pierres plates. Elle y allait à certaines époques, emportait dans un pan d'étoffe les gâteaux de deuil et de commémoration.

Elle restait toute l'après-midi assise au bord de la tombe de son père. Sa vie passée était enfermée, là. D'autres femmes, par bandes, semaient le champ funèbre de leurs groupes blancs. Elles mangeaient avec gravité une partie des gâteaux au miel, sur la flûte, psalmodiaient aigrement leurs regrets, en gutturales litanies. L'humble, la profonde mélancolie de ce chant la pénétrait d'un étrange apaisement.

Aïcha la Française était morte, elle dormait son sommeil confus dans d'autres tombes, creusées dans d'autres champs. Une autre Aïcha maintenant vivait, conforme à la petite moricaude de jadis, selon l'inflexible développement de la race. Elle s'était lentement épanouie, différente, sous le soleil différent des milieux. Elle avait obéi à l'inéluctable loi, elle achevait de remplir son destin, pareille à ses voisines des groupes funéraires, qui causaient et mangeaient doucement, au bord des tombes où les morts sommeillent, le visage tourné vers le soleil levant, du côté de la résurrection future.

Une source jaillit de la terre. A travers l'entassement des rocs, à travers l'herbe et les joncs, les cailloux et le sable, elle s'enfle, sinue, s'étale. Elle orne la montagne et vivifie la plaine; elle roule dans son eau du soleil et de la brume. Des cieux divers s'y mirent. Elle est le pays même qui se déroule, âme chantante et fraîche du sol natal.

Soudain, source, ruisseau, rivière, l'eau qu'on voyait a disparu. On la cherche en vain dans ce filet qui va diminuant ; on se penche, pour surprendre son murmure lointain, au-dessus du gouffre où dans un tourbillon d'écume elle s'est abîmée. Plus rien. Le pays a changé. C'est un autre aspect, une autre terre, un autre ciel.

Mais tout à coup, à quelques kilomètres ou à quelques lieues, l'eau qu'on croyait perdue de nouveau surgit. Et la voici qui s'enfle, sinue, s'étale...

Ame invisible, eau souterraine.

LES DEUX PARTIES

Me Flaumont-Bussières venait de rentrer du Palais. C'était un grand vieillard au teint rouge et aux cheveux blancs, le sourire vif et spirituel, les yeux clairs, des yeux d'une pénétration et d'une sagacité redoutables, de ces yeux qui déjouent toute ruse, déconcertent tout mensonge. Il chauffait ses mains fines et nerveuses, en les étendant vers les braises, devant la haute cheminée de bois sculpté. Le crépuscule assombrissait les angles du cabinet de travail. Cette demi-obscurité lui était agréable. Après sa journée employée à plaider, avant les consultations qu'il accordait de cinq à sept, Me Flaumont-Bussières aimait, en ce repos d'un quart d'heure, à se reprendre, à se ressaisir.

Tandis qu'à travers les vitres brouillées de son coupé courait la vision rapide des réverbères qui s'allument et du va-et-vient de la foule, il se laissait d'ordinaire bercer par une somnolence, dont le réveillait seule l'entrée piaffante des chevaux, en un roulement sourd de roues, sous la porte cochère de son hôtel. Puis, montant d'un pas calme le large escalier, il retrouvait le même sentiment de lassitude apaisée qui suit les heures bien remplies, toujours pareilles, et cependant différentes. Dans son cabinet de travail seulement, il goûtait le plaisir profond du chez soi retrouvé, l'atmosphère enveloppante et douce de l'habitude. Tout ce qui lie un homme au passé, tout ce qui tisse, fil à fil, la trame du présent, il le retrouvait là.

Trente ans de labeur et de gloire, toute une noble vie de talent, de probité, enaient en cette pièce sévère, assourdie de tapis de Perse et de teintures couleur de rouille. Le portrait de son grand-père, le fameux légiste, un des plus dévoués collaborateurs de Napoléon dans l'édification du Code civil, le portrait de son père, illustre avocat d'assises, faisaient face à deux visages d'enfants — un homme et une femme aujourd'hui, son fils, sa fille. Il se sentait, entre ces morts et ces êtres pleins de vie, l'intermédiaire mystérieux, le chaînon vivant de la race. Un autre portrait, seul sur un chevalet, et symbole touchant, environné comme un autel de fleurs toujours fraîches, rappelait au vieillard l'image de sa femme, compagne adorée, perdue depuis vingt ans, dont il gardait la mémoire comme un culte. Il éleva sa pensée vers elle; il lui faisait toujours place en son recueillement, à cette heure-là. Il songea à sa fille mariée, heureuse au loin dans un château d'Anjou, à son fils, avocat comme lui. M. Flaumont-Bussières sourit, Jacques lui succéderait bientôt. On pouvait être tranquille, le nom ne péricliterait pas.

Il jugeait, depuis deux ou trois ans, son œuvre accomplie. L'heure de la retraite était venue. Déjà, il refusait la plupart des causes, ne donnait plus que des conseils.

Le domestique, cependant, apportait les lampes; celle qu'il plaça sur le bureau éclaira un paquet de cartes et de lettres : le rappel à la réalité coutumière, aux obligations professionnelles.

— Ne fermez pas les rideaux, Henri.

L'avocat s'approcha de la fenêtre, contempla le ciel encore clair, la cime des maisons noires se découpant sur une brume

violette qui fonçait à vue d'œil. Les rues, sillonnées par les flammes du gaz de tremblants cordons de lumière, étaient déjà plongées dans les ténèbres. L'obscurité peu à peu montait, éteignant, par delà la Seine glauque, le décor confus des jardins et des toits. Un long moment, Me Flaumont-Bussières contempla la cité fourmillante, à cette heure où, le labeur fini, des milliers et des milliers d'individus, croisant en tous sens, dans le dédale des rues, l'infini réseau de leurs intérêts complexes, regagnent leurs demeures ou s'éparpillent dans les cafés. Que d'existences en proie à de dévorants soucis, lucre, ambition, plaisir, ou simplement la dure, l'âpre lutte pour le pain quotidien! Que de pensées en mouvement, d'espoirs, d'amertumes, de convoitises!

Il se mit à rêver à ceux qui, s'orientant vers cette pièce même depuis tant d'années, étaient venus se confier à lui, invoquer son aide. Combien avaient passé dans le sallon d'attente, combien, dans le grand cabinet de travail silencieux, étaient entrés, et, penchés vers lui, avaient, comme au confessional, révélé à ce maître, à ce protecteur du moment, les déboires de leur carrière ou l'effondrement de leur vie. Les meurtres de l'âme, les spoliations injustes, les tyrannies déguisées, les martyres inconnus, plaies secrètes des vies que l'on aurait crues les plus brillantes et les plus heureuses, il les avait vus, entendus, touchés. Avec des mots amers et des sanglots, des balbutiements fébriles, des élans saccadés, par centaines, hommes et femmes étaient venus dénouer devant lui les différents masques de l'avarice, de la douleur, de la jalousie, de la haine. Tous, que leur cause en soi fût juste ou non, apportaient à l'exposer la même conviction, la même ardeur de sincérité. Que d'habileté, que de flair, quelle froide et fine intuition il lui avait fallu pour pénétrer les fourberies, démêler la vérité dans ces mensonges proférés avec force, d'un ton persuasif. Constamment il avait dû se mettre en garde contre l'exaltation des uns, venir en aide à l'honnête gaucherie des autres, faire jaillir, du fatras des paroles inutiles, le trait essentiel et frappant de la cause.

Il contemplait toujours la ville, creuset d'énergies qui se combattaient, s'annihilaient, se détruisaient sans cesse, bouillonnement de passions et d'intérêts irréductibles. Il songeait à quel point le bien, le mal, la vertu, le vice étaient choses relatives, dépendant de la circonstance, du milieu, des accidents. Certes, la connaissance qu'il avait des hommes lui laissait peu d'illusions sur leur compte. Il les savait orgueilleux jusqu'à la folie, crédules jusqu'à la stupidité, entêtés jusqu'à l'aveuglement. Il les savait cupides, envieux, lâches. Sa foi au bien pourtant restait inébranlable. Il avait vu de rares, bien rares exemples de dévouement, d'humbles et admirables sacrifices, des tendresses qui avaient su triompher au milieu des pires épreuves, et cela lui suffisait pour croire à la noblesse de la vie et à la grandeur du devoir. Sa philosophie en était plus indulgente, voilà tout.

Cependant, entre ces passants qu'il évoquait, ombres vagues dans le noir des rues, aujourd'hui, comme hier, comme chaque soir, un, deux, trois, plusieurs venaient de sonner à sa porte. Il avait entendu la lointaine vibration du timbre. D'autres allaient sonner encore. Il se devait à ses visiteurs comme un médecin à ses malades. Il s'y devait d'autant plus que c'étaient les derniers et que dans quelques semaines — son parti était pris — il dirait adieu à ce barreau dont il était un des maîtres et, bon propriétaire paisible, il s'en irait vivre dans un château voisin de celui de sa fille, en Anjou, soucieux uniquement de ses livres, de la serre et du fruitier.

Il s'arracha, d'un effort, au bien-être de la pièce, traversa une bibliothèque où de vieilles reliures fauves montraient leurs ors ternis, tourna brusquement le loquet

de la porte du salon et parut sur le seuil, galvanisant par sa brusque apparition la torpeur immobile où se figeaient les clients, dans une fascination d'attente qui les hypnotisait, faces mortes, yeux fixes, pareils à des personnages de cire.

L'un d'eux, petit homme grisonnant et voûté, qui se tenait ramassé en une position incommode, vis-à-vis de la porte, bien décidé à s'élancer sans que personne eût le temps de lui prendre son tour, se leva très vite. Me Flaumont-Bussières s'effaça pour le laisser passer. La démarche trottinante, épaules basses et nuque penchée de l'inconnu, sa mise d'une élégance fatiguée, son pantalon trop court, son pardessus trop clair, les traits fins et tirés qu'il montra en se retournant, ses yeux surtout dont le regard était indécis et voilé produisirent sur l'avocat une impression défavorable. Avec ce diagnostic sûr qui lui faisait deviner au visage les professions des gens, il estima avoir affaire à quelque spéculateur malheureux, de naissance et d'éducation distinguées.

Il désigna d'un geste un fauteuil en pleine lumière, sous la lampe. Et tout aussitôt, tandis que lui même, pour observer mieux, reculait par habitude son siège et renversait la tête dans l'ombre, le petit homme se mettait à parler, avec une volubilité fiévreuse :

— Permettez-moi de me présenter : le marquis de Vogelet, propriétaire des grandes usines de la Rochegay. Ma femme, monsieur, pour des raisons d'intérêt... d'intérêt uniquement... demande contre moi une séparation de corps et de biens. Et moi, monsieur, je m'y oppose, de toutes mes forces. Je ne puis admettre que le rêve de ma vie, le labeur de quinze années s'écroule au caprice d'une femme qui ne veut ni me comprendre ni me soutenir, qui me refuse l'aide matérielle, le concours d'argent qu'elle me doit, oui, monsieur, qu'elle me doit! Car, sans enfants, que prétend-elle faire de ces trente mille francs? trente mille francs de rente



IL SAVOURA LE REPOS PROCHAIN, PRÈS DE SA FILLE, DANS UNE MAISON CALME, AVEC UN GRAND JARDIN, SES LIVRES ET DES FLEURS (P. 95).

à trois pour cent, que j'ai eu la naïveté de lui reconnaître en me mariant!

Me Flaumont-Bussières l'arrêta.

— Avant d'aller plus loin, monsieur, je vous préviens que je ne puis me charger de votre cause. Car vraisemblablement, lorsqu'elle sera appelée devant le tribunal, je n'exercerai plus. Mon âge, mes fatigues m'imposent un repos rendu chaque jour plus nécessaire.

— Ah! mon Dieu! fit le petit homme saisi, quel malheur! J'avais tant d'espoir en vous! L'autorité de votre talent, cette probité qui fait de vous le défenseur et la sauvegarde des malheureux...

Me Flaumont-Bussières eut un geste évasif et poli. Mais le marquis insistait pour qu'il consentît du moins à l'écouter. Sa cause était si claire, si juste! Il ne lui refuserait pas l'aumône d'un conseil.

C'était ce million, ce malheureux million !.. Derrière quelles raisons sa femme pouvait-elle se retrancher ? L'argent était à lui, d'abord. Ses yeux luisaient, ses doigts agrippaient le vide... Et l'impression fâcheuse du début persistait, s'aggravait. Son air de cupidité faisait paraître louches les explications embrouillées qu'il donnait sur un ton de fausse assurance, démenti par ses regard inquiet ; Il en revenait toujours au fameux million. Par moments, comme si le fil de ses idées lui échappait, il bégayait.

— Je voudrais mettre de l'ordre dans mon récit. Mes pensées affluent. Je ne sais par où commencer. Monsieur, ma situation est des plus cruelles. Il y a dix-sept ans que j'ai épousé Mlle de Tillemas, à laquelle j'ai reconnu, comme je vous l'ai dit, un million de dot. Elle ne m'apportait aucune fortune. Pourquoi lui en aurais-je demandé ? J'étais riche pour deux. Puis l'argent ne fait pas le bonheur, j'en sais quelque chose ! Voici l'affaire, en deux mots :

« Les terres que je possède sont extrêmement riches en minerais de fer, recouvrent d'immenses gisements. D'ailleurs, la réputation des usines de la Rocheguay est faite. Je passe donc sur la période de création : plans, sondages, bâtisses, achat des machines, forage des puits... Dès les premiers temps, ma femme, en qui j'eusse dû trouver assistance et dévouement, ne m'a témoigné qu'hostilité, mépris. Je dérogeais, insinuait-elle, ou bien j'étais un rêveur, un fou... Aujourd'hui, je suis parvenu à édifier deux établissements modèles, avec groupement ouvrier dans les meilleures conditions de salubrité et de confort, école pour les enfants, maison d'asile pour les vieillards. Tous mes gains ont passé à l'amélioration, au développement des usines. Le pays entier se transforme, progresse. Un coin de terre française, grâce à moi, portera des moissons d'énergie, grâce à moi, je me vante... Le dévouement d'un ingénieur américain, M. Steers, qui me prête l'appui de son expérience, m'a été infiniment précieux. Encore un effort, nous touchons au but. Mes usines, pour marcher et prospérer, ne demandent plus qu'un léger sacrifice, mais une exploitation comme celle-là dévore, vous le concevez sans peine, beaucoup d'argent. Mes revenus fonciers sont absorbés et au delà. J'ai hypothéqué des domaines. J'ai vendu des forêts. Impossible d'aliéner les terres qui me restent, et qui sont dans ma famille depuis deux siècles !

« Où trouver de l'argent ? Ma femme en a, le million que je lui ai reconnu, donné, en me mariant. Elle peut, elle doit m'en céder la moitié, le quart ! Et loin d'y consentir, elle demande à se séparer de moi ! Elle veut mettre sa fortune à l'abri de ce qu'elle appelle mes imprudences, mon désordre. Elle se retranche derrière des griefs imaginaires. Quelle injustice, monsieur, et combien j'en ai souffert ! Non seulement dans mon orgueil, mais encore dans ma tendresse. Une femme qui invente, qui ment ! Quand je pense que ce million, ce stupide million donnerait l'essor à mon entreprise, alimenterait de nouveaux débouchés, me permettrait l'essai de machines perfectionnées ! Ce serait la vie pour cette contrée que j'ai métamorphosée déjà ! Et tout se brise contre un incurable aveuglement, un égoïsme rapace. Alors le désespoir me prend, monsieur. Trahi par celle qui devait être mon inspiration, le refuge des heures de lassitude et de découragement ! »

Il dit les reproches constants, les récriminations amères, et son travail à lui, ses efforts toujours couronnés de succès, son espoir fervent du triomphe prochain. Me Flaumont-Bussières l'interrogeait, scrutant le visage las, les yeux voilés et tristes. M. de Vogelet se tenait disgracieusement assis, les jambes écartées. Son pantalon trop court remontait sur les bottines. Au bout de toutes les questions posées par l'avocat, l'idée fixe, le million, revenait comme une obsession, avec le

même petit éclair au coin des yeux, le mouvement machinal des doigts agrippant le vide.

« Un homme faible, certainement, se disait le vieux praticien, un homme entêté, à visées étendues, à pratique courte. Un de ces spéculateurs que l'ambition et la vanité conduisent à leur ruine. Non contents de se perdre eux-mêmes, ils n'hésitent pas à entraîner les autres dans leur perte... » Un rien, cependant, retenait son jugement, adoucissait la sévérité de ses doutes : l'air de bonté, de candeur du petit homme, quelque chose d'indéfinissable qui s'exhalait de la pauvre figure au sang pâle et semblait dire : « Ne jugez pas sur l'apparence ! »

— Mon Dieu, monsieur, dit enfin Me Flaumont-Bussières, je regrette de ne vous point donner une réponse meilleure. Mais eussé-je été en mesure (et je ne le suis pas) de prendre en mains vos intérêts, il m'eût fallu d'abord examiner l'affaire, vous connaître davantage. Par règle... et certainement vous ne m'en blâmerez pas... j'ai coutume d'entrer dans le détail, de prendre une idée nette des circontances, des raisons qui élucident une cause. La vôtre, à mon avis du moins, aurait besoin de plus d'un éclaircissement encore.

Le marquis de Vogelet eut un geste désespéré :

— Ah! monsieur, vous vous défiez de moi, je le devine! Vous vous dites : « Il n'est pas naturel qu'une femme à qui son mari a tout apporté, fortune, situation, se dérobe au devoir de l'aider, de le secourir avec un argent qu'elle tient de lui! » Vous pensez qu'il y a une raison que je vous cache? Que cette séparation, ma femme la réclame pour un motif qui ne me fait pas honneur?... C'est faux, je vous l'atteste!

Me Flaumont-Bussières se leva. Il connaissait ces dénégations qui vont au-devant du reproche, cette précipitation à se disculper par quoi les maladroits se livrent. Inconsidéré, prodigue, M. de Vogelet pouvait être en outre mauvais mari, un de ces hommes qu'une passion coupable, sur le tard, détourne de leur foyer, entraîne aux pires dérèglements. Qui prouvait que le million — son million! — auquel il revenait sans cesse, fût réellement destiné à l'emploi qu'il désignait ? Et dans le doute, à chaque minute croissant, que suscitait en lui la bizarrerie du marquis, son visage ingrat, ses habits usés, il suspectait la sincérité de cette voix fébrile, aux bégayements subits, aux intonations forcées.

Lentement, avec une courtoise mais inflexible douceur, il acculait M. de Vogelet à la porte et tournait le loquet. Le petit homme, protestant encore de son bon droit et balbutiant de vagues actions de grâce, était forcé de prendre congé :

— Je reviendrai, monsieur, murmurait-il d'un ton suppliant. Vous m'écouterez, vous me conseillerez.

La porte se referma. Me Flaumont-Bussières eut un léger haussement d'épaules ; puis traversant de nouveau la bibliothèque il réapparut au seuil du salon d'attente, guetté du regard par tous les clients immobiles. Et ce fut l'ordinaire défilé : plaintes et griefs, le besoin de se défendre et le désir de se venger ; l'envie à la base de tout ; l'intérêt inséparable de chaque sentiment humain ; l'orgueil blessé qui ne pardonne pas, et l'impossibilité aux caractèrees de se fondre, aux esprits de se comprendre, aux cœurs de s'aimer. Des protestations de tendresse qui ressemblaient à du miel rance, des aveux brusques de haine pareils à du fiel qui crève ; et l'entêtement des gens, leur incroyable ténacité, incrédules aux bons conseils, sourds aux raisonnements, disant d'un ton piqué : « Alors, monsieur, vous croyez ?... » et un instant après revenant à la charge. Que de mésintelligences dues à l'intelligence ! Jamais la pauvreté des âmes, remuées jusqu'à la lie par un égoïsme vaniteux ou colère, ne lui était apparue aussi lamentable. Il

venait de congédier un colonel en retraite, qui plaidait contre les parents de sa femme, — le vieux guerrier martelait les mots avec une voix de cuivre, — puis une plaideuse acharnée qui voulait déshériter ses enfants et ses petits-enfants au profit d'une Association maternelle pour l'allaitement des sourds-muets. Il ne restait plus au salon qu'une grande femme d'allure aristocratique. M. Flaumont-Bussières l'introduisit :

— Monsieur, dit-elle d'un air décidé, je suis la marquise de Vogelet.

Il réprima un court étonnement, avança le fauteuil. Elle s'assit avec un froissement soyeux. Elle se tenait droite, cambrant l'harmonieux dessin de son corps serré dans une jaquette d'astrakan, une robe de satin noir. Elle avait de très beaux yeux, qui regardaient en face, d'un regard ferme, un peu dur. Les cheveux étaient d'or fauve, d'or teint, sous une capote de velours turquoise pailletée d'acier. Son menton allongé, des pommettes saillantes accusaient l'énergie ; son sourire découvrait d'admirables dents, de ces dents dont la beauté doit moins à la nature qu'aux soins continus du dentiste ; de même, l'éclat de son teint empruntait un peu de son charme à un discret, léger, mais très soupçonnable maquillage. Elle paraissait avoir trente-huit ans.

— Monsieur, dit-elle, c'est notre voisin de campagne M. le sénateur Malus, qui m'a conseillé de m'adresser à vous dans le malheur injuste qui me frappe...

Me Flaumont-Bussières l'arrêta du même geste évasif et poli, et, comme il avait fait pour M. de Vogelet, se récusa d'avance. Mais elle insistait avec un ton de loyauté douloureuse :

— Ecoutez-moi d'abord, monsieur, et vous me direz ensuite si ma cause n'est pas de celles qui réclament l'aide de votre immense talent, la protection de votre noble cœur. Mon mari, monsieur, m'a ruinée... Je lui ai apporté un million en me mariant.

— Un million ? répéta Me Flaumont-Bussières... Un million que vous lui avez apporté en vous mariant... Il n'avait aucune fortune ?

— Des terres, monsieur, des terres sans grande valeur ! Et voilà justement où apparaît la folie de cet homme. Il prétend exploiter les minerais de fer que certaines d'entre elles contiennent, à ce qu'il prétend. Je dois vous dire que M. de Vogelet est un ignorant : aucune suite d'idées, aucun sens pratique, pas même les qualités d'un comptable médiocre. Dans cette entreprise hasardeuse, toute notre fortune s'est engloutie... la majeure partie de notre fortune, du moins ! Nous n'avons pas d'enfants, monsieur, mais nous sommes d'âge à en avoir. Longtemps, devant cet espoir si doux, si légitime, je me suis résignée, malgré moi. Les usines de la Rocheguay dévorent non seulement les revenus de nos biens, mais des champs entiers, des prairies, des bois ! — deux domaines qu'il a fallu vendre. Aujourd'hui, monsieur, où je n'ai plus en perspective qu'une vieillesse solitaire, où j'entrevois la ruine finale, je me dois à moi-même, je dois au véritable intérêt de mon mari de demander contre lui une séparation de corps et de biens. Ainsi, du moins, je sauverai mon patrimoine ; j'arracherai au gouffre quelques débris. M. de Vogelet, un jour, m'en sera reconnaissant, Car il me reviendra, j'en suis sûre. Ah ! monsieur, rien de tout cela ne serait arrivé, sans la misérable créature qui le mène... Je ne sais quel aventurier d'Amérique, un M. Steers... a pris sur lui un ascendant incroyable. Et le malheur !... le grand malheur (sa voix trembla)... est que M. Steers a une femme, une très jolie femme. Tous deux s'entendent pour abuser de la faiblesse de mon mari. Et l'on voudrait que l'argent qui me reste, ma fortune à moi, passât encore à ces spéculations insensées, pour ne pas dire à des caprices inavouables ! A la fin je me révolte. Vous me comprendrez, monsieur !

Me Flaumont-Bussières, en silence, la considérait. Evidemment, des deux parties, l'une mentait. Il confronta dans son souvenir l'air malheureux et gauche, les protestations du petit homme, avec tout ce qui, dans le ton, le regard, l'attitude de la femme séduisait, persuadait. M. de Vogelet devait mentir.

Il adressa à la marquise quelques questions et, sous le déluge de griefs qu'elle fit pleuvoir d'un air de défi, le verbe haut, l'œil dur, il sentit ses soupçons se fortifier, grandir.

Quand elle eut tout dit, ses rancunes, ses craintes, ses revendications, il se leva et la reconduisit. Comme son mari, au moment où il entre-bâillait la porte, elle supplia :

— Je reviendrai, monsieur! Vous m'écouterez, vous me conseillerez!

Il s'inclina sans répondre.

Seul, Me Flaumont-Bussières revoyait gesticuler le marquis et la marquise de Vogelet. Maintenant que celle-ci était partie, il ne savait plus bien. Le vrai, le faux, éternel alliage ! Comment les discerner ? Tout n'était que contradiction, divergence de sentiments et d'idées. Et des deux parts, même inconsciente sincérité. Les deux voix discordantes résonnaient, inconciliables, à son oreille.

Se retournant vers la pièce claire et chaude, il eut, à l'aspect des portraits, des vieux meubles, des reliures, un égoïste plaisir à se sentir bien chez soi, dégagé déjà de cette mêlée vorace et furieuse; et d'avance il savoura le repos prochain près de sa fille, dans une maison calme, avec un grand jardin, ses livres, des fleurs, des fruits.

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

Romans et Ouvrages divers

Adam (Paul)	**Visages du Brésil.**
Barclay (Sir Thomas)	**L'Entente cordiale.**
Barthou (Louis)	**Lettres à un jeune Français.**
Basset (Serge)	**Le premier Amour.**
Bernard-Derosne	**Petites princesses.**
Bernard (Tristan)	**Auteurs, acteurs, spectateurs.**
Bertheroy (Jean)	**Le Frisson sacré.**
—	**Entre la conscience et le cœur.**
—	**Vers la Gloire.**
—	**Les Voix du Forum.**
Berton (Pierre)	**Souvenirs de la vie de théâtre.**
Boissière (Albert)	**Un Crime a été commis.**
—	**L'Homme sans figure.**
—	**Z... le tueur à la corde.**
—	**La vie malheureuse de l'heureux Stevenson.**
—	**L'Extravagant Teddy de la Croix Rouge Anglaise.**
—	**Le Neveu de l'Oncle Sam.**
Boulenger (Marcel)	**Le Pavé du Roi.**
—	**Le Marché aux fleurs.**
Bringer (Rodolphe)	**N° 30, série 10.**
Bruno-Ruby	**Madame Cotte.**
Chantepleure (Guy)	**La Passagère.**
Claretie (Jules)	**L'Obsession.**
Clémentel (E.)	**Un Drame économique.**
Conan Doyle (A.)	**La Main brune.**
Corpechot (Lucien)	**Souvenirs de la reine Amélie de Portugal.**
Corthis (André)	**Petites vies dans la tourmente.**
Couvreur (André)	**Une Invasion de macrobes.**
Couvreur et (Michel) Corday	**Le Lynx.**
Dombres (Georges)	**L'Enigme de la rue Cassini.**
Flament (Albert)	**Aux Jardins d'Espagne.**
Flers (Robert de)	**Sur les Chemins de la Guerre.**
Foley (Charles)	**Un roi de Prusse, voleur de géants.**
Franc-Nohain	**Le Journal de Jaboune.**
Galipaux (Félix)	**La Tournée Ludovic.**
Géniaux (Charles)	**Notre petit Gourbi.**
—	**Les Fiancés de 1914.**
Géniaux (Claire et Ch.)	**Le Cyprès.**
Gheusi (P.-B.)	**Les Pirates de l'Opéra.**
—	**L'Opéra romanesque.**
Ginisty (M.) et Quatrelles L'Epine	**Les six derniers mois d'Empire.**
Golsworthy	**Les Déments tragiques.**
Gouvieux (Marc)	**Haut les Ailes.**
—	**Notes d'un Officier observateur en avion.**
Groc (Léon)	**L'Autobus évanoui.**
Ibanez de Ibero	**Une Enquête en Allemagne.**
Jaloux (Edmond)	**L'Eventail de crêpe.**
Keyser (Edouard de)	**A l'Ombre du Carmel.**
Lapauze (Henry)	**Le Roman d'amour de M. Ingres.**
Larisson (Alexandre)	**Bouyssol le Marin.**
Leblanc (Maurice)	**Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur.**
—	**Arsène Lupin contre Herlock Sholmès.**
—	**L'Aiguille creuse.**
—	**813.**
—	**Le Bouchon de Cristal.**
—	**Les Confidences d'Arsène Lupin.**
—	**Le Triangle d'or**
Leblanc (Maurice)	**L'Ile aux trente cercueils.**
—	**La Robe d'écailles roses.**
—	**La Frontière.**
—	**L'Eclat d'obus.**
Leblanc (Maurice) et Francis de Croisset	**Arsène Lupin** (pièce en 4 actes).
Le Goffic (Charles)	**Le Pirate de l'Ile Lern.**
Lemaître (Claude)	**Le Bon Samaritain.**
Lemonnier (Camille)	**La Chanson du Carillon.**
Leroux (Gaston)	**Le Mystère de la Chambre jaune.**
—	**Le Parfum de la dame en noir.**
—	**Le Fantôme de l'Opéra.**
—	**Le Fauteuil hanté.**
—	**L'Epouse du soleil.**
—	**Rouletabille chez le Tsar.**
—	**Le Château Noir** ***(Rouletabille à la guerre).***
—	**Les étranges Noces de Rouletabille.**
—	**Rouletabille chez Krupp.**
—	**Confitou.**
—	**L'Homme qui revient de loin.**
—	**Le Capitaine Hyx.**
—	**La Bataille invisible.**
Leroux (Gaston) et Dreyfus (Camille)	**Alsace** (pièce en 3 actes).
Lesueur (Daniel)	**Une Ame de vingt ans.**
Magog (H.-J.)	**L'Attentat de la rue Royale.**
Mandelstamm (V.)	**L'Empire du Diamant.**
—	**L'Affaire du Grand-Théâtre.**
Marni (Jane)	**L'Une et l'Autre.**
Massenet	**Mes Souvenirs.**
Maurevert (Georges)	**L'Alcool contre la France.**
Montégut (Maurice)	**La Grande Nuit du Pôle.**
Moreau (Emile)	**Le Fils de Mme Sans-Gêne.**
—	**La Nièce de Bonaparte.**
Mortane (Jacques)	**Les Vols émouvants de la guerre.**
Mounet-Sully	**Souvenirs d'un Tragédien.**
Norton (Roy)	**Les Flottes évanouies.**
Nozière	**Les Liaisons dangereuses.**
Oppenheim	**Anna, l'Aventureuse.**
Quiller-Couch	**L'Ile au Poison.**
Rémon et Laurent	**Le Mot qu'il fallait dire.**
Renaud (J.-J.)	**L'Enlizé du Mont Saint-Michel.**
—	**L'Amateur de mystères.**
—	**Le Meurtre de Miss Elliott.**
—	**Une Nuit tragique.**
René-André	**500 façons d'accommoder les œufs**
Richepin (Jean)	**L'Aile.**
Rivière (P.-Louis)	**Poh Dèng.**
Roland (Marcel)	**La Conquête d'Anthar.**
Saint-Saëns	**L'Ecole buissonnière.**
Shiel (M.-P.)	**Le Nuage pourpre.**
Storer-Clouston	**Le Fou en liberté.**
Temple-Thurston	**La Cité des Mirages.**
Téramond (Guy de)	**Maisons de Science.**
Tracy (Louis)	**Roi d'Amérique.**
Vaucaire (Maurice)	**La Demoiselle du Cinéma.**
Vaucaire et Luguet	**Jaune et Blanche.**
—	**Une vraie jeune fille.**
Vignaud (Jean)	**Notre maître.**
Webster (Jean)	**Papa Faucheux.**
Wells (H.-G.)	**L'Europe de Demain.**
Wetterlé (Abbé)	**Propos de guerre.**
White (F.-M.)	**Le Vase du Dragon.**
—	**Les quatre doigts.**

IMP. LA SEMEUSE, MONTROUGE. - 718